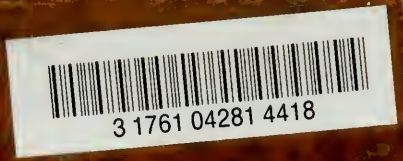
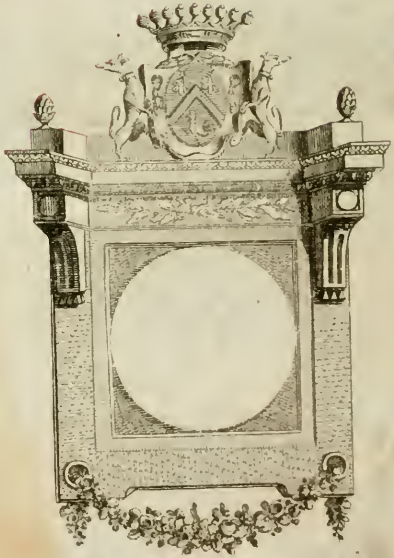

3 1761 04281 4418



5575

LES

ŒUVRES

DE

Mr POISSON.

DIVISE'ES EN DEUX TOMES,

SECONDE EDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME PREMIER,

NOMS DES LIBRAIRES.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quai des Auguſtins.
JEAN-LUC NYON, Pere, Quai de Conti.
PIERRE-MICHEL HUART, rue Saint Jacques.
GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, rue Galande, près la Place Maubert.
JEAN-LUC NYON, Fils, Quai des Auguſtins.
JACQUES CLOUSIER, rue Saint Jacques.
MARC BORDELET, rue Saint Jacques.
LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Fils, Quai de Conti.
LOUIS-ESTIENNE GANEAU, rue Saint Jacques.
MICHEL DAMONNEVILLE, Quai des Auguſtins.
LAURENT DURAND, rue S. Jacques.

LES

ŒUVRES

DE

Mr POISSON.

DIVISE'ES EN DEUX TOMES,

SECONDE EDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS.

Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans le premier Volume.

LUBIN, OU LE SOT VANGE'.
LE FOU DE QUALITE'.
LE BARON DE LA CRASSE, ET LE ZIG-ZAG.
L'APRES-SOUPE' DES AUBERGES.
LES FAUX MOSCOVITES.
LE POETE BASQUE.
LA HOLLANDE MALADE.

LIBRARY
JUL 1970
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
1879
P48
1743

AU ROI.

A Ceux qui ſe mêlent d'écrire,
On dit que vous donnez de quoi;
Cependant je m'en mêle, SIRE,
Et vous ne ſongez pas à moi.
Me ferez-vous paſſer pour buſe?
Souvent les Enfans de ma Muſe,
Par d'heureux cas fortuits, vous ont deſennuyé.
Ha! SIRE, que votre ſuffrage,
De ma veine tremblante eût enflé le courage,
Si vous ne m'euſſiez oublié.

Vous divertir, eſt une choſe
Qui me doit rendre aſſez content:
Plût à Dieu que la Belle-Roſe
Prît cela pour argent comptant;
Mais mille francs, ce mot m'aſſomme,
SIRE, c'eſt la fâcheuſe ſomme,
Que d'année en année elle tire de moi:
J'en ai le cœur gros, l'ame triſte.

Voyez si j'ai besoin d'être mis sur la liste,
Je vous en fais Juge, GRAND ROI.

Oui, SIRE, donner tous les ans
Mille francs à la Belle-Rose,
C'est trop pour moi : j'ai six Enfans :
GRAND ROI, donnez-en quelque chose.
Je ne sçai pas comme ma main
Mit mon nom sur ce parchemin ;
Je ne pourrai jamais plus cherement écrire :
Mille livres par an ! j'avois perdu l'esprit :
Ha ! n'étoit que mes Vers vous ont diverti, SIRE,
Je souhaiterois bien n'avoir jamais écrit.

Quand je mis la main à la plume
Pour griffonner ces maudits traits,
La Belle-Rose avoit un rhume
Qu'elle avoit fait venir exprès.
Qui l'auroit crû, SIRE ? je signe
Sur la bonnefoi de sa mine,
Qui dans sept ou huit jours promettoit son trépas.
C'étoit ma flateuse espérance :
Mais, SIRE, elle & le rhume étoient d'intelligence,
La traîtresse n'en mourut pas.

Oui, SIRE, j'en fus affronté
Ses douleurs n'étoient pas mortelles;
Elle eſt en parfaite ſanté,
J'en ai de trop ſûres nouvelles :
De trois mois en trois mois, je vois un Payſan,
Qui me croit quelque Partiſan,
M'apporter un reçû de l'argent que je donne ;
Et notre Hôtel étant de ſi peu de rapport,
C'eſt bien, SIRE, Dieu me pardonne,
De trois mois en trois mois, lui ſouhaiter la mort.

Le moyen de ne pas pécher
Dans une ſi fâcheuſe affaire ;
Vous ſeul pouvez m'en empêcher.
Dieu vous oblige de le faire :
Pourtant, SIRE, je ne vais pas
Juſqu'à ſouhaiter ſon trépas,
Ce ſeroit trop, à Dieu ne plaiſe :
Mais lorſque la mort la prendra,
Qu'on en diſe ce qu'on voudra,
Je crois que j'en ſerai fort aiſe.

Pourtant ſi vous vouliez, GRAND ROI,
Comme elle n'eſt point ma parente,
Que ſa vie ou ſa mort me fût indifférente,
Vous n'auriez qu'à payer pour moi ;

Je n'attendrois plus d'heure en heure
Celle où j'aſpire qu'elle meure ;
Vous changeriez mon triſte ſort :
Oui triſte, je le puis bien dire ;
Car ſi je n'eſpere en vous, SIRE,
Je n'eſpérerai qu'en la mort.

POISSON.

LE SOT VANGE'

COMEDIE.

PERSONNAGES.

LUBIN, ou le Sot vangé.

LUBINE, femme de Lubin:

LE COMPERE, amoureux de Lubine.

M. RAGOT, amoureux de Lubine.

CROQUILLON, valet du Compere.

La Scene eſt à Paris.

LE SOT VANGE'.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

M. RAGOT, LUBINE.

LUBINE.

QUoi ! vous osez, Maître Ragot,
Maître importun, & maître sot,
Me venir rendre encor visite,
Moi qui vous hais, & vous évite,
Comme l'on évite la mort !

M. RAGOT.

Ne vous emportez pas si fort,
Lubine, voici la derniere :

Vous êtes pour moi chaſte & fiere.
Mais le Compere a tant d'appas
Que pour lui vous ne l'êtes pas.

LUBINE.

Vous l'avez dit : qu'en peut-il être ?

M. RAGOT.

Rien, car vous n'avez point de Maître :
A dire vrai que craindriez-vous ?
Votre mari roué de coups,
De vous & de l'heureux Compere,
Qui mange chez vous d'ordinaire,
Et qui, je penſe, y couche auſſi ?
J'en aurois fort peu de ſouci,
Mais vous me traitez d'une ſorte.....

LUBINE.

Faites vos plaintes à la porte,
Je ſuis laſſe de l'entretien
D'un homme plus ſot que le mien. *Elle rentre.*

M. RAGOT.

Ah ! c'eſt trop mépriſer ma flamme,
Je m'en ſçaurai venger, infâme :
J'encouragerai ton mari,
Je chaſſerai ton favori ;
Enfin je m'en vais dans ma rage
Te faire un diable de ravage.
Dès aujourd'hui ton ſot époux
Te donnera deux mille coups :
Mais pour commencer cette affaire,
Allons empaumer le Compere.

SCENE II.

LE COMPERE, CROQUILLON.

CROQUILLON.

Où vient ce grand empreſſement ?

LE COMPERE.

Il regarde ſa montre avec empreſſement.

Il eſt huit heures juſtement,
C'eſt l'heure qu'elle m'a donnée.

CROQUILLON.

Je ne ſçai point de haquenée,
Dont l'amble.....

LE COMPERE.

Veux-tu m'obliger ?
C'eſt ici l'heure du Berger :
La manquer....

CROQUILLON.

Mon maître extravague.

LE COMPERE.

A propos donne-moi ma bague.

CROQUILLON.

Mais Lubin, ce pauvre Jobet,
Qui va quérir comme un Barbet,
Et qui vous rapporte de même,
Dont la patience eſt extrême,

Ce mari plus battu qu'un chien,
Qui voit beaucoup, & ne dit rien,
Enfin ce plus ſot que tout autre,
Dont la femme eſt, je crois, la vôtre,
N'eſt-il pas ſur votre journal
Marqué pour un original?

LE COMPERE.

Donne donc: il eſt fort commode.

CROQUILLON.

Il n'en amene pas la mode:
On le pratique en toutes parts.
Diable! la mode des Cornards
Eſt une mode d'importance;
On ne la change point en France:
Les autres durent quinze jours,
Mais celle-là dure toujours.

LE COMPERE.

C'eſt l'objet de ta raillerie.

CROQUILLON.

Il revient de la boucherie
Quérir une tête de veau;
Il vient de rentrer.

LE COMPERE.

Mon anneau:
Que ta longueur me déſeſpere!

CROQUILLON.

Veus allez donc voir la Commere?

LE COMPERE

Oui, maudit traître, en cet inſtant

Que tu jaſes, elle m'attend,
Et c'eſt pour finir mon martyre....

CROQUILLON. *Il donne la bague.*

Courez, je n'ai plus rien à dire,
Mais je crains pour le diamant.

LE COMPERE.

Il ſe donne en hâte un coup de peigne.

C'eſt peu pour cet heureux moment.

CROQUILLON.

Monſieur, Ragot eſt à la porte,

LE COMPERE *bas en colere.*

Que veut-il ? le diable l'emporte :
Cours lui dire que d'aujourd'hui
Je ne puis pas parler à lui,
Et qu'une affaire d'importance....

CROQUILLON.

Il n'eſt plus temps, car il avance.

LE COMPERE. *bas en colere.*

Le diable le puiſſe emporter !
Coquin, veux-tu pas l'arrêter ?

CROQUILLON.

Il vient, ſongez à lui répondre.

LE COMPERE. *bas en colere.*

Que l'enfer le puiſſe confondre !
Un Vautour lui mange le cœur !

SCENE III.

LE COMPERE M. RAGOT, CROQUILLON.

LE COMPERE *haut.*

AH! Monſieur, votre ſerviteur.

M. RAGOT.

Je vous ai détourné peut-être.

LE COMPERE.

Vous vous mocquez.

CROQUILLON.

Ah qu'il eſt traître!

M. RAGOT.

Sans vous, ami, je ſuis perdu.

LE COMPERE *bas.*

Fuſſes-tu mille fois pendu!
Monſieur, allât-il de ma vie, *haut.*
Je ne perdrai jamais l'envie
De vous prouver ma paſſion.

M. RAGOT.

Je ſuis dans la confuſion.

LE COMPERE *bas.*

Et moi je ſuis dedans la rage.

CROQUILLON.

Cela ne va pas mal, courage.

M. RAGOT.

Portez-vous à deux pas d'ici,
Vous m'allez ôter de ſouci.

LE COMPERE.

J'irois pour vous juſques à Rome
Les pieds nuds.

CROQUILLON.

Ah ! le méchant homme !

LE COMPERE.

Et je vous donnerois mon cœur.

M. RAGOT.

Votre franchiſe & votre ardeur,
Se trouve pour moi ſans ſeconde.

LE COMPERE *bas.*

Derechef l'enfer te confonde.
Je crains qu'on ne m'aille ravir *haut.*
L'avantage de vous ſervir,

M. RAGOT.

Partons.

Le Compere à ſon Valet.

Tu le payeras, traître.

SCENE IV.

CROQUILLON. *seul.*

HE-bien, vit-on jamais paroître
Une plus grande trahiſon ?
Si je rentre dans ta maiſon,
Puiſſent toutes les chambrieres
Me donner cent coups d'étrivieres.
Je ne puis pas trouver, je croi,
Un plus méchant maître que toi.

SCENE V.

LUBIN, LUBINE.

LUBIN.

DIable ſoit ta chienne de vie !
Dis, Carogne, as-tu point envie
De me traiter plus doucement ?

LUBINE.

Va : reporte-la ſeulement
Au boucher, & ſans plus attendre.

LUBIN.

Il ne la voudra pas reprendre,

LUBINE.

Mais me veux-tu faire enrager ?
Crois-tu que je puiſſe manger
De cette tête ? Va la rendre.

LUBIN.

Il ne la voudra pas reprendre.

LUBINE.

Elle put, ne la ſens-tu pas ?
Dis-lui qu'on la ſent de dix pas,
Et qu'il joue à ſe faire pendre.

LUBIN.

Il ne la voudra pas reprendre!

LUBINE.

Si tu me fais prendre un bâton....
Mais voyez ſon diable de ton!
Il ne la voudra pas reprendre!
Ma foi ! ſi tu me fais te prendre,
Je te donnerai du gros bout,
Et deſſus le ventre & par-tout,
Chien de cornard.

LUBIN.

Je le confeſſe,
Quand tu n'étois que ma maîtreſſe,
Voyant tout ce que tu faiſois
Je vis bien que je le ſerois ;
Et le diable ayant l'avantage
D'avoir fait notre mariage,
Il n'a pas trop mal réuſſi ;
Car il le vouloit bien auſſi.

LUBINE.

Ah! que de t'avoir je ſuis laſſe!
L'on me montre au doigt quand je paſſe:
Voilà la femme de ce gueux,
Dit-on.

LUBIN.

Moi, l'on me montre à deux.

LUBINE.

Moi, t'avoir pris! moi qui ſuis fille
D'un bon Tapiſſier de la ville.

LUBIN.

C'eſt pourquoi, l'on me l'a bien dit,
Tu fais de ſi bons tours de lit.

LUBINE.

Quoi, tu veux jaſer, chien d'yvrogne?
Reporte donc cette charogne,
Ou je te vais rompre les bras.

LUBIN.

J'y vais, ne me frappe donc pas:
Mais, comme il ne la pourra vendre,
Il ne la voudra pas reprendre.

LUBINE.

Encore: tu le payeras
Auſſi-tôt que tu reviendras.
Ne ſuis-je pas bien miſérable
D'avoir pris un homme ſemblable?
Ce gueux étoit diſtributeur
De ces billets d'Opérateur;
Il gagnoit deux ſous la journée.

Regardez

Regardez combien c'eſt l'année :
Sans aller compter par ſes doigts,
C'eſt tout juſte un écu par mois.
N'eſt-ce pas pour faire grand chere ?
C'étoit un objet de miſere ;
Il étoit tout déguenillé,
Voyez comme il eſt habillé :
Cependant, depuis peu, le traître
Voudroit, je crois, faire le maître !
Il ne veut que ce qu'il lui plaît.
Le ſot ! je l'ai fait ce qu'il eſt.

SCENE VI.

LUBIN, *l'ayant écoutée.*

EST-ce une ſi belle beſogne
Pour t'en oſer vanter, carogne ?
Fais-moi, du moins, m'ayant fait ſot,
La grace de n'en dire mot.
Dans l'heureux âge d'innocence
L'on étoit toujours dans l'enfance ;
L'homme & la femme étoient heureux,
Ils jouoient à des petits jeux,
Comme à Pont-neuf, à Climuſette,
Ou bien à ry ry Bouliette,
Au pied de bœuf, aux oſſelets,

A d'autres plus beaux, ou plus laids,
Au corbillon, à la pantouffle,
En veux-tu plaider, ſiffle ſouffle,
A Colin-maillard, aux combats,
A cache cache Mitoulas,
Au combien, à la ſage-femme,
A l'accouchée, au Trou-Madame.
L'un deux diſoit: changeons de jeu:
Jouons à la queue leu leu;
Il eſt bien plus beau, ce me ſemble,
Car on ſe tient toujours enſemble,
La femme après avoir bien ri
Prenoit la queue à ſon mari,
Et le tout avec innocence.
Mais nous ſommes en récompenſe,
Depuis ce temps-là qui n'eſt plus,
Un nombre infini de Cocus:
Ma femme a franchi la parole:
Je le ſuis, & je me conſole;
Et quantité qui ſont ici
S'en doivent conſoler auſſi.
Je ſuis bien le plus miſérable,
Car je ſuis battu comme un diable
D'un drôle qui fait les yeux doux,
Qui mange & qui couche chez nous:
N'eſt-ce pas pour être en colere?
Elle l'appelle ſon Compere:
Il eſt près d'elle jour & nuit.
Il couche dans notre grand lit,

Moi deſſous dans une roulette,
Ma femme dans une couchette
Sous un pavillon chaudement.
Le ſoir on me dit rudement :
Couppe du pain bis & du beurre,
Et te va coucher de bonne heure.
Quand j'ai ſoupé de mon pain bis,
Que j'ai décrotté leurs habits,
Que toute ma beſogne eſt faite,
Je me jette dans ma roulette ;
Mais elle & ſon paſſionné
Sont juſques à minuit ſonné.....

SCENE VII.

LE COMPERE, LUBIN.

LE COMPERE.

Est-elle au logis, ma Commere ?

LUBIN.

Oui, Monſieur : voilà le Compere.
Voyez s'il heurte ? point du tout :
Son diable de paſſe-par-tout,
Sçait ouvrir toutes nos ſerrures.
Que je m'en vais avoir d'injures
D'être à mettre le pot au feu !

Nous allons, je crois, voir beau jeu:
Voici ma beſogne ordinaire.

SCENE VIII.

LUBINE, LUBIN.

LUBINE.

FRotte les ſouliers du Compere:
Hé-bien, chien? ta tête de veau!

LUBIN.

Il m'a donné d'un morceau
Qui ſera fort bon & fort tendre:

LUBINE.

Il ne la voudra pas reprendre!
L'a-t-il pas repriſe, faquin?

LUBIN.

Vraiment oui.

LUBINE.

Va quérir du vin,
Et que le rôtiſſeur nous barde
Une bonne & graſſe poularde
Pour dîner mon Compere & moi.
Tu prendras, ſi tu veux, pour toi,
Ou des noix, ou bien du fromage:
Redonne ces ſouliers.

SCENE IX.

LUBIN *seul.*

J'Enrage ;
Et ſi Job en ma place étoit
Je penſe qu'il enrageroit,
Et qu'il diroit en ſa colere :
La peſte étouffe le Compere,
Le diable lui caſſe les os.

SCENE X.

M. RAGOT, LUBIN.

M. RAGOT.

L'Occaſion s'offre à propos ;
Allons donc jetter par avance
Les fondemens de ma vangeance :
Je ne travaillerai point mal
Si je puis chaſſer mon rival
D'auprès cette impudente femme.
Va, n'as-tu point de honte, infâme,
Que les voiſins entendent tous

Ta femme te rouer de coups ?

LUBIN.

Il eſt vrai, voiſin, mais qu'y faire ?
Faut-il que je m'en déſeſpere ?
Le maudit Compere qu'elle a
Me hait, & l'oblige à cela.

M. RAGOT.

Que fait-il chez toi ce Compere ?

LUBIN.

Il fait ce que j'y devrois faire.

M. RAGOT.

J'ai feint d'avoir adroitement
Beſoin de lui pour un moment ;
Pour l'avertir que l'on le blâme
De voir trop librement ta femme :
Mais, loin d'en être inquiété,
En ſe mocquant il m'a quitté.
Il alloit trouſſant ſa mouſtache
Te montrer un vilain panache.

LUBIN.

Vous m'euſſiez obligé beaucoup,
Voiſin, de détourner ce coup.

M. RAGOT.

Encor paſſe pour ce Compere,
Car nos femmes ont d'ordinaire,
Pour notre plus grand ennemi,
Quelque Compere ou quelque ami :
Mais on te croit ſans raillerie
Chef de la grande Confrairie.

LUBIN.

Voiſin, je ſuis ce que je ſuis,
Et d'être autrement je ne puis ;
Ma femme eſt & coquette, & belle :
Je m'en ris : tout tombe ſur elle :
C'eſt ſon affaire : briſons-là.
Mais le plus grand défaut qu'elle a,
Au moins le plus inſupportable,
C'eſt qu'elle me bat comme un diable ;
Car ſes coups me rendent la peau
Plus noire que votre chapeau.

M. RAGOT.

Vois-tu Voiſin ? je ſuis un homme.....

LUBIN.

Je le ſçais, qui revient de Rome.

M. RAGOT.

J'ai bien été dans d'autres lieux,
Et ſi je ne ſuis pas trop vieux.

LUBIN.

Peut-on aller plus loin que Rome ?

M. RAGOT.

Tu n'en as guere vû, pauvre homme !

LUBIN.

Guere ? J'ai pourtant vû Paris,
Et le tréſor de ſaint Denys.

M. RAGOT.

C'eſt voir, ſans voir toute la France
Ce qui s'y voit de conſéquence.

LUBIN.

Mais peſte ! je m'amuſe bien :
J'aurai tantôt du rôt de chien :
Je vais revenir.

M. RAGOT.

Non, demeure
Je m'en vais te ravir ſur l'heure.
T'entretenir, étant preſſé,
De tous les lieux où j'ai paſſé,
Ces récits ſeroient incommodes.
Sçache qu'étant aux Antipodes
L'on me fit préſent d'un tréſor
Qui vaut plus d'un million d'or;
Et ſi ce n'eſt qu'une racine,
Laquelle miſe ſur l'échine
D'une femme, fût-ce un Démon;
La rend plus douce qu'un mouton.

LUBIN.

Peſte ! l'admirable racine !
D'où peut venir ſon origine ?

M. RAGOT.

Du pied d'un arbre que j'ai vû
Qu'avoit planté Luſſe-tu-cru,
A ce qu'on dit, & puis fit Gilles.

LUBIN.

Peſte ! il étoit des plus habiles :
Ce bois a cette faculté ?

M. RAGOT.

Si ta femme en avoit tâté...

M. LUBIN.

LUBIN.

Vraiment je veux bien qu'elle en tâte;
Mais une autre fois, car j'ai hâte.

M. RAGOT.

Attends, dans un quart-d'heure, ou deux
Elle en tâtera si tu veux;
Ce ne seroit plus elle-même,
Sa douceur deviendroit extrême
Par la faculté de ce bois.

LUBIN.

La baiserois-je quelquefois?
Pourrois-je coucher avec elle?

M. RAGOT.

Hé quoi donc? la grande nouvelle?
N'y couches-tu pas quand tu veux?

LUBIN.

Morbleu! que je serois heureux!
Ce seroit une bonne affaire?
Mais où coucheroit le Compere?

M. RAGOT.

Qu'il couche au diable désormais.

LUBIN.

Elle ne le voudra jamais,
C'est un homme qu'elle idolâtre.

M. RAGOT.

Mais tu la battras comme plâtre
Si tu veux, & tu lui feras
Faire tout ce que tu voudras.

Elle viendra dans ſa colere
Te traiter comme à l'ordinaire :
Comme elle prendra ſon haut ton ;
Tu tiendras ferme ce bâton ;
Qui vaut mieux que deux vertes gaules :
Tu lui ſangleras les épaules
Seulement de quinze ou vingt coups ;
Tu la verras à tes genoux
Plus ſouple & plus obéiſſante
Qu'une jeune & neuve ſervante,
Te dire en larmes, je promets
De n'aimer que toi déſormais,
De ne plus ſouffrir le Compere.

LUBIN.

Ce ſeroit bien là mon affaire :
Mais l'homme qui l'avoit trouvé
Ce bâton...

M. RAGOT.

L'avoit éprouvé ;
Mais connoiſſois-tu pas ma femme ?

LUBIN.

Oui, c'étoit une bonne lamme.

M. RAGOT.

Trois coups la rendirent d'abord
Plus douce qu'un enfant qui dort :
Mais il faut dedans ta mémoire
Mettre quatre mots de Grimoire,
Et les dire : autrement, ma foi,
Les coups retourneroient ſur toi.

LUBIN.

Ah! je veux donc bien les apprendre ;
Avant que de rien entreprendre.

M. RAGOT.

Oui, car il les faut prononcer
Auparavant que commencer.

LUBIN.

Elle va revenir, je meure :
Apprenez-les-moi tout à l'heure,
Et nous allons dans un moment
Voir un diable de changement
Pour elle & pour moi fort risible ;
Si le secret est infaillible
Je ne vous épargnerai rien :
Prenez mon honneur & mon bien :
J'ai fort peu de l'un & de l'autre,
Mais disposez comme du vôtre.

M. RAGOT.

Va je ne te demande rien :
Voici les mots, retiens les bien.

LUBIN.

Vraiment pour cesser d'être esclave.....

M. RAGOT.

Tasse rouzi friou titave.

LUBIN.

La peste! quels diables de mots!
Je ne trouve plus à propos
De les apprendre tout à l'heure ;

Il me faut deux mois, ou je meure,
Avant que de les bien ſçavoir.
Adieu, voiſin, juſqu'au revoir.

M. RAGOT.

Demeure, il n'eſt rien plus facile:
Quand tu ſerois plus imbécile
Que la même imbécilité,
Je donne la facilité
D'apprendre en un jour une hiſtoire.

LUBIN.

Mais donnez-vous de la mémoire?
Il faudroit vîte m'en fournir,
Car ma femme va revenir.

M. RAGOT.

Dis donc, tu n'as que de la bave:
Taſſe rouzi friou titave.

LUBIN.

Taſſe, roſty....

M. RAGOT.

Quoi, quatre mots....

LUBIN.

Patience, un peu de repos.

M. RAGOT.

Taſſe....

LUBIN.

Je ſçai bien, une taſſe
Dans laquelle on boit.

M. RAGOT.

Je me laſſe.

LUBIN.

Dites-les moi plus posément.

M. RAGOT.

Je parle assez distinctement

Tasse rouzi....

LUBIN.

Disons ensemble.

M. RAGOT.

Pourquoi m'interrompre?

LUBIN.

Il me semble

Que quand nous parlerons tous deux

Je les dirai peut-être mieux.

M. RAGOT.

Tasse.

LUBIN.

Tasse, Dis-je pas bien?

M. RAGOT.

Acheve,

LUBIN.

Je ne sçai plus rien.

M. RAGOT.

Et comment donc prétends-tu faire?

LUBIN.

Il faut achever notre affaire.

M. RAGOT.

Mais quoi! si tu ne retiens pas....

LUBIN.

Mais, que l'on parle mal là-bas!

Le langage eſt bien incommode
Dedans la ville d'Antipode !
Cela me feroit déteſter.

M. RAGOT *à part.*

Je ne me veux point rebuter :
Il faut s'armer de patience
Pour bien aſſurer ſa vangeance ;
Elle eſt tantôt en mon pouvoir.

LUBIN.

Ecoutez, je crois les ſçavoir :
Taſſe rouzi friou tiave.

M. RAGOT.

Les voilà ; tu n'es plus eſclave :
Ils te rendront Maître chez toi.
Adieu.

SCENE XI.

LUBIN, LUBINE.

LUBINE.

TE moques-tu de moi ?

LUBIN.

Ne voila-t-il pas la carogne ?

LUBINE.

Que fais-tu donc là, chien d'yvrogne ?

LUBIN.

Taſſe rouzi friou.... J'y fais...

Il ne m'en ſouviendra jamais,
Voiſin :

LUBINE.

Dis ſot, eſt-ce pour rire.

LUBIN.

Il s'en eſt allé ſans rien dire :
Elle a raiſon, faute d'un mot
Je ne ſuis encore qu'un ſot.
Il rimoit ce me ſemble à cave :
Taſſe rouzi friou titave :
Bon, je l'ai retrouvé ſans vous.

LUBINE.

Il faut le mettre au rang des fous.

LUBIN.

Des fous ! pas tant fous que l'on penſe :
Allons, fais-moi la révérence.
Et quelque joli compliment.

LUBINE.

Il a perdu le jugement.
Comme ce coquin fait le grave !

LUBIN. *Il la frappe.*

Taſſe rouzi friou titave.

LUBINE.

J'y vais, ne me frappe donc pas.

LUBIN.

La révérence, bas, plus bas.
Ma foi, cette racine eſt drôle !
Allons, qu'on joue un autre rôle.

LUBINE.

D'où peut venir cet enragé ?
Dis donc, que diable as-tu mangé ?

LUBIN. *Il la frappe.*

Ah ! coquine, tu m'injuries.

LUBINE.

Mon mignon, quitte ces furies.

LUBIN.

Mon mignon ! hé mon chien de cœur,
D'où diable me vient cet honneur ?
Crois-tu parler à ton Compere ?
Taſſe rouzi friou, j'eſpere *Il la*
Te reconnoître quelque jour.... *frappe.*

LUBINE.

Hélas ! pardon mon cher amour,
Que veux-tu ? d'où vient ta colere ?

LUBIN.

Va mettre dehors ce Compere,
Et ne le regarde jamais :
Va vîte, & reviens : déſormais
Je ſuis le mari de ma femme,
Taſſe rouzi friou, mon ame.

SCENE XII.

LE COMPERE, LUBINE, LUBIN.

LE COMPERE.

SOrtir ſi bruſquement ! pourquoi ?
Dites donc.

LUBINE.

Pour l'amour de moi.

LE COMPERE.

Ah ! c'eſt en peu de mots tout dire ;
J'obéis, & je me retire.

LUBIN.

Voilà le Compere ſorti,
Bon.

LUBINE.

Mon amour, il eſt parti.

LUBIN.

Il eſt parti ! ton cœur ſoupire !
Allons tout à l'heure il faut rire.

LUBINE.

Rire & pleurer, je ne puis pas.

LUBIN.

Ris, ou je te romprai les bras.
Ma racine eſt mal employée.

LUBINE.

Ritai-je à gorge déployée. ?

LUBIN.

Oui-dà, bien fort ; bon, ne ris plus.
Je trouve tes ris superflus ;
Pleure à présent à chaudes larmes.
On dit que ta voix a des charmes :
Chante : éternue auparavant.

LUBINE.

Moi, que j'éternue ! & comment ?

LUBIN.

Comme tu voudras : éternue,
Eternue, ou bien je te tue.

LUBINE.

Mais je ne le puis pas, ma foi.

LUBIN.

Tasse friou tirave, à moi ?

LUBINE.

Mais cela n'est pas volontaire.

LUBIN.

Ah ! j'ai tort s'il ne se peut faire.
Fais donc un feint éternument.
Dieu t'assiste, je suis content.

LUBINE.

Je le crois, tu le dois bien être :
Tu voulois tant faire le maître,
Tu l'es de la bonne façon.

LUBIN.

A propos, chante la chanson....

Et là, cette chanſon qu'on chante.

LUBINE.

Qui moi ? j'ai la voix trop méchante.

LUBIN.

Et la voix, l'eſprit, & le corps :
Tu n'es bonne que quand tu dors.
Mais vois tu, je veux être maître,
Et c'eſt enfin mon tour de l'être :
Chante pour charmer mes ennuis.

LUBINE.

Je ſuis malade & je ne puis.

LUBIN.

Il faut donc prendre médecine.
Quatre priſes de ma racine
Purgent les mauvaiſes humeurs.

LUBINE.

Ah ! je n'en puis plus, je me meurs.

LUBIN.

Que tu fais mal la décédée !
Tu ferois mieux la poſſédée.

LUBINE.

Ceſſe tes coups, je n'en puis plus.

LUBIN.

Chante, tes pleurs ſont ſuperflus ;
Je ſuis fort content que tu meures,
Pends toi, ſi tu veux, dans deux heures :
Je veux avant que voir ta fin
T'entendre dire, Ah, le bon vin !
Tu as endormi ma mere,

Mais jamais, jamais,
Toure, loure, loure, loure,
Mais jamais, jamais,
Tu ne m'endormiras.

LUBINE & LUBIN *chantant:*

Ah, le bon vin!
Tu as endormi ma mere,
Mais jamais, jamais,
Toure, loure, loure, loure;
Mais jamais, jamais,
Tu ne m'endormiras.

LUBINE.

Mon mignon, mon friou tirave,
Commande, je ſuis ton eſclave.

SCENE DERNIERE.

M. RAGOT, LE COMPERE,

Sortans chacun d'un côté.

LUBIN, LUBINE.

LUBIN.

AH! voiſin,

M. RAGOT.

As-tu réuſſi?

LUBIN *au Compere.*

Que venez-vous chercher ici ?

LE COMPERE.

Hen.

LUBIN.

Ne faites point tant le brave ;
Taſſe rouzi friou titave
Vous pourroit maltraiter, ma foi :
Votre gîte n'eſt plus chez moi,
Le temps eſt paſſé.

LE COMPERE.

Hé compere !

LUBIN.

Il n'eſt compere ni commere ;
Vous devez être ſatisfait
De tout ce que vous avez fait :
Contez-le pour votre partage,
Vous n'en ferez pas d'avantage ;
Car j'uſerai de mon pouvoir.

LE COMPERE.

Et moi je vous ferai ſçavoir....

LUBIN.

Ah ! vous voulez faire le brave,
Taſſe rouzi friou titave.
Mon fils, voici le coup d'honneur ;
Sers ton très-humble ſerviteur,
Et fais au moins ſur le Compere
Ce que tu fais ſur la Commere.
Comme diable il gagne le haut !

M. RAGOT.

Mais ſuis-je vangé comme il faut ?
Si vous menez Jean, Jacque ou Blaiſe,
Enfin quelque ami qui vous plaiſe,
Faire chez vous quelque repas ;
Que votre femme n'aime pas,
Et qu'elle vous faſſe la mine,
Venez emprunter ma racine.

LUBIN.

Par elle mon ſort a changé.

M. RAGOT.

Voilà, Meſſieurs, le Sot vangé.

FIN.

LE FOU
DE QUALITE,
COMEDIE.

ACTEURS.

RODOLPHE, Pere d'Iſabelle.

ISABELLE, fille de Rodolphe.

LEOPOLDE, Neveu de Rodolphe & promis à Iſabelle.

D. ALPHONCE, Ami de Rodolphe.

D. PEDRE, amant & aimé d'Iſabelle.

FELICIAN, valet de D. Pedre.

GLOSFEN, valet de Leopolde.

CRISPIN, Hôtellier d'Ileſcas.

LAZARILLE, Garçon d'Hôtellerie.

PASQUETTE, ſervante d'Hôtellerie.

La Scene eſt dans l'Hôtellerie d'Ileſcas.

LE FOU DE QUALITE', COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

D. PEDRE, CRISPIN.

NON, Seigneur Dom Pedro, je ne me puis méprendre:
Nous avons commandé trois campagnes en Flandre,
Vous & moi; c'eſt vous-même en propre original,
Vous étiez Capitaine, & j'étois Caporal;
Il vous ſouvient peut-être encore de ma faute:

Depuis huit ou dix jours que vous êtes mon hôte,
Tous les soirs en soupant je vous enviſageois,
Et voulois vous parler, Monſieur, mais je n'oſois;
Je me ſentois encore un peu l'ame allarmée
De ce que ſans congé j'avois quitté l'armée:
Mais je vous vis hier faire d'aſſez beaux coups,
Vous ſeul en battre ſix, les bleſſer preſque tous:
La bravoure, Monſieur, m'en ſemble aſſez nouvelle,
C'eſt bien heureuſement ſecourir cette Belle;
Si vous ne les euſſiez repouſſés à l'aſſaut,
Je crois que ſon honneur alloit faire un beau ſaut.
Monſieur ſon pere étoit en d'étranges allarmes
Quand il vit ſon carroſſe entouré de gens d'armes,
Qui mépriſant ſes cris & ſes foibles efforts,
Prirent d'abord ſa fille au beau milieu du corps;
Mais il fut bien ſurpris, quand vous l'eûtes ſauvée
Des mains de ces brigands qui l'avoient enlevée,
De voir qu'après l'avoir remiſe entre ſes bras,
Vous arrêtâtes ceux qui couroient ſur vos pas:
Ce fut-là que paſſant entr'eux comme un tonnerre,
Vous leur montrâtes bien que vous ſçaviez la guerre,
En les laiſſant d'abord tirer leurs premiers coups.
Je n'avois jamais vû tant tirer deſſus vous:
Je ne pouvois encor que vous voir & vous plaindre,
Car un large foſſé m'empêchoit de vous joindre;
Mais j'entendois leurs coups ta ta ta ta ta ta,

Vous les aviez charmés, car pas un ne porta,
Hors sur ces deux Laquais où d'abord ils donnerent,
Mais je suis assuré que les vôtres porterent,
Et que j'en entendis deux ou trois fort pressés,
Qui disoient en fuyant : ha nous sommes blessés !
Quand je vis qu'ils fuyoient, je suis un pauvre here,
Mais je ne pus, ma foi, retenir ma colere ;
Je sentois mon honneur par trop intéressé,
Je prends ma course, zeste, & franchis le fossé :
Mais en courant à vous, & vous criant, courage ;
Je vis que ces fuyards revenoient dans leur rage :
Je revins au fossé, car ils tiroient bien fort ;
Si je ne le franchis, disois-je, je suis mort.
Y tombant je l'étois sans aucune ressource ;
Mais j'avois par bonheur de si loin pris ma course,
Que quoiqu'il fût fort large il me parut étroit ;
Je saurai quatre pieds plus loin qu'il ne falloit:
Un coup venoit à moi, ze . . . nargue de la honte,
Sans que je fis cela, j'en avois pour mon compte :
Fort vîte & fort courbé je revins sur mes pas,
Disant, je ferai mieux de ne paroître pas :
Il a commencé seul le combat, qu'il l'acheve,
Qu'il triomphe tout seul, ou que tout seul il creve :
Je ne puis sans rougir lui ravir cet honneur :
Il en enrageroit, disois-je, il a du cœur.
Je vous laissai donc seul remporter la victoire,
Et vous en avez seul aussi toute la gloire.

Mais je vins au carroſſe, où je vis des chevaux
Qui par malheur étoient guéris de tous leurs maux,
Des larmes, des chapeaux, des piſtolets par terre,
Ce qu'on peut voir après une pareille guerre,
La Suivante fort mal, deux Laquais fort bleſſés
Qui ſont, je crois, fort mal, s'ils ne ſont trépaſſés;
Et qui de tout cela portent la folle enchere:
Enfin je vis après & la fille & le pere (bétés:
Dans le milieu d'un champ tous deux comme hé-
Le Cocher leur crioit, remontez, remontez:
Je m'offre à les ſervir, & tous deux m'accepterent;
Et l'on leur cria tant, remontez, qu'ils monterent.
Quand je les eus remis au carroſſe tous deux,
Ils me prierent fort de m'y mettre avec eux:
Je m'y mis, leur diſant, qu'ils repriſſent courage,
Que mon logis étoit l'unique du village,
Que c'étoit Ileſcas, qu'ils y ſeroient fort bien,
Et que ſans me vanter on n'y manquoit de rien;
Mais comme nous venions au grand trot ſans lumiere,
La fleche ſe rompt, crac... en ſortant d'une ornière,
Je les amenai donc à pied juſques chez moi,
Ils y ſont bien couchés & dorment, que je croi:
Je ne leur ai point dit qui vous étiez; mais qu'eſt-ce?
Prétendez-vous, Monſieur, que je parle ſans ceſſe:
Parlez à votre tour, je ſerois un bon ſot
De parler plus long-temps à qui ne me dit mot.

Vous me croyez peut-être ignorant comme en
Flandre ;
Si vous croyez cela, vous pourriez vous méprendre:
Depuis sept ou huit ans que je ne vous ai vû,
Je puis sans vanité vous dire que j'ai lû,
Et que j'ai retenu : de plus je sçai l'Histoire...
Oui, morbleu, je la sçai mieux que je n'ai sçû
boire :
C'est vous dire, je crois, que je la sçai fort bien,
Et que je vaux l'honneur d'avoir votre entretien.

D. PEDRE.

Hélas!

CRISPIN.

Hen?

D. PEDRE.

Mon destin m'a fait voir Isabelle;
Mais il me l'a fait voir si charmante & si belle,
Avecque tant d'éclat, avecque tant d'appas,
Que je meurs la voyant & ne la voyant pas.

CRISPIN.

Hé quoi! pour n'avoir vû qu'hier au soir cette
Belle,
Vous avez sçû son nom, & vous brûlez pour elle;
Vous pâmez en voyant des objets merveilleux;
Dès que vous en verrez, Monsieur, fermez les yeux.

D. PEDRE.

Non, non, depuis deux mois apprends que je l'ai
vûe
Avec tous les appas dont le Ciel l'a pourvûe,

J'appris où je la vis, hélas! pour mon malheur,
Que Rodolphe son pere étoit l'Ambassadeur
Que l'Empereur faisoit séjourner en Espagne;
Qu'il avoit amené sa fille d'Allemagne,
Et que dans peu de jours elle donnoit la main
Par l'ordre de son pere à son cousin-germain:
Son nom est Léopolde, il est considérable.

CRISPIN.

Il est fort débauché; mais il est agréable,
Je le connois: il a fait vingt repas ici,
Et les femmes de bien le connoissent aussi;
Il a joué beau jeu.

D. PEDRE.

J'ai sçû dans la famille
Qu'il est aimé du pere & fort peu de la fille,
Parce qu'elle sçait bien que presque tous les jours
Il fait dedans Madrid de nouvelles amours;
Même il avoit promis d'être ici devant elle:
Et comme elle & son pere alloient à Compostelle,
Ils dirent qu'au retour ils ne manqueroient pas
De venir un tel jour coucher dans Ilescas.
Sçachant que c'étoit hier, je fus au-devant d'elle,
Où mon bonheur me fit secourir cette Belle:
Je l'attendois enfin, & ne puis rien sans toi.
Le dessein que j'ai pris t'étonnera, je croi:
Tu diras hautement que mon esprit s'égare,
Qu'il est extravagant, ridicule, bizarre.

CRISPIN.

Moi, Monsieur, vous voyant fort raisonnable ici,

Je crois que vos deſſeins le doivent être auſſi.

D. PEDRE.

Je ſçai que mon deſſein n'a rien de raiſonnable;
Vois ſi ce que je fais peut être pardonnable!
Je me rends à Madrid par un ordre du Roi,
Et le jour que j'en pars pour m'en aller chez moi,
Le ſort veut que j'y tue un des Braves d'Eſpagne;
Que de peur d'être pris je tienne la campagne,
Et qu'attendant peut-être un deſtin rigoureux,
Je ſois encore ici fortement amoureux;
Mais helas! amoureux d'une fille promiſe:
Et pour tâcher à rompre une telle entrepriſe,
Je n'ai pû concevoir rien de plus aſſuré
Que de feindre auprès d'elle un eſprit égaré,
Faire l'extravagant.

CRISPIN.

Mais vous l'êtes peut-être?

D. PEDRE.

Si je ne le ſuis pas, je veux feindre de l'être.
Le deſſein en eſt pris.

CRISPIN.

Eſt-il bien arrêté?

D. PEDRE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je l'ai médité.
Dès la premiere fois que je vis cette Belle,
Je ſçus lui proteſter une amour immortelle:
Elle ſçait qui je ſuis, elle ſçait mon amour;
C'eſt par ſon ordre ici que je fais mon ſéjour,
Et pour nous voir malgré ſon bizarre de pere,

Nous avons concerté tout ce que je vais faire.

CRISPIN.

Elle aime donc les fous ? allez, tout ira bien.

D. PEDRE.

Mais il faut m'introduire, & voici le moyen :
Dis que je suis ton fils, qu'ayant nom Alexandre
Je crois l'être en effet, & qu'ils peuvent s'attendre
De voir un Alexandre assez divertissant :
Exerce ton esprit, Crispin, sois agissant.

CRISPIN.

Mais je crois que déja vous n'êtes pas trop sage.

D. PEDRE.

Felician aussi fera son personnage.
Il joue Ephestion, & je me fie à lui.

CRISPIN.

Il n'est pas mal-adroit.

D. PEDRE.

Je l'attends aujourd'hui :
Il est depuis deux jours à Madrid pour ma grace ;
Et ma sœur l'instruira de tout ce qui s'y passe.
J'ai de puissans amis aujourd'hui dans la Cour,
Et puis mon affaire est plus claire que le jour.

CRISPIN.

Mais vous feriez le fou ! n'auriez-vous point de honte ?
La Gazette, Monsieur, en feroit un bon conte.

D. PEDRE.

C'est l'avis qu'elle m'a donné confidemment.

CRISPIN.

Cet avis à mon sens part d'un grand jugement.
Vous qui pouvez demain être sur la sellette . . . :

D. PEDRE.

Moi! je ne pense pas seulement qu'on decrette :
Va, de ce côté-là je suis fort en repos.

CRISPIN.

Voici Felician.

SCENE II.

D. PEDRE, CRISPIN, FELICIAN.

D. PEDRE.

TU viens fort à propos.
Que dit-on dans Madrid? j'attendois ta venue.

FELICIAN.

L'on y parle de vous à chaque coin de rue.

D. PEDRE.

De moi!

FELICIAN.

Je ne sçai pas ce que cela produit;
Mais, par ma foi, Monsieur, votre nom fait grand bruit,

Car il n'eſt prononcé qu'avecque des trompettes.
Ils ſont trois à cheval montés ſur des mazettes,
Un autre en robe-longue & le bonnet carré,
Auſſi paſle qu'un mort, d'un ton mal aſſuré,
Monté ſur ſon mulet, ſa mule ou ſa bourique,
Lit dans un grand papier votre panégyrique;
Et tout cela ſe fait pour vous faire ſçavoir
Que l'on vous aime tant qu'on brûle de vous voir;
Que ſi vous n'apportez à Madrid votre face,
On va faire élever votre portrait en place.

CRISPIN.

Vous avez des amis fort puiſſans à la Cour,
Et puis votre affaire eſt plus claire que le jour.

D. PEDRE.

Ah Ciel! me feroit-on cet affront en Eſpagne?

FELICIAN.

On dit que les Prevôts ſont pour vous en campagne:
Si proche de Madrid, gare l'*in carcere.*

D. PEDRE.

Quoi, m'effigier, moi

FELICIAN.

Rien n'eſt plus aſſuré,

CRISPIN.

Vous qui pouvez demain être ſur la ſellette.
Moi! je ne penſe pas ſeulement qu'on decrette:
J'ai de puiſſans amis aujourd'hui dans la Cour.
Je vous y garantis ſans tête au premier jour.

D. PEDRE.

Mais, ma sœur?

FELICIAN.

Votre sœur sortit hier sur la brune,
En carrosse pour courre une bonne fortune.
Un certain Cavalier qu'elle aime éperdument
Se marie, elle veut y mettre empêchement;
Bref elle court les champs,

D. PEDRE.

Elle est trop vertueuse
Pour faire....

CRISPIN.

Hé pourquoi non, puisqu'elle est amoureuse.

D. PEDRE.

Courir après un homme! ah ce n'est pas ma sœur.

CRISPIN.

Peut-être qu'elle court pour r'avoir son honneur,
Que sçait-on?

D. PEDRE.

Je ne puis croire cette nouvelle;
Mais celle du tableau me semble un peu cruelle.
Pour Messieurs les Prevôts, je vois qu'heureusement
Je pourrai m'en parer par mon déguisement:
Ainsi, Felician, l'habit que j'ai fait faire
Pour plus d'une raison me sera nécessaire.

FELICIAN.

Et nous ferons les fous, Monsieur? je n'en crois rien.

D. PEDRE.

Oui, oui, nous les ferons, & les ferons si bien
Qu'on ne doutera point en nous voyant paroître,
Que nous ne soyons lors ce que nous feindrons
d'être.
Fais-nous passer pour fous & tu m'obligeras:
Tout mon bonheur dépend de ce que tu diras.
Chacun a sa folie, & nous avons la nôtre.
Qui croit n'en avoir point en a plus que tout autre;
Et j'en emprunterois si je n'en avois pas:
Car enfin Isabelle a pour moi tant d'appas....

CRISPIN.

Hier sans votre bravoure elle eût perdu la vie.
Sçait-elle que c'est vous qui l'avez tant servie?

D. PEDRE.

Sans doute; elle me dit avecque tant d'amour,
Hélas! qu'heureusement tu me sauves le jour,
D. Pedre.

CRISPIN.

Et pourquoi donc, Monsieur, ne vous déplaise,
Faire tant de façons? elle sera fort aise
De vous voir, & son pere...

D. PEDRE.

Et tu ne sçais donc pas
Que ce pere jamais ne la quitte d'un pas;
Que tant de jalousie en son esprit abonde
Qu'il ne la laisse voir à nul homme du monde;
Et s'il vient à sçavoir quelle est ma qualité,
Que ce sera tenter l'impossibilité

Que chercher à la voir ; mais lui faiſant entendre
Que j'extravague au point de me croire Alexandre,
Que mon Epheſtion eſt fort divertiſſant....

FELICIAN.

Mais, Monſieur, s'il vous plaît, cela réuſſiſſant,
N'ayant point votre grace....

D. PEDRE.

Ah! je vois Iſabelle,
Hélas! Felician, elle eſt encor plus belle
Que quand.....

CRISPIN.

Elle vous voit.

D. PEDRE.

Allons ; tu reviendras,
Je veux t'inſtruire mieux ſur ce que tu diras.

SCENE III.

RODOLPHE ; ISABELLE.

RODOLPHE.

AVez-vous pû dormir après cette avanture ?

ISABELLE.

Je n'ai pas fermé l'œil, Monſieur, je vous aſſure;

RODOLPHE.

J'admire le péril que nous avons couru !

ISABELLE.

Moi, j'admire celui qui nous a secouru ;
Avecque son grand cœur sa grace est peu commune,

RODOLPHE.

Comment le vîtes-vous hier ?

ISABELLE.

Au clair de la Lune.

RODOLPHE.

Vous rêvez, faisoit-il clair de lune hier au soir ?

ISABELLE.

Non ? je ne sçai donc pas comme je l'ai pû voir.

RODOLPHE.

Rappellez vos esprits, la nuit étoit fort noire.

ISABELLE.

Je l'ai vû toutefois & l'ai dans ma mémoire,
Il est jeune je crois.

RODOLPHE.

C'est avoir de bons yeux,
Que d'avoir discerné s'il est ou jeune ou vieux.

ISABELLE.

L'effroi nous empêcha de demander au Maître
Quel il est.

RODOLPHE.

Vous devriez encore le connoître.

ISABELLE.

Moi, le connoître ! hélas ! je vous jure pour moi
Que jamais....

RODOLPHE.

Sans jurer, ma fille, je vous croi.

ISABELLE.

Connoître un homme, moi ! cela pourroit-il être ?

RODOLPHE.

Excepté mon Neveu, vous n'en pouvez connoître ;
Ce Brave-là passoit sans doute, & par bonheur....

ISABELLE.

Enfin nous lui devons & la vie & l'honneur,
Et je souhaiterois de toute ma puissance
Lui montrer les effets de ma reconnoissance.

RODOLPHE.

Vous n'êtes pas ingrate, à ce que je puis voir :
S'il est logé céans, je ferai mon devoir.
Cependant Leopolde a manqué de parole ;
Il devoit être ici dès hier.

ISABELLE.

Je m'en console,

RODOLPHE.

Qui l'a pû retenir ?

ISABELLE.

Ses nouvelles amours.

RODOLPHE.

Sur ce chapitre-là vous l'accusez toujours.

ISABELLE.

C'est que je le connois : toutes ses amourettes
Lui font bien oublier l'honneur que vous lui faites.

RODOLPHE.

Mais... Et je vous l'ai dit déja deux ou trois fois ;
Je crois dans ce désordre avoir ouï sa voix :
Peut-être poursuit-il ces gens-là.

ISABELLE.

Quel peut être !
Qui l'auroit empêché de se faire connoître ?

RODOLPHE.

Mais si près d'être unis d'un aimable lien,
Je vous vois peu d'ardeur.

ISABELLE.

Il en use si bien.
Que j'ai tout à fait tort....

RODOLPHE.

Le Seigneur D. Alphonse,
A qui j'écrivis hier, me doit faire réponse ;
Je lui demande escorte, & je le prie aussi
De dire un mot au Roi de ce malheur ici.
Par lui de mon Neveu nous aurons des nouvelles.

ISABELLE.

Si l'on vous disoit tout, vous en sçauriez de belles.

SCENE IV.

RODOLPHE, ISABELLE, CRISPIN.

CRISPIN.

SErvons mon Capitaine.

RODOLPHE.

Approchez-vous de nous.

CRISPIN.

Comment, déja levez ! hé Monsieur, qu'avez-vous ?
Vous devriez être au lit toute cette journée,
Ou tout au moins dormir la grasse matinée.
N'étiez-vous pas tous deux couchés comme des Rois ?
Car mes matelas sont rebattus tous les mois ;
Vous vous étendez-là, morbleu, c'est un délice,
Et le moindre est piqué de fine bour'lanice.
Pour vous, à votre lit vous aviez un chevet
Qui me coûte vingt francs : il est tout de duvet.

RODOLPHE.

Vos lits étoient fort bons, notre hôte, & tout le reste,
Et les linceuls fort blancs.

CRISPIN.

Je le ſçai bien, la peſte!
On ne voit point ici de linge relavé ;
Je ferois un beau bruit ſi j'en avois trouvé.

RODOLPHE.

C'eſt fort bien fait à vous: mais j'aurois grande envie
De connoître celui qui nous ſauva la vie:
Faites, s'il eſt ici, que je le puiſſe voir.

CRISPIN.

Monſieur, en vous ſervant, il a fait ſon devoir;
Et s'il en prétendoit quelque reconnoiſſance,
Je ſçaurois le punir de ſon impertinence.

RODOLPHE.

Que nous dites-vous donc?

CRISPIN.

Je ſçais ce que je dis;
Celui dont vous parlez m'appartient, c'eſt mon fils.

ISABELLE.

Votre fils!

CRISPIN.

Oui, mon fils; ſi je ne ſuis ſon pere,
Du moins je ſuis certain que ma femme eſt ſa mere :
Je n'ai que celui-là, je l'aime tendrement,
Et ne refuſe rien à ſon contentement.

ISABELLE.

Si vous nous dites vrai, ma ſurpriſe eſt extrême,

Ces belles qualités étoient donc en lui-même ;
Car enfin par le sang qu'il a reçû de vous....

CRISPIN.

Ah ! laissez là de grace & notre sang & nous :
Si sa naissance, enfin, n'est pas considérable,
Son éducation fut assez raisonnable ;
J'en suis fort satisfait, il m'en coûte mon bien ;
Mais je puis dire aussi qu'il n'ignore de rien.

RODOLPHE.

Vous avez si bien fait, que dans cette avanture
On peut dire que l'art a passé la nature.

CRISPIN.

Mais on a fait pour moi ce que j'ai fait pour lui ;
Et pour vous détromper, apprenez aujourd'hui,
Quoi que vous me voyez Maître d'une Taverne,
Qu'il n'est aucun Auteur ancien ou moderne
Qui ne soit là-dedans, puisque je les ai vûs
Avec attachement & tous lûs & relûs ;
J'ai même écrit contre eux, ou fait quelque remarque,
Et pour le renvier encore sur Plutarque
Qui croit avoir tout dit de ces fameux Héros :
Mais il est fort trompé, j'ai remué leurs os,
Je travaille à leur mort en dépit de l'envie,
Et de ce fat qui n'a travaillé qu'à leur vie.

RODOLPHE.

Vous êtes donc Auteur ?

ISABELLE.

Mais dites-nous comment

Votre fils s'eſt rendu ſi brave & ſi galant ?

CRISPIN.

Je voulus qu'il apprît d'abord l'Aſtrologie :
On dit que l'on ne peut la ſçavoir ſans Magie :
Que cela ſoit, ou non, il la ſçait comme il faut ;
Car ſi-tôt qu'il eſt nuit & qu'il regarde en haut,
Il vous montre du doigt à la moindre priere
Le char du Roi David, l'étoile pouſſiniere,
Le chemin de ſaint Jacque....

RODOLPHE.

Etre ſi ſtudieux
Fait bien tourner l'eſprit.

CRISPIN.

C'eſt pour cela, tant mieux.
Il eſt fort amoureux, fort jaloux, il compoſe
La Muſique, il la ſçait mieux que tout autre choſe :
Le procès le plus grand & le plus épineux
Il vous le met en vers en moins d'une heure ou deux.
C'eſt bien être Poëte & ſçavoir la pratique.
Et ſi l'Avocat veut il le plaide en Muſique :
Quelque procès qu'on ait, c'eſt un divin ſecours :
Les Juges ſont charmés, on le gagne toujours.

ISABELLE.

Pourquoi cette ſcience, & que vouliez-vous faire
De Monſieur votre fils ?

CRISPIN.

Je vais vous ſatisfaire.

RODOLPHE.

C'eſt ſe jouer à perdre un eſprit tout à fait
Que de....

CRISPIN.

C'eſt pour cela, Monſieur, que je l'ai fait.
Mocquez-vous-en tous deux, étouffez-en de rire;
J'en voulois faire un fou, puiſqu'il vous le faut dire.

RODOLPHE.

Un fou! pourquoi cela?

CRISPIN.

Pour ſon avancement;
Pour faire ſa fortune; & je crois fortement
Qu'un ſcrupule d'amour, un gros de jalouſie,
Deux onces de chicane, une de Poëſie,
Trois dragmes de Muſique & ſix grains de procès,
Infuſez là dedans cauſent un grand accès:
C'eſt pour perdre un eſprit un remede admirable.

RODOLPHE.

L'on vous aura purgé d'un récipé ſemblable.
Pourquoi donc rendre fou votre fils?

CRISPIN.

Pour ſon bien.
Les Sçavans aujourd'hui ne ſont propres à rien.
Je connois un Régent qui malgré ſa Grammaire,
Malgré tout ſon Latin s'étoit mis Secrétaire;
Deux Avocats du temps, je dis, des plus fameux
Ont quitté le Palais & ſont aujourd'hui gueux;
Et vous ne voulez pas, en voyant ces orages,

Et pouvant être sage aux dépens de ces sages,
Que je mette mon fils, puisqu'ils se sont mépris,
Au chemin tout contraire à celui qu'ils ont pris.
De l'air dont vous voyez que chacun veut paroître,
N'est-ce pas être fou que de ne le pas être ?
Car l'on n'est pas ici dans ces heureux cantons
Où l'on fait sa fortune en gardant des moutons:
Mon ambition est de le voir à son aise.
Si l'on voit à la Cour qu'il soit un fou qui plaise,
Comme sans vanité je pense qu'il plaira,
J'aurai tout fait pour lui, rien ne lui manquera.
Il a pour son malheur un rival à combattre,
Qui dans peu s'est acquis de la faveur pour quatre;
Mais c'est par un bonheur, car je gage aujourd'hui,
Qu'Alexandre mon fils est bien plus fou que lui;
Car il l'est en un point qui ne se peut comprendre.
Depuis un mois ou deux il se croit Alexandre,
Et son valet plus fou croit être Ephestion.

ISABELLE.

Monsieur, j'aime les fous avecque passion :
Voyons-les.

CRISPIN.

Volontiers, passez-en votre envie,
Je vais les amener.

ISABELLE.

Que je serai ravie!

RODOLPHE.

Ils diront quelqu'ordure, & vous les voulez voir.

ISABELLE.

Ceux-là n'en disent point.

RODOLPHE.

Vous parlez sans sçavoir.
Taisez-vous.

CRISPIN.

Ces fous-là ne sont pas des infâmes ;
Ce sont des fous appris à respecter les Dames,
De ces foux amoureux pendans à leurs genoux,
Plus aimables cent fois que tous les autres fous.

ISABELLE.

Ce sont ceux qu'il nous faut : hé, voyons-les de grace.

RODOLPHE.

Je le veux : viendront-ils dans cette salle basse ?

CRISPIN.

Non, je les menerai dans votre appartement.

RODOLPHE.

Allons-y.

CRISPIN.

C'est mentir assez impudemment ;
D. Pedre n'est pas fou, mais puisqu'il le veut être,
J'ai vanté son mérite, il n'a plus qu'à paroître :
Il dupera du moins le jaloux aujourd'hui.
Mais voici son rival, courons & disons-lui.

SCENE V.

LEOPOLDE, GLOSFEN.

GLOSFEN.

MAis, dites-moi, Monsieur, ayant trouvé Constance
Où vouliez vous la mettre ?

LEOPOLDE.

En un lieu d'assurance ;
Ou l'obliger du moins à dégager ma foi,
Et remettre en mes mains un mot qu'elle a de moi.

GLOSFEN.

Ma foi puisqu'en carrosse elle s'est échappée,
Son dessein est, je crois, de n'être pas trompée.
Mais vous la cajolez depuis trois ou quatre ans,
Ne mentez point, combien en avez-vous d'enfans ?

LEOPOLDE.

Ah ! que dis-tu, Glosfen, sçais-tu par ce blasphême
Que tu blesses l'honneur & la sagesse même ?

GLOSFEN.

Hé, Monsieur, l'on voit peu de sieges de quatre ans !
Ce sont contes à faire à des petits enfans :
L'approche

L'approche d'une place étant bien ménagée,
Elle eſt par ma foi priſe auſſi-tôt qu'aſſiégée ;
Et quand avec du ſang un homme écrit ſon ſein
La ſageſſe & l'honneur tirent fort à la fin.

LEOPOLDE.

Je lui donnai par force une telle aſſurance,
Elle n'en vouloit pas.

GLOSFEN.

Voyez la belle avance !

LEOPOLDE.

La trouvant, j'évitois ce fâheux accident.

GLOSFEN.

Il ne s'eſt jamais fait un coup plus imprudent :
Avant que d'arrérer un carroſſe on regarde
Si c'eſt....

LEOPOLDE.

Il n'eſt plus temps enfin, c'eſt par mégarde.

GLOSFEN.

Par mégarde.. il eſt bon.. mais il faut avouer
Que c'eſt un par mégarde à ſe faire rouer.
Trois de vos bons amis en ſont ſur la litiere,
Deux laquais de votre oncle en ſont au cimetiere ;
Deux chevaux de carroſſe & deux autres chevaux
En ſont morts & mangez des chiens & des corbeaux :
Iſabelle en penſa mourir, & ſa ſuivante
En eſt au lit malade & peut être mourante.
Si l'on vous eût connu, comme l'on n'a pas fait,

Cette grande action faisoit un bel effet :
Un cousin vient exprès épouser sa cousine,
Mais par mégarde un soir ce cousin l'assassine :
Par mégarde, voyez ! & tous ceux qui sont morts
Le sont tous par mégarde : il en a cent remords ;
Il s'écrie, ayant vû sa bévûe & la nôtre,
Ah ! qu'ai-je fait ? j'ai pris un carrosse pour l'autre.
Mais peut être qu'un jour votre oncle le sçaura.

LEOPOLDE.

Et qu'importe, dans peu mon hymen se fera.

GLOSFEN.

Mais je crains, attendant que cet hymen s'apprête,
Que Constance n'en vienne un peu troubler la fête :
Son honneur est un bien dont elle faisoit cas,
Relevez-le, Monsieur, vous l'avez mis bien bas.
Constance est de maison, elle est riche, elle est belle,
Et de toutes façons, elle vaut Isabelle :
Si son frere venoit, je crois que Dieu merci....

LEOPOLDE.

Son frere passeroit fort mal le temps ici.

GLOSFEN.

Le bruit court à Madrid qu'il a quitté la Flandre ;
Qu'il vient querir sa grace.

LEOPOLDE.

Il vient se faire pendre ;
Et s'il est en Espagne, il ne peut qu'être mal.

SCENE VI.

LEOPOLDE, GLOSFEN, LAZARILLE.

LAZARILLE.

LOn vous a vû, Monsieur, descendre de cheval,
On dit que vous montiez, ou que l'on va descendre.

LEOPOLDE.

Quoi! l'on m'a vû, Glosfen!

GLOSFEN.

Hé! vouliez-vous surprendre?
Vous n'avez eu le temps que de vous débotter:
Des gens entrent ici.

LEOPOLDE.

Viens, c'est trop caqueter.

SCENE VII.

D. PEDRE, FELICIAN, CRISPIN.

D. PEDRE.

AS-tu vû notre abord ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur.

D. PEDRE.

Que t'en semble ?

CRISPIN.

J'en suis surpris, Monsieur, je l'admire & je tremble.
Isabelle a fort ri, son pere est satisfait :
On ne peut faire mieux qu'Epheſtion a fait.

FELICIAN.

Ma foi je n'en suis plus.

D. PEDRE.

Tu m'as promis...

FELICIAN.

Tout passe :
J'espérois que Constance obtiendroit votre grace ;
Que nous pourrions sans crainte ici faire les fous ;
Mais enfin le couteau n'attend plus qu'après vous,
Et la corde après moi, car je portois l'épée,

Qui du pauvre Dom Lope a la trame coupée.

CRISPIN.

Je ne vois point de mal plus sensible ici-bas,
Que celui de mourir quand on ne le veut pas;
Fuyez-le, il vous menace, & vous est fort contraire.

D. PEDRE.

Moi, quitter Isabelle ! hélas ! le puis-je faire ?

CRISPIN.

Le cousin qu'elle attend vient pourtant d'arriver :
Je vous l'ai dit, il monte, & s'en va la trouver.

D. PEDRE.

Il sera mal reçu de sa belle cousine.

CRISPIN.

Peut-être : mais enfin il a fort bonne mine.

D. PEDRE.

S'il l'emmene à Madrid, j'y vais.

CRISPIN.

A quelle fin ?

D. PEDRE.

Tu l'ignores ?

CRISPIN.

Non, non, je vois votre dessein,
Votre portrait s'y fait, & je sçai qu'il doit être
Dans une grande place élevé pour paroître :
Même il doit être vû de tous les curieux :
Comme il n'est que croqué, vous voulez qu'il soit mieux.
Je connois votre humeur, & vois que sans rien craindre

Vous allez à Madrid vous achever de peindre.

D. PEDRE.

Oui, oui, j'irai, dussai-je y trouver le trépas :
Je la suivrai par-tout.

FELICIAN.

Moi, je ne vous suis pas.
Et la vie & l'honneur valent bien des maîtresses.

D. PEDRE.

J'entends du bruit, sortons & quitte ces foiblesses.
Allons voir ce rival ; quoi qu'il puisse arriver,
J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE VIII.

RODOLPHE, LEOPOLDE

RODOLPHE.

MOn neveu, nos deux fous vont venir tout à l'heure.
L'Ephestion sur-tout est bouffon, ou je meure :
Ho ! des siéges, quelqu'un : ils veulent être assis.

SCENE IX.

RODOLPHE, LEOPOLDE, LAZARILLE.

LAZARILLE.

Combien vous en faut-il ?

RODOLPHE.

Il en faut cinq ou six.
L'Alexandre est un fou qui se croit raisonnable ;
Avec son sérieux je le trouve admirable ;
Mais il est devenu votre rival, au moins :
Il cajole ma fille & lui rend mille soins.
Songez-y, mon neveu, s'il en fait sa conquête ....

LEOPOLDE.

Ce rival ne me peut mettre martel en tête :
Il la peut librement cajoler devant moi,
Sans que j'en sois jaloux, Monsieur.

RODOLPHE.

Ah ! je vous croi.
J'avois hier fort tard écrit à Dom Alphonse
Touchant tout ce desordre ; en voici la réponse.

LEOPOLDE.

Quoi, votre homme est déja revenu de Madrid !

RODOLPHE.

Oui.

LEOPOLDE.

C'eſt fort bien aller.

RODOLPHE.

Voyez ce qu'il m'écrit.

RODOLPHE lit.

Avant que d'avoir lû la vôtre,
J'avois ſçû que votre accident
Fut cauſé par un imprudent
Qui prit un carroſſe pour l'autre.
Le mien avant midi ſera dans Ileſcas :
Et moi, je ne manquerai pas
Peu de temps après de m'y rendre.
Trois de ces étourdis ſont fort bleſſés ici :
Je ſuis ſur cette affaire amplement éclairci,
Et ſur une autre encor que j'irai vous apprendre.

SCENE X.

ISABELLE, D. PEDRE, RODOLPHE, FELICIAN, LEOPOLDE, GLOSFEN.

GLOSFEN.

Vous demeurez ?

LEOPOLDE.

Oui.

GLOSFEN.

GLOSFEN.

Moi, je prends congé de vous.

D. PEDRE.

Epheſtion.

FELICIAN.

Seigneur,

RODOLPHE.

Voici venir nos fous.

LEOPOLDE.

Demeure auprès de moi, Glosfen, tu n'es pas ſage.

GLOSFEN.

Non, Monſieur, je ne puis demeurer davantage.

D. PEDRE.

Vois cette fille, vois cette Divinité.

FELICIAN.

Elle eſt encore fille? ah! l'inhumanité:
Oui, vous êtes à plaindre, & j'enrage, Madame,
On auroit fait de vous une fort belle femme.

D. PEDRE.

Nous y travaillerons un jour avec ardeur.

FELICIAN.

Je crois que le plutôt ce ſeroit le meilleur;
Songez-y donc, grand Prince.

D. PEDRE.

Elle a toute mon ame,
Mais ſon cœur eſt de glace & le mien tout de flamme.

LEOPOLDE.

Quel eſt-il, ma couſine? il ſent ſon grand Seigneur.

D. PEDRE.

Vous êtes Allemand volontiers ?

LEOPOLDE.

Oui, Monsieur ;
Je le suis.

D. PEDRE.

J'ai jugé que vous le deviez être ;
Il faut être Allemand pour ne me pas connoître.
Demandez qui je suis à tous les Lydiens,
A tous les Cypriots, à tous les Phrygiens,
Aux Medes, aux Persans, aux Paphlagoniens,
Scythes & Bactriens & Babyloniens,
A tous ceux dont le nom se termine en iens :
Tous ces peuples vaincus & soumis à ma gloire
Vous diront que je suis, s'ils ont bonne mémoire.
Ephestion.

FELICIAN.

Seigneur.

D. PEDRE.

Ne m'abandonne pas :
Il est temps d'assiéger de si puissans appas.
Eloigne-toi, je vais reconnoître la place.

FELICIAN.

Cet homme me déplaît, de grace, qu'on le chasse.

RODOLPHE.

C'est mon neveu.

FELICIAN.

Sa mine excite mon courroux ;
Il nous mange des yeux & se mocque de nous.

Vous avez des neveux auſſi deſagréables....

RODOLPHE.

Ils ſont vos ſerviteurs.

FELICIAN.

Ils ſont inſupportables.

Vous ne commandez rien ; le ſiége eſt-il remis ?

D. PEDRE.

Le Gouverneur du fort eſt de mes grands amis :
Sans quelque point d'honneur j'entrerois dans la place.

RODOLPHE.

Ah, que ma fille eſt aiſe !

LEOPOLDE.

Admirez ſa grimace.

On ne vous entend point, Seigneur, vous parlez bas ?

D. PEDRE.

Je prétends bien auſſi qu'on ne m'entende pas.

LEOPOLDE.

Quelle affaire avez-vous ?

D. PEDRE.

Une importante affaire.

LEOPOLDE.

Il en faut parler haut.

ISABELLE.

Couſin, laiſſez-le faire :
Ce diſcours n'eſt plaiſant qu'en ce qu'il eſt dit bas ;
S'il le diſoit tout haut, il ne vous plairoit pas.

Je n'ai jamais ouï rien de plus agréable.

D. PEDRE.

Je n'ai jamais rien dit de plus considérable.

RODOLPHE.

Mais, Seigneur, qu'eſt-ce encor? enfin dites-le nous.

D. PEDRE.

Je lui dis que dans peu je ſerai ſon époux.

LEOPOLDE.

Ha, Monſieur, qu'il eſt fou!

RODOLPHE.

Que ma fille eſt niaiſe!

ISABELLE.

Et moi je lui répons que j'en ſerai fort aiſe.

RODOLPHE.

Elle lui fait beau jeu pour ſe divertir mieux.

LEOPOLDE.

Ah, qu'elle aime les fous! je le vois dans ſes yeux.

FELICIAN.

C'eſt votre fille?

RODOLPHE.

Oui.

FELICIAN.

La peſte, qu'elle eſt belle!
Comment la fîtes-vous? aviez-vous un modele?

LEOPOLDE.

Modele ou non, Seigneur, l'ouvrage en eſt fort beau

FELICIAN.

Taiſez-vous, s'il vous plaît, Monſieur le Damoiſeau:

Ne faites qu'écouter : dans les choſes futures
Nous voyons arriver d'étranges aventures ;
Car comme un homme ſage a plus d'eſprit qu'un fou,
Une tulipe eſt bien différente d'un chou ;
Par la même raiſon, quand l'erreur ſe diſſipe ;
On voit fort bien qu'un chou n'eſt pas une tulipe.
Vous m'avoureez encor que l'on a vû depuis
L'orage bien plus grand ſur mer que dans un puits ;
C'eſt pourquoi nous voyons l'été les hirondelles....
Oui-da, ce ne ſont pas ici des bagatelles.
Qu'en dites-vous ?

LEOPOLDE.

Qui ? moi ?

FELICIAN.

Ne vous en mocquez pas ;
Neveu, vous pourriez voir votre perruque bas.

RODOLPHE.

Ce fou-ci, ce me ſemble, eſt d'humeur un peu prompte.
Avecque celui-là, trouvez-vous votre compte,
Ma fille ?

ISABELLE.

Tout à-fait : il charme mes ennuis :
J'y paſſerois ſans crainte & les jours & les nuits.

D. PEDRE.

Mon cher Epheſtion, pour flatter mon martyre
Et charmer cet objet, joins ta voix à ta lyre.

FELICIAN.

Lazarille, mon luth eſt ſur le potager;
Cours vîte le querir.

SCENE XI.

LAZARILLE, D. PEDRE, ISABELLE, LEOPOLDE, &c.

LAZARILLE.

IL eſt fort en danger;
Le bois nous a man[illegible].

FELICIAN.

J'ai la veine enjouée;
Mais je trouve aujourd'hui ma voix fort enrouée.

SCENE XII.

LAZARILLE, D. PEDRE. RODOLPHE, &c.

LAZARILLE.

VOus n'aviez plus de luth, tardant encore un peu,
Car faute de fagot on l'alloit mettre au feu,
Pour donner la couleur à deux oiſons.

FELICIAN.

Yvrogne,
As-tu perdu le ſens? Quoi des luths de Boulogne
Pour donner la couleur à deux oiſons! parbleu;
La viande auroit coûté beaucoup moins que le feu.

CHANSON.

FELICIAN chante.

PAR tout comme dedans la Cour
On maſque la nuit & le jour,
Chaque paſſion ſe déguiſe;
Mais quoi qu'on en die, en ces lieux,
Pour une burleſque entrepriſe,
Je trouve que l'amour ſe déguiſe le mieux.

D. PEDRE.

Il prétend vous avoir : non , non ; pour vous prétendre ,
Il faut qu'il ait l'honneur de combattre Alexandre.
Je ne vous ai point vû dans ces fameux hazards
Où la gloire & la mort courent de toutes parts.
Quand on n'a point de nom dans ces combats célebres ,
Il faut s'aller cacher dans l'horreur des ténebres.

LEOPOLDE.

Seigneur, assurément j'honorerois vos coups ;
Et c'est être vaillant qu'être tué de vous.

D. PEDRE.

N'en doutez point.

ISABELLE.

Cousin, laissez mon Alexandre !
Un sang si précieux n'est pas fait pour répandre.

D. PEDRE.

Le répandre ?

LEOPOLDE.

Non , non, nous resterons amis.

SCENE XIII.

RODOLPHE, ISABELLE, D. PEDRE, LEOPOLDE, FELICIAN, LAZARILLE, PASQUETTE.

PASQUETTE.

MOnſieur, ſçavez-vous bien que le couvert eſt mis?
Et quand il vous plaira qu'on ſervira ſur table?

RODOLPHE.

Cette petite fille eſt tout-à-fait aimable.

PASQUETTE.

Oui, fort.

LEOPOLDE.

Mais, ces tetons ſont gros & bien placés.

PASQUETTE.

N'y touchez pas, Monſieur, vous les applatiſſez.

LEOPOLDE.

Mignone.

PASQUETTE.

Ha, que de bruit!

LEOPOLDE.

Ah, treve de furie!

PASQUETTE.

Ah ! treve de tetons, Monſieur, je vous en prie.

FELICIAN.

Je les patinerai, pour moi.

PASQUETTE.

Tout doux, tout doux :
Tredame, on ſe laira patiner par des foux !

SCENE XIV.

RODOLPHE, LEOPOLDE, ISABELLE, D. PEDRE, FELICIAN, LAZARILLE, PASQUETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

CElui dont vous avez ce matin eu réponſe,
Arrive, & vient ici.

RODOLPHE.

Comment ! c'eſt Dom Alphonſe:
Monſieur, venir vous-même, & prendre tant de part...

SCENE DERNIERE.

RODOLPHE, ISABELLE, D. PEDRE, LEOPOLDE, FELICIAN, LAZARILLE, D. ALPHONCE, PASQUETTE, CRISPIN.

D. ALPHONCE.

LE Roi ſçait votre affaire, & je viens de ſa part ;
Je demande audience, afin de vous apprendre
Des nouveautés ici qui pourront vous ſurprendre.
Pour parler du rencontre, ou plutôt du malheur
Que vous courûtes hier, Monſieur en eſt l'auteur.

RODOLPHE.

O Ciel ! que dites-vous ?

D. ALPHONCE.

Il vous prit pour Conſtance,
Qui venoit vous montrer cet écrit d'importance ;
Prenant votre carroſſe il crut prendre le ſien.
Quelque brave inconnu vous défendit ſi bien ;
Que trois qu'il a bleſſés en ont conté l'hiſtoire.

RODOLPHE.

Vous dois-je croire, ô Dieux !

LEOPOLDE.

Oui, vous le devez croire:
Monsieur, cette promesse est sans doute de moi:
Depuis trois ans Constance a mon cœur & ma foi.
Le Ciel n'a pas permis...

D. ALPHONCE *montrant la promesse à Isabelle.*

Avec un pareil gage
On pourroit s'opposer à votre mariage.

ISABELLE.

Sans doute.

D. ALPHONCE *à Rodolphe.*

Cet écrit est signé de son sang,
A Leopolde.
Vous sçavez que Constance est d'un illustre rang.
Son frere Dom Pedro qui se fait craindre en Flandre,
Aux plus riches partis peut justement prétendre.
Les puissans ennemis qui poursuivent sa mort,
Depuis deux ou trois mois n'ont fait qu'un vain effort.

RODOLPHE.

Je sçai qu'il a tué Dom Lope de Cardonne.
A-t-il sa grace?

D. ALPHONCE.

Oui.

ISABELLE.

Oui!

D. ALPHONCE.

Le Roi la lui donne.
Le Courier part...

CRISPIN.

Non, non, qu'il ne bouge de là;
Ou qu'il l'apporte ici, Monsieur, car le voilà.

D. ALPHONCE.

Dom Pedre en cet état! la surprise est nouvelle.
Qui vous amene ici?

D. PEDRE.

La charmante Isabelle.

ISABELLE.

On ne peut trop payer ce qu'il a fait pour nous.

RODOLPHE.

Vous disiez bien vraiment que vous aimiez les fous.

D. PEDRE.

Constance étant ma sœur, que prétendez-vous faire?

LEOPOLDE.

Avoir demain l'honneur d'être votre beau-frere.

D. ALPHONCE.

La Reine vous attend pour faire cet accord:
Constance est en ses mains.

LEOPOLDE,

J'en rends graces au sort.

D. ALPHONCE.

Monsieur, il faut songer à ce double hymenée.

RODOLPHE.

Ce qu'a fait Dom Pedro rend mon ame étonnée:
Vous en serez surpris.

D. ALPHONCE.

Donnez-lui quelque eſpoir.

RODOLPHE.

Il faut gagner Madrid, je ferai mon devoir ;
Dom Pedre vaut beaucoup, Iſabelle eſt ſenſible.

ISABELLE *à D. Pedre bas.*

Ce mot eſt à mon ſens aſſez intelligible.

D. ALPHONCE.

Sortons tous d'Ileſcas, & nous en parlerons.

RODOLPHE.

Allons dîner, Meſſieurs, & puis nous partirons.

FELICIAN.

Les fous ſont bienheureux, & je vois qu'avec honte,
Les morts & les bleſſés en auront pour leur compte.

D. PEDRE.

Vous avez fait les fous pour me ſervir tous deux ;
Votre fortune eſt faite, & vous ſerez heureux.

CRISPIN.

Vous voyez, la ſageſſe eſt ma foi trop commune,
Il faut faire les fous pour faire ſa fortune.

FIN.

LE
BARON
DE
LA CRASSE,
COMEDIE.

ACTEURS.

LE BARON DE LA CRASSE.
LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.
LE COMEDIEN.
MARIN, Valet du Baron de la Crasse.

La Scene est dans le Château du Baron de la Crasse, en Languedoc.

LE BARON DE LA CRASSE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

OICI donc le Château du Baron de la Crasse?
On disoit que c'étoit un si beau lieu de Chasse.

LE MARQUIS.

C'est que l'on se railloit : mais pour ton reconfort,

Crois que ce Campagnard nous divertira fort.

LE CHEVALIER.

Mais enfin, ce Baron, quelque fat qu'il puisse être,
Voyant que je n'ai pas l'honneur de le connoître,
Croira bien, s'il lui reste un peu de jugement,
Que l'on m'en veut donner le divertissement.

LE MARQUIS.

Et quand il le croira, qu'est-ce que l'on hazarde?
C'est un Baron, te dis-je, à souffrir la nazarde.
Il n'a depuis dix ans sorti de son Château,
Que l'autre jour qu'il fut jusqu'à Fontainebleau;
Où son malheur le fit berner d'une maniere
Fort plaisante, dit-on, & fort particuliere.
C'est tout ce que j'en sçai: mais je veux aujourd'hui
Tâcher adroitement à l'apprendre de lui.

LE CHEVALIER.

Mais si l'affront est grand, voudroit-il nous le dire?

LE MARQUIS.

Lui parlant de la Cour, & de Fontainebleau,
Lui-même donnera d'abord dans le panneau.

SCENE II.

LE BARON, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH ! Monſieur le Baron.

LE CHEVALIER.

Ah ! Monſieur.

LE BARON.

Je vous jure,
Qu'en me faiſant honneur, vous me faites injure :
Car de me venir voir, & n'en avertir pas,
C'eſt ſe jouer à faire un fort mauvais repas.

LE MARQUIS.

Vous vous mocquez de nous, mangeant votre ordinaire,
Je ſuis fort aſſuré que nous ferons grand'-chere.

LE CHEVALIER.

Le deſir de vous voir me preſſoit tellement,
Qu'enfin il a fallu.....

LE BARON.

Monſieur, ſans compliment ;
Voyez-moi tout le ſaoul, contentez votre envie ;
L'on eſt à même ici.

LE CHEVALIER.

Mon ame en eſt ravie.

LE BARON.

La mienne l'eſt auſſi.

LE MARQUIS.

Monſieur brûloit d'avoir
L'honneur de vous connoître, & moi de vous revoir.

LE BARON.

Pour vous bien divertir, çà, que pourrons-nous faire?

LE MARQUIS.

Nous aurons bien tantôt dequoi nous ſatisfaire;
Car des Comédiens viennent ici vous voir.

LE BARON.

Ne vous mocquez-vous point?

LE MARQUIS.

Ils arrivent ce ſoir.

LE BARON.

Ma foi, je le voudrois.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point raillerie;
Nous avons dîné tous en même Hôtellerie:
Ils viennent à Beziers.

LE BARON.

Ils quittent leur chemin.

LE MARQUIS.

Et ne pourront-ils pas le reprendre demain?

LE BARON.

Ouida, facilement : J'admire ce rencontre.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt qu'où l'on nous voit que le plaiſir ſe montre.

LE MARQUIS.

En effet, nous vivons comme des demi-Dieux :
Les divertiſſemens nous ſuivent en tous lieux.

LE CHEVALIER.

Je les ai vû jouer : leur Troupe eſt raiſonnable.

LE MARQUIS.

Monſieur leur fit ſa cour comme ils étoient à table.

LE CHEVALIER.

J'en connois quelques-uns.

LE MARQUIS.

Mais le premier Acteur
Se croit fort habile homme, & fort grand Orateur
Les premiers de ſon art, les plus inimitables,
Il ne les trouve pas ſeulement ſupportables.

LE BARON.

S'il vient, nous le verrons.

LE MARQUIS.

Enfin, toujours conſtant
Dedans votre Château ?

LE BARON.

Monſieur, j'y vis content,
Tout m'y rit, tout m'y plaît, tout m'y paroît aimable ;
Le plus affreux Hyver, je l'y trouve agréable.

LE MARQUIS.

Le beau Regne où l'on eſt, la douceur de la Paix,
Et la Cour à préſent plus belle que jamais,
Avec tous ſes appas ne vous fait nulle envie ?

LE BARON.

Non.

LE MARQUIS.

Non !

LE BARON.

Que voulez-vous ? mon Château, c'eſt ma vie.

LE MARQUIS.

Depuis plus de cent ans on n'a rien vû de beau,
Comme de voir la Cour dedans Fontainebleau :
Sept ou huit mois durant, elle fut ſans égale ;
Les Seigneurs ſe portoient dans la Cour de l'Ovale :
Et le plus ſouvent ceux qui venoient les derniers,
Etoient heureux d'avoir leurs lits dans les greniers :
Dans les Chambres du Roi, dedans celles des Reines,
On n'y pouvoit entrer : elles étoient ſi pleines,
Que fort ſouvent j'ai vû commander aux Huiſſiers,
Qu'ils fiſſent tout ſortir juſques aux Officiers.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai que jamais la Cour ne fut plus belle.

LE BARON.

Je n'ai point encore eu de paſſion pour elle ;
Et ſi je n'avois eu celle de voir le Roi,
Je ſerois demeuré clos & couvert chez moi.

LE MARQUIS.

Ha ! vous y fûtes donc ? J'en ſuis ravi, je jure.

LE BARON.

Moi, j'en ſuis bien fâché, Monſieur, je vous aſſure.

LE CHEVALIER.

Bien fâché ! Pourquoi donc ? c'eſt le lieu le plus beau.

LE BARON.

Je voudrois n'être point ſorti de mon Château :
Si je refais jamais de ces rudes corvées.....

LE MARQUIS.

Les grottes du Canal n'étoient pas achevées.

LE BARON.

Monſieur, je n'ai rien vû dont je ſois ſatisfait.

LE MARQUIS.

Le Parterre du Tybre eſt encor imparfait.

LE BARON.

Pour bien voir ce Canal, ces Grottes, & ce Tybre,
Falloit-il pas avoir le corps & l'eſprit libre ?

LE MARQUIS.

Ne les aviez-vous pas ?

LE BARON.

Non, j'étois arrêté
Auſſi-bien que jamais criminel l'ait été.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends point.

LE BARON.

C'eſt un affront ſenſible
Qu'on m'a fait chez le Roi.

LE CHEVALIER.

Seroit-il bien possible?

LE BARON.

Mais je m'en vengerai; car après un tel tour,
On ne me reverra de ma vie à la Cour.

LE MARQUIS.

C'est assez s'en venger, elle y perdra sans doute.

LE BARON.

Enfin, quoiqu'il en soit, je lui fais banqueroute.
J'allois pour voir le Roi, quand insensiblement
Je connois que j'étois dans son appartement.
J'étois pour lors, je crois, le plus propre de France;
Et je puis dire aussi que j'avois fait dépense,
Car ma Terre en sauta: j'étois sur le bon bout;
Mais le maudit rabat me coûta plus que tout.
J'en voulus avoir un de ces points de Venise:
La peste, la méchante & chere marchandise!
En mettant ce rabat, je mis (c'est être fou)
Trente-deux bons arpens de Vignoble à mon cou:
Mais baste, où j'étois donc, on faisoit fort la presse;
Une porte s'ouvroit & se fermoit sans cesse:
Beaucoup de gens entroient assez facilement;
J'en vis qu'on repoussoit aussi fort rudement:
Des hommes fort bien faits assez haut se nommerent,
Et quelque-temps après on ouvrit, ils entrerent.
Je crus donc que mon nom me feroit estimer,
Et pour entrer comme eux, qu'il me falloit nommer.

Aussitôt

Auſſi-tôt que j'eus dit, le Baron de la Craſſe,
Tous ceux de devant moi font d'abord volte face,
L'un à droit, l'autre à gauche, & tous ſi preſte-
ment,
Qu'il ſembla que mon nom fut un commande-
ment.
Un Baron, dit l'Huiſſier, un Baron! place, place,
A Monſieur le Baron, que l'on s'ouvre, de grace:
L'on croyoit à la Cour les Barons trépaſſez;
Mais pour la rareté du fait, dit-il, paſſez.
Je paſſe, & cet Huiſſier crie encor, place, place,
Meſſieurs, de main en main, au Baron de la Craſſe:
J'enrageois, quand je vis cent hommes me gauſſer
Et que j'avois encore une porte a paſſer;
Car chacun m'entouroit pour me couvrir de honte,
Comme l'on fait un Ours quand un enfant le mon-
te.
Mais comme je me vis près la Chambre du Roi,
(Car l'on m'avoit fait jour en ſe mocquant de moi,)
Ennuyé de me voir baffoué de la ſorte,
Je cherchai le marteau pour frapper à la porte;
Mais je fus obligé (car je n'en trouvai point)
De donner ſeulement deux ou trois coups de poing.
L'Huiſſier ouvre auſſi-tôt, criant d'une voix forte:
Qui diable eſt l'inſolent qui frappe de la ſorte?
Je n'ai pas frappé fort, lui dis-je, excuſez-moi,
C'eſt le deſir ardent qu'on a de voir le Roi.
Mais d'où diable êtes-vous, pour être ſi Novice,
Dit-il? De Pezenas, dis-je, à votre ſervice.

Hé bien, apprenez donc, Monsieur de Pezenas,
Qu'on gratte à cette porte, & qu'on n'y heurte pas.
Vous voulez voir le Roi? vous attendrez qu'il sorte,
Dit-il, & repoussa fort rudement sa porte.
Comme j'étois fort près, je fus si malheureux,
Qu'en fermant, il m'enferme un côté de cheveux.
Je ne le cele point, ma peur fut sans pareille;
Car la porte les prit rasibus de l'oreille:
J'eus beau pour les r'avoir me rendre ingénieux,
Jamais pour mon malheur porte ne joignit mieux:
Mais comme je fus pris la tête un peu penchée,
Mon oreille à la porte étoit comme attachée:
Ainsi donc malgré moi je feignois d'écouter,
Et ma feinte empêchoit que l'on s'en pût douter.
La porte par hazard, où l'Huissier par malice,
Etoient les instrumens de ce nouveau supplice.

SCENE III.

MARIN, LE BARON, LE MARQ. LE CHEV.

MARIN.

MOnsieur, Jean dit combien on tuera de poulets?

LE BARON.

Veux-tu parler bas, deux. Peste soit les Valets!

LE CHEVALIER.

A-t-on jamais parlé d'un rencontre semblable ?

LE BARON.

Le mal que je souffrois étoit inconcevable :
Encor si ç'eût été des cheveux de la Cour,
J'aurois fort bien quitté la Perruque, ou le Tour,
Sans être ainsi gêné, j'aurois levé la crête ;
Mais, par malheur, c'étoit des cheveux de ma tête,
Fort épais & fort longs, & que pour mes péchés
Madame la Nature avoit trop attachés :
Mais comme ma douleur nuisoit fort à ma feinte,
Et que mon action paroissoit fort contrainte,
Tous ceux qui m'observoient jugerent bien, je croi,
Qu'étant ainsi gêné, j'étois là malgré moi :
Aussi vis-je d'un œil, (car j'étois pris de sorte,
Que l'autre ne pouvoit regarder que la Porte,)
Qu'un certain Fanfaron rioit dans son mouchoir,
Et me marquoit du doigt pour mieux me faire voir.

LE MARQUIS.

Mais que fites-vous donc ? L'avanture bizarre !

LE BARON.

Il arrive un vieux Duc, qui crioit gare, gare :
Retirez-vous, dit-il, en s'adressant à moi,
L'on n'écoute jamais à la porte du Roi.
Faites-là donc ouvrir pour finir mon martyre,
Et pour plus de vingt ans, Monsieur, je me retire,

Lui dis-je : Regardez si je suis malheureux,
Depuis plus d'un quart-d'heure on me tient aux cheveux ;
C'est le diable d'Huissier, car je sens qu'il les tire.
Le Duc me regardant, se prit si fort à rire,
Que ce fut le plus grand de mes étonnemens,
De voir que ce Vieillard pût rire si long-temps.
Chacun se relayoit pour me voir à son aise ;
Douze hommes reculoient, il s'en rapprochoit seize ;
Bref, on me venoit voir comme on fait un Encan ;
Ou comme un malheureux qu'on a mis au Carcan.

LE CHEVALIER.

J'aurois, pour faire ouvrir, refrappé de plus belle.

LE BARON.

Je le fis aussi ; mais oui, point de nouvelle.

LE MARQUIS.

Le Duc ne fit-il pas ouvrir pour lui ?

LE BARON.

Ma foi,
L'Huissier fut pour le Duc aussi sourd que pour moi :
Enfin dans mes transports de ma plus forte rage,
Je ne pus me résoudre à souffrir davantage,
Et pour me retirer d'un état malheureux ;
Je me coupai tout net ce côté de cheveux.
Mais si tôt qu'on me vit tondu de cette sorte,
Et mes cheveux, sans moi, demeurer à la Porte,

Le ris se redoubla : j'enfonçai mon chapeau,
Et sortis en fuyant, le nez dans mon manteau.

LE MARQUIS.

Il y falloit crever, l'affront est trop sensible.

LE BARON.

Et comment y crever ? il étoit impossible.

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'il falloit sur l'heure vous venger.

LE BARON.

Avez-vous entrepris de me faire enrager ?

LE MARQUIS.

Je vous y veux servir, & de la bonne sorte.

LE BARON.

Contre qui me servir, Monsieur? contre une Porte?

LE MARQUIS.

L'ardeur de vous venger nous ôte la raison.

LE BARON.

Peut-être que l'Huissier a fait la trahison,
Mais qui l'en convaincra ?

SCENE IV.

LE BARON, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MARIN.

MARIN.

MOnsieur, on vous demande,
C'eſt un Comédien.

LE BARON.

Parbleu, voici la Bande.

LE MARQUIS.

Dites Troupe; l'on dit Bande d'Egyptiens;
Et Bande offenſeroit tous les Comédiens.

LE BARON.

Il vient fort à propos, ce récit me chagrine.

LE MARQUIS.

Voici ce grand Acteur.

SCENE V.

LE COMEDIEN, LE BARON, LE CHEV. LE MARQUIS.

LE BARON.

IL a mauvaise mine.

LE COMEDIEN *au Marquis.*

La Comédie étant un divertissement,
Qu'un homme comme vous prend ordinairement...

LE MARQUIS.

C'est à vous qu'on en veut.

LE COMEDIEN *au Marquis.*

Je vous demande excuse.

LE MARQUIS.

Va, je t'excuse aussi.

LE COMEDIEN.

Le plus juste s'abuse.

au Chevalier.

La Comédie étant nn divertissement,
Qu'un homme comme vous prend ordinairement..

LE CHEVALIER.

Tu te méprends, mon cher.

LE COMEDIEN.

Et qui donc est le Maître?

LE BARON.

C'eſt moi.

LE COMEDIEN.

Je n'avois pas l'honneur de vous connoître :
La Comédie étant un divertiſſement,
Qu'un homme comme vous prend ordinairement ;
Je viens pour vous l'offrir dedans ſon plus beau luſtre.

LE MARQUIS.

Remarquez cet abord : c'eſt un Acteur illuſtre :
Ce compliment là ſeul doit le mettre en crédit.

LE BARON.

Il eſt étudié, mais il eſt fort bien dit.

LE COMEDIEN.

Etudié, Mo ſieur ! Je ſerois bien ſtérile ;
Pour haranguer, ma oi, l'étude eſt inutile :
Je harangue & je proſe aſſez facilement ;
Je n'ai jamais rêvé pour faire un compliment,
Et ſi j'ai harangué tous les plus grands de France.

LE BARON.

Il faut donc que cela te vienne de naiſſance.

LE MARQUIS.

C'eſt un Original.

LE CHEVALIER.

Il eſt, ma foi, fort bon.

LE BARON.

Avez-vous pour la Farce un excellent Bouffon ?

LE COMEDIEN.

Oui, très-certainement, il l'eſt, & je puis dire,

Qu'il vaut bien de l'argent.

LE BARON.

Il nous fera bien rire!

LE COMEDIEN.

Oui, vous le trouverez à votre goût, je croi;
Mais je dois en parler modeſtement.

LE MARQUIS.

C'eſt toi?

LE COMEDIEN.

Vous l'avez dit, Monſieur, vous me verrez paroître:
Et je vous plairai fort.

LE CHEVALIER.

Le ſot!

LE BARON.

Es-tu le Maître?

LE COMEDIEN.

Maître? c'eſt une erreur; car enfin parmi nous
Nous n'avons point de maître, & nous le ſommes tous.
Je fais les amoureux, les affiches, j'annonce;
Mais, pour le nom de Maître, il faut que j'y renonce.
Nous ſommes tous égaux; nous ne nous cédons rien.

LE MARQUIS.

Quoi, tu n'es pas le Chef?

LE COMEDIEN.

Non.

LE MARQUIS.

Cela n'eſt pas bien.

LE COMEDIEN.

Pas trop ; car tous les jours je fais aſſez connoître,
Si je ne le ſuis pas, que je devrois bien l'être.
Je ferois bien jouer autrement qu'on ne fait,
Et toujours l'Auditeur ſortiroit ſatisfait.

LE BARON.

Des femmes, il en faut : en avez-vous de belles ?

LE COMEDIEN.

Monſieur, je ſuis ſuſpect, je ne puis parler d'elles :
Quand j'en dirois du bien, on ne m'en croiroit pas ;
Mais vous verrez ce ſoir qu'elles ont des appas
Qui les feront toujours paſſer pour aſſez belles.

LE BARON.

Avez-vous quantité de ces Pieces nouvelles ?

LE COMEDIEN.

Quelles ?

LE BARON.

L'Angeſilan de Colchos, l'avez-vous ?

LE COMEDIEN.

Non, nous n'avons qu'Euxode, & l'Hôpital des Fous,
Meſſieurs, le Dom Quichot, l'Illuſion Comique,
Argenis, Ibrahim, & l'Amour Tyrannique,
La Belle Eſclave, Orphée, Eſther, Alcimedon.
Guſtaphe, Sanche-Panſe, Erigone, Didon,
Alcionée, Oſman, les Captifs, Zénobie,

Le Prince déguiſé, Cloriſe, la Silvie,
Sophoniſbe, Andromire, Agis, Coriolan,
Cleopatre, Quixaire, Eurimedon, Sejan,
L'Inconſtance d'Hylas, Clarimonde, Penthée,
Telephonte, Arbiran, Laure perſécutée,
L'Aveugle clair voyant, Mirame, Darius,
Le Prince fugitif, Roxane, Arminius,
Roland le furieux, Palene, Mithridate,
Don Sanche d'Aragon, Melite, Tiridate....

LE MARQUIS.

En voila quantité.

LE BARON.

Meſſieurs, il les faut voir:
Les pouvez-vous pas bien jouer toutes ce ſoir?
J'entends l'un après l'autre, & non pas pêle-mêle.

LE COMEDIEN.

Ouida, cela ſe peut, ſi le Diable s'en mêle.

LE BARON.

Mais tu n'as point nommé celle... où.. foin.. la..?

LE COMEDIEN.

La Sœur?

LE BARON.

Non, c'eſt une où l'on dit, Rodrigue as-tu du cœur?
Tout autre que mon Pere... Ha! morbleu qu'elle eſt belle!

LE COMEDIEN.

C'eſt le Cid, nous l'avons, elle n'eſt pas nouvelle:

Laquelle voulez-vous?

LE BARON.

Celle que tu voudras.

LE COMEDIEN.

Vous n'avez qu'à choisir, il ne m'importe pas.
Je vous en ai nommé quantité de fort belles.

LE MARQUIS *au Baron.*

Choisissez-la, Monsieur.

LE BARON.

Prenons des plus nouvelles.

LE MARQUIS.

De toutes celles-là, si vous le trouviez bon,
Ils représenteroient Dom Sanche d'Arragon;
Je la trouve fort belle & fort divertissante.

LE BARON.

Il ne m'importe pas: Est-elle fort plaisante?

LE COMEDIEN.

Non, Monsieur, le sujet en est fort sérieux,
Et les Vers sont fort beaux.

LE BARON.

J'en suis ravi, tant mieux:
Mais après donne-nous quelque chose pour rire.

LE COMEDIEN.

Nous n'y manquerons pas, cela s'en va sans dire.

LE BARON.

Ne nous fais pas languir, car nous sommes pressez.
Etes-vous tous ici?

LE COMEDIEN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

C'est assez.

Dépêchez.

LE COMEDIEN.

Nous allons commencer tout à l'heure:
Je m'habille fort vite.

LE MARQUIS.

Il est drôle, je meure.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je crois qu'il a l'esprit un peu gâté.

LE BARON.

Oui, l'on l'a mal bouché, je le trouve éventé.

LE MARQUIS.

Et moi, je crois qu'il l'a fort bon, quoique l'on die.
Le bel emploi qu'il a dedans la Comédie,
Se donne rarement à des Esprits malfaits;
Et nous ferons de lui, je crois, fort satisfaits.

LE CHEVALIER.

Vous fera-t-il Harangue? il le doit.

LE BARON.

Prenons place:
Car puisqu'il me la doit, j'entends qu'il me la fasse.

LE MARQUIS.

Vraiment, il vous la doit.

LE BARON.

Il y pourroit manquer.

Hola, Comédien : il me faut haranguer.

LE COMEDIEN.

J'eſpere bien avoir cet honneur.

LE BARON.

Bon, commence.

LE COMEDIEN.

Meſſieurs les Violons, jouez donc en cadence,

HARANGUE.

LE COMEDIEN.

MONSEIGNEUR.

Comme il eſt très-difficile de faire une Salade, ſans que quelqu'un y trouve trop, ou trop peu de quelque choſe; de même la Harangue eſt un mets, dont l'aſſaiſonnement n'eſt pas toujours heureux. Le Potage trop mitonné devient bouillie, & la louange trop exagérée fait mal au cœur. Il faut des Homeres pour des Achilles, & des Plines pour des Trajans : mais tout ce que ces ſçavans Hommes ont dit de ces

Heros, ils l'auroient dit de Vous. Si bien, MONSEIGNEUR, que pour n'être point prolixe, on peut dire à votre gloire de leur vie & de la vôtre, que c'eſt jus-vert & vert-jus. Diſpenſez-moi donc, MONSEIGNEUR, de prophaner votre haut mérite par la baſſeſſe de mes idées. Le nom du Baron de la Craſſe s'eſt aſſez fait connoître à la Cour, & je ne pourrois en faire le Portrait ſans le tirer aux cheveux. Il n'appartient pas à tous les Vinaigriers de faire de bonne Moutarde; c'eſt-à-dire, MONSEIGNEUR, que quelque douce que ſoit la Syringue, ſi le Lavement eſt donné trop chaud, il rejaillit d'ordinaire ſur celui qui l'a pouſſé. Je vous laiſſe ſur la bonne bouche; auſſi eſt-il temps de finir, & de vous dire que nous ſommes de Votre Grandeur, les très-humbles, très-obéiſſans, & très-obligés Serviteurs.

LE BARON.

Nous nous étions trompés, ſa harangue eſt fort belle,

Il a beaucoup d'eſprit.

LE MARQUIS.

Elle eſt aſſez nouvelle.

LE BARON.

Les cheveux m'ont choqué, je le dis franchement;
Mais les comparaiſons m'ont plû certainement.

LE MARQUIS.

Je la trouve, ma foi, bien faite & bien penſée;
Elle eſt nette, & n'eſt point du tout embarraſſée.

LE CHEVALIER.

Il a du Jugement plus qu'on ne peut penſer.

SCENE DERNIERE.

UN AUTRE COMEDIEN, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE COMEDIEN.

MOnſieur, de plus d'une heure on ne peut commencer;
Car un de nos Acteurs eſt demeuré derriere:
S'il vous plaît, on jouera la Farce la premiere:
Il n'en eſt pas.

LE BARON.

Ouida, comment l'appellez-vous
Cette Farce?

LE

LE COMEDIEN.

Zig-Zag ?

LE MARQUIS.

Tu te mocques de nous, Zig-Zag ?

LE COMEDIEN.

Oui, c'eſt ſon nom.

LE MARQUIS.

C'eſt une raillerie.

LE BARON.

Zig-Zag, ſoit ; voyons donc ce Zig-Zag, je vous prie.

LE COMEDIEN.

Tout à l'heure, Monſieur.

LE BARON.

Zig-Zag nous ſuffira ?

LE COMEDIEN.

Seyez-vous donc, Meſſieurs, & l'on commencera.

FIN.

LE
ZIG-ZAG,
COMEDIE.

ACTEURS.

ISABELLE, Amoureuſe d'Octave.

LEONOR, Mere d'Iſabelle.

CATIN, Servante de Leonor; Amoureuſe de Criſpin.

OCTAVE, Amant d'Iſabelle.

CRISPIN, Valet d'Octave, Amoureux d'Iſabelle.

LE ZIG-ZAG, COMEDIE.

SCENE PREMIERE

CATIN.

Alon, y alon, Godeluriau,
Jour de Dieu je le trouvon biau
Ce Criſpin, il a de quoi frire,
Et ſi je l'auron, c'eſt tout dire.
Qui m'a donné ce ſot baſtié?
Dieble ſoit le gallefretié:
Y croyet par ſon biau langage
M'avoir peut être en mariage:
J'aime trop mon pauvre Criſpin.

Un jour y me diſet, Catin,
Ma mignonne, que je te baiſe :
Ce pauvre garçon fut plus aiſe,
Car je le laiſſy faire un peu :
J'eſtiens plus rouge que du feu.
Y diſet, découvre ta gorge :
Non ferai, dis-je, par ſaint George,
Je ne la découvrirai pas.
Y ſe pâmoiſit dans mes bras,
Dès que je lachy la parole :
Je pleury, j'étois pis que folle :
Y tombit tout plat contre moi,
Auſſi froit que je ne ſçai quoi.
Que fis-je ? je pris ma jambette,
Et lui coupy ſon eguillette :
Il eût crevé dans ſes paneaux :
J'oſty de ſes doigts ſes anneaux,
Et lui fy boire du vinaigre :
Par bonheur, c'étoit un jour maigre,
J'en faiſien cuire du poiſſon.
D'abord ce malheureux garçon
Se relevit plus droit qu'un Cierge,
Et plus blanc que la Cire Vierge,
Enfin tout comme un trépaſſé.
S'il avoit été mon Fiancé,
Comme il le ſera, Dieble emporte,
On eût murmuré, mais n'importe,
On eût dit ce qu'on en eût dit,
Je l'aurois bouté dans mon lit.

Y vient, y me cherche, je gage;
J'ai seulement vû son visage,
Le sang me tribouille par-tout:
Je l'aime tout de bout en bout;
C'est folie à moi de le taire.

SCENE II.

CRISPIN, CATIN.

CRISPIN.

Moi! j'aime Isabelle, & j'espere
Qu'elle me donnera son cœur:
Il m'en arrivera malheur.

CATIN.

Ce pauvre cœur, qu'il est aimable!
Mais voyez qu'il est agréable!
Mon fanfan, je songeois à toi.

CRISPIN.

Veux-tu m'obliger? laisse-moi,
J'ai des affaires dans la tête.

CATIN.

Tredame, Crispin, es-tu bête?
C'est ta Catin qui parle a toi.

CRISPIN.

Mais encore un coup laisse moi.

CATIN.

Mais qu'as tu donc chien de voirie?

CRIS-

CRISPIN.

Mais rentre chez toi, je te prie.

CATIN.

C'eſt tout de bon qu'il eſt fâché:
Sur quelle herbe as-tu donc marché?
Apprends-le moi, ne te déplaiſe.

CRISPIN.

C'eſt ſur la bonne ou la mauvaiſe;
Mais ne t'enquére pas ſur quoi,
Et cherche qui voudra de toi.

CATIN.

Veux-tu rire? que veux-tu dire?

CRISPIN.

Non, ma foi, je ne veux pas rire,
Car j'en aime un autre que toi.

CATIN.

Tu me tiens ce diſcours à moi!
Qui grondois tout à l'heure encore
Un Gentil-homme qui m'adore,
Qui me diſoit, je te ferois
Damoiſelle, ſi tu voulois
N'aimer plus Criſpin. Ce langage
M'a miſe en une telle rage
Contre lui, qu'il eſt aſſuré
Que je l'aurois défiguré.

CRISPIN.

Qu'il te cajole, qu'il te baiſe,
Qu'il t'épouſe, j'en ſuis fort aiſe.

CATIN.

CATIN.

Mercy-Dieu, tu n'es qu'un maraut.
Je suis ta femme, ou peu s'en faut :
Tu me prends donc pour une Idole ?
M'as-tu pas donné ta parole ?

CRISPIN.

Oui, je te la donnai jadis,
Mais à présent je me dédis.

CATIN.

Quoi ! c'est Lundi nos Accordailles,
Et Dimanche nos Epousailles :
Jour de Dieu, tu te dédiras !
Non feras, ma foi, non feras ;
Car avant que le jour s'écoule,
Nous en ferons petet la goule
Peut-être à Monsieur l'Avocat.
Cent Diebles qu'il est délicat ! *Elle pleure.*
Pourquoi suis-je si malheureuse
De l'aimer ?

CRISPIN.

La laide pleureuse !
Que tu pleures vilainement !

ISABELLE *à la fenêtre.*

Catin.

CRISPIN.

J'y vais dans un moment.

CRISPIN *à Catin.*

Va-t'en, j'attends ici mon Maître.

ISABELLE *à la fenêtre.*

Catin.

CRISPIN *à Catin.*

Va, je le vois paroître.
Isabelle à mon cœur.

SCENE III.

OCTAVE, CRISPIN.

OCTAVE.

Sers moi,
Cher Crispin, j'ai besoin de toi :
Tu connois assez Isabelle ?

CRISPIN.

Que trop, helas !

OCTAVE.

Je meurs pour elle.

CRISPIN.

Et pour moi, Monsieur, je suis mort.

OCTAVE.

Qu'est ce qui te surprend si fort ?

CRISPIN.

Une très fâcheuse nouvelle :
C'est que vous aimez Isabelle ;
Et ce qui fait mon plus grand mal,

Monsieur, vous avez un rival.

OCTAVE.

Oui, je sçai qu'un certain Valere,
Inconnu d'elle & de sa Mere,
Arrive ce soir, & demain
Qu'elle lui doit donner la main;
Mais si ce Rival ne succombe....

CRISPIN.

Monsieur, soutenez-moi, je tombe.

OCTAVE.

Ce changement est inouï.

CRISPIN.

Monsieur, je suis évanouï.
Ne me quittez pas, je vous prie.

OCTAVE.

Ce Coquin, comme diable il crie!

CRISPIN.

Ah! je suis mort, soutenez-moi.

OCTAVE.

Je te lâcherai, par ma foi.

CRISPIN.

Diable, ne soyez pas si bête,
Vous me feriez casser la tête:
Attendez, je vais revenir.

OCTAVE.

Je ne te puis plus soutenir.
Tiens-toi, tu pesés comme un diable.

CRISPIN.

Que vous êtes impitoyable!

Avoir un Maître pour rival !

OCTAVE.

D'où Diable peut venir ton mal ?

CRISPIN.

Monsieur, c'est que je m'intéresse
Pour vous près de votre Maîtresse ;
Ce Rival m'a fort affligé.

OCTAVE.

Ah ! je te suis trop obligé ;
Mais sçachant qu'Isabelle m'aime
Plus qu'elle ne s'aime elle-même,
Tu peus aisément aujourd'hui
Me servir & passer pour lui.

CRISPIN.

Pour qui, pour lui ?

OCTAVE.

Pour ce Valere.

CRISPIN *bas*...

Ha ! morbleu, l'admirable affaire !
Feignons.... Mais, Monsieur, le moyen ?
Ai-je sa mine ? Ai-je son bien ?
Pourquoi moi passer pour Valere ?

OCTAVE.

Afin de dégoûter la Mere :
On sera fort mal satisfait,
Voyant un homme si mal fait ;
Car ta mine sera fort bonne....

CRISPIN.

Hé ! Monsieur, n'offensons personne ;

Sans votre Perruque, ma foi,
Vous feriez auſſi laid que moi.

OCTAVE.

Ne te mets donc point en colere,
Et va paſſer pour ce Valere :
Habille-toi bizarement,
Et fais quelque ſot compliment.
Tu diras qu'Horace ton Pere....
Mais je t'inſtruirai de l'affaire,
Autre part; ſonge ſeulement
A déplaire effroyablement.

CRISPIN. *bas.*

Quelque ſot.

OCTAVE.

Tu ris que je penſe ?

CRISPIN.

Non, j'étudie une inſolence
Afin de me faire haïr.
Ouida, je m'en vais t'obéir. *bas.*
Mais comment paſſer pour Valere,
Si je n'ai des lettres du pere ?

OCTAVE.

Tu diras qu'auprès de Paris
On t'a volé, on t'a tout pris.
La fourbe eſt bien imaginée.

CRISPIN.

Mais elle ſera bien menée.
Puis-je ſouhaiter plus de jour *bas.*
Pour réuſſir dans mon amour !

OCTAVE.

Comme je doute que la mere,
Sans force argent me considere,
Je te veux encore choisir
Pour me faire un petit plaisir;
Car ce n'est qu'une bagatelle:
Il ne te faut rien qu'une échelle,
Une bonne hache, & je croi
Que tu feras parler de toi.
Nous sommes mal avec mon Pere;
Mais pour mériter sa colere,
Et pour mieux nous en consoler,
C'est, Crispin, qu'il le faut voler:
Tu feras le coup de la sorte:
La hache enfoncera la porte,
Et puis après le Cabinet,
Qu'il faudra que tu rendes net;
Mais prends au moins sur toute chose,
Un sac où son trésor repose.

CRISPIN.

Monsieur, qu'on me casse les os,
Si je vais troubler son repos:
C'est donc là cette bagatelle?
Il ne te faut rien qu'une échelle
Une bonne hache, & je croi
Que tu feras parler de toi.
Voilà justement la peinture
D'une potence en mignature,
Ou pour en parler tout de bon,

Le grand chemin de Montfaucon.
Quelque sot s'iroit faire pendre:
Monsieur, pour vous le faire entendre,
Si vous ne l'avez entendu,
Je n'ai jamais été pendu,
Ni n'ai d'empressement pour l'être:
Je sçai que vous êtes mon Maître;
Mais quand il y va du gibet,
Monsieur, je suis votre valet.

OCTAVE.

Hé quoi! pour me rendre un service,
Qui seroit tout plein de justice:
Car, dis-moi, n'est-ce pas mon bien.

CRISPIN.

Ma foi, je n'y demande rien.

OCTAVE.

Viens, Crispin, pour te satisfaire,
Nous ferons ensemble l'affaire.

CRISPIN.

Ha! non, vous le ferez sans moi.

OCTAVE.

Tu n'y viendras pas?

CRISPIN.

Non, ma foi,
Je serois homme à l'entreprendre;
Mais je n'ose me faire pendre,
Ce n'est que cela qui me tient.

OCTAVE.

Que cela! si le Diable y vient,

Quand tu ſerois à la potence ....

CRISPIN.

Je n'irai pas ſi haut, je penſe.

OCTAVE.

Je t'en tirerois mort ou vif.

CRISPIN.

Parbieu, je vous trouve naïf.
Voyez-vous l'offre d'importance,
De me tirer de la potence
Après qu'on m'auroit étranglé!
Quel ſervice!

OCTAVE.

Pauvre aveuglé!
Combien ſçais-je de Valets, traître,
Qui viendroient mourir pour leur maître,
Deſſus la roue ou dans le feu!

CRISPIN.

Par ma foi, j'en connois fort peu.

OCTAVE.

Quoi! Criſpin eſt ſi peu ſenſible!
Je le prie, il eſt inflexible.
Ha! pourquoi m'y ſuis-je attendu?

CRISPIN.

Je ne puis pas être pendu.

OCTAVE.

Mais au moins fais ici paroître
L'amour que tu dois à ton Maître : *Il s'agenouille.*
Peus-tu me voir à tes genoux?

CRISPIN.

Monſieur, Monſieur, que faites-vous ?
Me voilà par mon chien de tendre
Réſolu de me faire pendre.

OCTAVE.

Viens-donc, je marche devant toi.

CRISPIN.

Je vous ſuis. Priez Dieu pour moi.

OCTAVE.

Quelqu'un ſort, que f iſois-tu ? rentre.

CRISPIN.

Je me mettois du cœur au ventre.

SCENE IV.

LEONOR, ISABELLE, CATIN.

LEONOR.

IL m'évite, il a bien raiſon :
Je lui défendis ma maiſon,
Et tu dis qu'il y vient encore.

ISABELLE.

Oui, pour me dire qu'il m'adore,
Qu'il ſe donne à moi.

LEONOR.

Le beau don !

ISABELLE.

Mais, maman, conſidérez don....

LEONOR.

Mais j'ai conſidéré, ma fille :

Je veux enrichir ma famille,
Car, sans le bien, tous les appas,
Je ne les considére pas.
Comme tu le vois jeune & brave,
Tu l'estimes fort cet Octave:
Moi, comme je le vois sans bien,
Je l'estime encor moins que rien.
Valere est fort riche, & j'espere,
S'il vient aujourd'hui....

ISABELLE.

Mais ma Mere.....

LEONOR.

Mais, ma Fille, ne dites mot:
Ce Valere n'est pas un sot,
Et je sçai ce que je dois faire.

CATIN.

A-t-il bonne mine, Valere?

LEONOR.

Que t'importe comme il soit fait?
Puisqu'il a du bien, c'est son fait.
Voyez la plaisante Coquine:
Il te faut de la bonne mine!
Un magot, un monstre à présent,
Est fort beau s'il a de l'argent:
Quelle mine avoit ton Yvrogne,
Ton chien de Mari, dis Carogne?
Il étoit laid, & n'avoit rien:
T'a-t-il pas laissé force bien?

CATIN.

Quoi! je n'estiens pas à notre aise!

J'avieſme le faudeuil, la chaiſe,
Le lit tout garny, les rideaux,
La paire de chenets fort biaux,
Et le tapy vard ſur la table.

LEONOR.

Qui toi !

CATIN.

Rien n'eſt plus véritable;
Le chaudron, le gril, le réchaud;
J'eſtieſme meublés comme il faut,
J'avieſme toujours les Dimanches
Que Dieu fit, l'épaule, ou l'éclanche
à ſouper.

LEONOR.

Le moindre diſcours
La va faire parler deux jours.

CATIN.

Je n'engendrins point de triſteſſe,
Vêtue comme une Princeſſe;
Car j'avieſme toujours ſur nous
Cotte deſſus, cotte deſſous,
Et la robe de florandaine:
L'Hyver la jupe de rataine,
L'éguille d'or, la perle au bout.
Bref j'eſtieſme honorés par-tout,
Et le ſeriens ſans une ſomme,
Que prêtit défunt mon pauvre homme;
Ce malheureux prêtit vingt francs,
Comme s'il eût prêté trois blancs.

L'emprunteux nous fit banqueroute :
Dieu ſçait ſi tout fut en déroute :
Depuis notre ménage, & nous,
Tout allit ſans deſſus deſſous :
J'avieſme emprunté, fallit rendre,
J'avieſme acheté, fallit vendre :
Bref, enfin final, tout ſautit ;
Dieu ſçait ſi cela nous coutit.

LEONOR.

Te tairas-tu ?

CATIN.

Mais une fille ;
Comme elle eſt, & jeune & gentille,
Vous croyez qu'elle épouſera
Un Baſtié qui lui déplaira,
Qui viendra d'une ſale lippe
Lui baiſer....

LEONOR.

Taiſez-vous, guenippe.

CATIN.

Mais auſſi n'ai-je pas raiſon ?

LEONOR.

Mais taiſez-vous, Dame Alizon.

CATIN.

Voyez les beaux noms qu'on nous donne!

LEONOR.

Voyez la petite mignonne!

CATIN.

Tredame, mignonne & mignon...

LEONOR.

Ma foi, si je prends ton tignon,
Crois que je te ferai bien taire.
Songe à bien recevoir Valere, *à Isabelle.*
Non pas un batteur de pavé:
Je vais voir s'il est arrivé:
Poudre-toi, mets-toi quelque mouche;
Et loin de faire la farouche,
Tâche à lui plaire, car demain
Il faudra lui donner la main.

SCENE V.

ISABELLE, CATIN,

CATIN.

MAis il faut donc que ce Valere
Ait ensorcelé votre Mere?
Quoi! ce soir il arrivera?

ISABELLE.

Et demain il m'épousera.

CATIN.

Oui, c'est pour lui, l'on lui fricasse:
Je lui ferois laide grimace.
Quoi! sans sçavoir si l'inconnu
Est laid ou beau, gros ou menu,

Si sa mine est bonne ou mauvaise,
Qu'il vous plaise, ou qu'il vous déplaise,
S'il arrivoit dès aujourd'hui,
Vous coucheriez avecque lui ?

ISABELLE.

Hélas ! il le faudroit bien faire,
Ou désobéir à ma mere.

CATIN.

Désobéissez hardiment,
Si vous avez un autre Amant
Que vous aimiez.

ISABELLE.

J'adore Octave,
Il est jeune, galant & brave.

CATIN.

Ha ! Madame, il cherche à vous voir,
Il a passé dix fois ce soir
Coup sur coup sous notre fenêtre ;
Il vouloit vous parler peut-être.

ISABELLE.

Ha ! Catin, je perds tout espoir,
Il ne peut plus me venir voir,
Ni ne peut en mes mains remettre
Le moindre petit mot de Lettre,
Car l'on m'espionne en tous lieux :
L'on observe jusqu'à mes yeux :
Il a cent choses à m'écrire,
Et j'en ai cent mille à lui dire :
Il a beaucoup d'amour pour moi :
Il a mon cœur, il a ma foi ;

Mais, hélas! s'il n'a de l'adreſſe,
Il n'a rien, & perd ſa Maîtreſſe.
Et demain nous ſommes tous deux,
Les Amans les plus malheureux.....

CATIN.

Madame, je le vois paroître.

ISABELLE.

Allons le voir de la fenêtre.

CATIN.

Votre mere lui parle auſſi;
Ils approchent, ſortons d'ici.

SCENE VI.

LEONOR, OCTAVE,

LEONOR.

QUoi, Monſieur, ma fille vous aime?
Pour vous ſon amour eſt extrême?

OCTAVE.

Oui, Madame, elle m'aime bien.

LEONOR.

Vous le dites, je n'en crois rien,
Ni même je n'en veux rien croire:
Vraiment j'aurois bien de la gloire
De défaire ce que j'ai fait!

Valere eſt un homme parfait :
Qu'il plaiſe ou déplaiſe à ma fille,
Il honorera ma famille :
Il a pour moi beaucoup d'appas.

OCTAVE.

Mais vous ne le connoiſſez pas.

LEONOR.

C'eſt le fils unique d'Horace :
Joint qu'il ſort d'une noble race,
Son Pere dit qu'il eſt bienfait,
Et qu'on en ſera ſatisfait.
Bref, Monſieur, je ſuis pour Valere.

OCTAVE.

Devez-vous en croire ſon Pere ?

LEONOR.

Enfin, Monſieur j'en ai juré,
Valere ſera préféré.

OCTAVE.

C'eſt que vous ignorez peut-être
Qui je ſuis.

LEONOR.

Je vous ai vû naître,
Et votre pere, que je croi,
Ne vous connoît pas mieux que moi.

OCTAVE.

Madame, je ſuis Gentilhomme.

LEONOR.

Oui, mais vous n'êtes pas mon homme.
Votre Pere a beaucoup de bien ;

Mais

Mais je ſçai que vous n'avez rien :
De plus, ma parole eſt donnée
A Valere, & cette journée
Je penſe qu'il arrivera,
Et ma fille l'épouſera.

OCTAVE.

Mais ... :

LEONOR.

C'eſt abus, Monſieur Octave ;
Je ſçai que vous êtes fort brave :
Auſſi, ſoit dit entre nous deux,
Je ſçai que vous êtes fort gueux,
Fort fourbe.

OCTAVE.

Fourbe !

LEONOR.

Fourbiſſime.

OCTAVE.

Vous m'avez en mauvaiſe eſtime.

LEONOR.

Enfin vous êtes indigent,
Mais ce n'eſt que faute d'argent.

OCTAVE.

Mais au moins laiſſez-moi vous dire...

LEONOR.

Vous n'avez pas le mot pour rire,
C'eſt un abus.

OCTAVE.

C'eſt un abus !

Regardez tous ces Jacobus.
Vîte, ce moment eſt propice, *bas.*
Mon Zig-Zag fera ſon office,
Ce mot de Lettre mis au bout *Iſabelle à la*
Inſtruit Iſabelle de tout. *fenêtre reçoit*
la Lettre.

LEONOR *bas.*

Qu'ai-je fait ?

OCTAVE.

Que voulez-vous dire ?
N'eſt ce pas-là le mot pour rire ?
Mais quoi, vous m'avez en horreur !

LEONOR.

Moi, j'ai pour vous toute l'ardeur...

OCTAVE.

Valere n'a point cette ſomme.

LEONOR.

Vous êtes un fort honnête-Homme,
Vous êtes bien noble, bien fait.

OCTAVE *à part.*

Les Jacobus font leur effet.

LEONOR.

Mais quoi ? j'ai promis à Valere ;
S'il vient, je ne m'en puis défaire :
Allons conſulter entre nous
Ce qui ſe peut faire pour vous.

SCENE VII.

ISABELLE. *seule.*

JE n'avois osé me promettre,
De recevoir ce mot de Lettre:
Ouvrons-le, son invention
Est digne d'admiration.

LETTRE.

ISABELLE lit.

Tu peus obéir à ta Mere,
Et fort bien recevoir Valere,
Sans craindre que j'en sois jaloux;
Mon Valet fera ce Valere,
Réjouï-t-en, c'est un mystere
Qui me va faire ton Epoux.

Il fera des extravagances
Pour se faire haïr de toi;
Mais c'est l'ordre qu'il a de moi.
Que toutes ses impertinences
Fassent ton divertissement,
OCTAVE, ton fidele Amant.

SCENE VIII.

CATIN, ISABELLE.

CATIN.

MAdame, voici ce Valere :
Il a salué votre Mere.
Jour de Dieu, c'est un laid mâtin :
Dieble soit le fils de Putain.
J'épouserois plutôt un monstre,
Que ce visage à cracher contre :
Octave, sans droit ni pouvoir,
Vouloit m'empêcher de le voir.

ISABELLE *bas.*

Je ne puis me tenir de rire.

CATIN.

Il ne pouvoit pas être pire.

ISABELLE.

Parle-t-il ? a-t-il de l'esprit ?

CATIN.

Ouida, l'on ne sçait ce qu'il dit :
Il bredouille avec tant de peine ;
Mais votre Mere vous l'amene :
Voyez-le un peu, qu'en dites-vous ?

SCENE IX.

LEONOR, CRISPIN, CATIN, ISABELLE.

LEONOR *à Isabelle.*

VOis-tu cet effroyable Epoux?
Que t'en semble? c'est ce Valere.

ISABELLE.

J'en suis satisfaite, ma Mere.

LEONOR.

En peut-on voir un plus mal fait?

CRISPIN.

Véritablement.... en effet...
Il faut avouer... tant de charmes...
Sur mon honneur... je rends les armes;
Et mon Pere... effectivement....
Certes....

LEONOR.

Monsieur, sans compliment,

CRISPIN.

Et pourquoi, puisque j'en sçai faire?
De grace, ma future Mere,
Nous avons appris à la Cour
Le bel air de faire l'amour.

CATIN.

Mais où dieble avez-vous pû prendre
Ce ſot homme pour votre Gendre,
Avec ſes croteſques appas ?

LEONOR.

Il ne le ſera ma foi pas ;
Tu n'auras pas un ſi ſot Maître.
Tu vas voir. *Elle rentre.*

ISABELLE *à Criſpin.*

Vous voyant paroître,
J'ai ſenti de l'émotion :

Criſpin, tandis qu'Iſabelle le cajole, fait de profondes révérences, & fait ſemblant de lui répondre en parlant entre ſes dents, par un bourdonnement ridicule, ſans articuler aucune parole.

ISABELLE *continue.*

Je ſuis dans l'admiration
A votre aſpect, & tant de charmes
Me font preſque rendre les armes :
Je crains que vous ne m'aimiez pas,
Et que de ſi foibles appas
Ne me puiſſent gagner votre ame.

CRISPIN.

Vous vous mocquez de moi, Madame.

ISABELLE.

Je ſouffre de rudes accès,
Car je vous aime avec excès.

Criſpin continue ſes grimaces, ſon bour-

donnement & ſes révérences.

J'adorois un certain Octave,
Fort bien fait, fort jeune, & fort brave;
Mais Valere, pour ſon malheur,
Vous l'avez chaſſé de mon cœur.
Oui, vous avez toute ma flamm
Vous êtes maître de mon ame;
Si vous me trouvez des appas,
Pourquoi ne me parlez-vous pas?

CATIN.

Je crois qu'il s'eſt mis dans la tête,
Qu'un Galant doit être une bête.

ISABELLE.

Pourrai-je gagner votre cœur?

CRISPIN.

Ah! je ſuis votre ſerviteur.

ISABELLE.

Vous avez, je le dis encore,
Un je ne ſçai quoi que j'adore.

CATIN *le contrefaiſant.*

Ne diriez-vous pas d'un pourceau
Qui mange du ſon dans de l'eau?
Dieble ſoit l'amoureux, j'enrage;
Mais j'ai vû ce chien de viſage
Quelque part, je ne puis dire où;
Il a de l'air d'un certain fou....
Mais non, c'eſt Criſpin, c'eſt lui-même.

ISABELLE.

Enfin mon amour eſt extrême.

CRISPIN *lui voulant toucher le sein.*

Et le mien est fort violent.
Pour m'assurer donc....

ISABELLE *lui donnant un soufflet.*

Insolent,
Pour vous assurer ma personne,
Voila des erres que je donne. *Elle rentre.*

CATIN.

Cent diebles! quel moule de gant!
Jour de Dieu le plaisant Galant!
Il croyoit l'épouser, le traître!
Feignons de ne le pas connoître.
Monsieur, vous perdez ses appas. *Catin se mocquant de lui, imitte le bourdonnement & les grimaces qu'il a faites devant Isabelle.*

CRISPIN.

Je n'en pleurerai, ma foi, pas.
D'abord tu m'as paru plus belle,
Plus jeune, & plus aimable qu'elle:
Mais dis-moi, m'aimerois-tu bien?
Mon cœur, tu ne me réponds rien?
Je t'aime de la bonne sorte,
Ma chere, ou le diable m'emporte.
Mais réponds-moi donc, mon cher cœur?

CATIN.

Vous vous mocquez de moi, Monsieur.

CRISPIN.

C'est tout de bon que je soupire
Pour toi.

CATIN.

CATIN.

Cela vous plaît à dire.

CRISPIN.

Ne te mocque donc pas de moi :
Tu me contrefais, mais, ma foi,
Pour toi ma flamme eſt violente.

CATIN.

Ah ! je ſuis fort votre ſervante.

CRISPIN.

Que diable ! parle franchement :
Suis-je pas ton fidele Amant ?
Ta Maîtreſſe eſt allée aux peautres.
Je m'en ris, j'en ai bien vû d'autres.

CATIN *chante.*

J'en avons bien vû d'autres,
Colin & mé, Colin & mé,
J'en avons bien vû d'autres,
Mé & Colin.

CRISPIN.

Ton diable de chant m'étourdit :
Mais écoute donc ce qu'on dit.

CATIN *Chante.*

On dit que la groſſe Marthe,
En revenant de Montmartre,
En allant à Clignancour,
Elle eſt chûte à la renvarſe,
Qu'en dis-tu, Jean de Nivelle,
C'eſt qu'elle a les talons courts.

CRISPIN.

Je dois être encor ton intime,
Car j'ai pour toi toute l'estime....

CATIN *chante.*

Et vous ne nous zeste, zeste, & zeste.
Et vous ne nous estimez pas tant.

CRISPIN.

Si tu m'aimois, j'aurois sujet
De charmer, hors toi, nul objet....

CATIN *chante.*

Nul objet ne me retient,
Je prends le temps comme il vient.

CRISPIN.

Je vois qu'à présent tu me railles;
Mais hier, venant de Versailles....

CATIN *chante.*

Venant de Versailles,
Je vis un Bergé
Qui tenoit une Caille,
Et la faisoit chanté. Catin danse.
Baise-moi Juliane, Jean Julian je ne puis,
L'amour de Juliane me fera mourir.

CRISPIN.

Chante donc tout ton chien de sou:
Je m'en vais; je ferois bien fou,
De voir.....

CATIN *Se jette sur Crispin.*

Je ne chante plus, traître.

SCENE DERNIERE.

OCTAVE, LEONOR, ISABELLE, CRISPIN, CATIN.

OCTAVE.

LE Coquin a trahi son Maître,
Assomme, assomme-le, Catin.

CRISPIN *à genoux.*

Pardonnez au pauvre Crispin.

OCTAVE.

Non, coquin, je te ferai pendre.

LEONOR.

Tu voulois donc être mon gendre ?

ISABELLE.

Ah ! pardonnez lui tout, sans lui
Je ne serois pas aujourd'hui
La femme d'un homme que j'aime.

OCTAVE *à Crispin.*

Leve-toi, ma joie est extrême :
Madame, obtiendrai-je en ce jour *à Leonor.*
L'unique objet de mon amour ?

LEONOR.

Le vol que vous venez de faire,
Vous a rendu l'amour d'un Pere ;

Et je veux paroître aujourd'hui
Auſſi raiſonnable que lui :
Puiſque maintenant il vous donne
Tout ſon bien, & qu'il vous pardonne,
Ma fille eſt à vous cette fois ;
Valere ne l'aura jamais ;
Et ce ſera la pénitence,
Que mérite ſa négligence.

OCTAVE.

Quel plaiſir d'être votre Epoux !

ISABELLE.

Le Ciel me deſtinoit pour vous.

CATIN.

Et moi, jour de Dieu, que ferai-je ?
Conſeillez-moi, me marierai-je ?

LEONOR.

Je l'entends bien ainſi, Catin.

CATIN *à Criſpin.*

M'aimes-tu, traître de Criſpin ?

CRISPIN.

Oui, Catin, de toute mon ame.

CATIN.

Touche donc là, je ſuis ta femme.

CRISPIN.

Et je ſuis ton Mari, Catin.

LEBARON *ſe levant.*

Et moi je paye le feſtin :
Mais ſur tout, que je ſois auprès de cette Belle

Lorſque nous mangerons : j'ai du tendre pour elle ;
Elle aura cet habit, n'en ſoyez point jaloux :
Allons, deux jours entiers je vous régale tous.

FIN.

LAPRÈS SOUPE'
DES
AUBERGES.
COMEDIE.

ACTEURS.

CLIMENE, Maîtreſſe de Laurette,
LAURETTE, Servante de Climene.
TIMANTE.
LA VICOMTESSE.
LE MARQUIS BAHUTIER.
LE GASCON.
LE NORMAND.
LE FLAMAND.
BRISEFER, Valet du Gaſcon.
L'HOTESSE DE L'AUBERGE.
FANCHON, Fille de l'Hôteſſe.

La Scene eſt à Paris, dans une Auberge.

L'APRES-SOUPE' DES AUBERGES.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLIMENE, LAURETTE.

CLIMENE.

TU dis qu'un Gentil-homme eſt avec que mon Pere, Laurette ?

LAURETTE.

Oui : Pourquoi vous en mettre en colere ?

CLIMENE.

Pourquoi ? Je ne veux voir perſonne dans ce lieu ;
Dans une Auberge, moi, recevoir....

LAURETTE.

Hé, mon Dieu!
Pourquoi non ? votre chambre eſt aſſez bien garnie ;
Elle eſt propre, on y peut recevoir compagnie :
Puis, il ſçait ce que c'eſt que ce Logement-ci :
C'eſt Timante, Madame ; il loge près d'ici.

CLIMENE.

Ah ! pour Timante, bon ; il faut que je le voie ;
S'il veut deſcendre ici, j'en aurai de la joie.
Dis-lui qu'il prendra part au divertiſſement
Que ces Provinciaux nous donnent.

LAURETTE.

Juſtement.

CLIMENE.

Mais ne recevons point au moins d'autre viſite.

LAURETTE.

Hé, mocquons-nous ici d'une telle conduite :
Ne voyez-vous pas bien que notre vieux Damis
Nous veut abſolument dégoûter de Paris,
Et qu'il a pris exprès, pour nous choquer la vûe,
La plus vilaine Auberge, & la plus ſale Rue ?
Mais en dépit de lui, Madame, & de ſes dents ;
Je verrois le beau Monde, & ferois des Amans :
Sans cela, vous & moi, nous mourrons de triſteſſe.

CLIMENE.

Quoi ! ces sots Campagnards, & cette Vicomtesse,
Ne sont pas des sujets de divertissemens,
Bien plus rares que ceux de faire des Amans ?
Le seul grasseyement de cette Vicomtesse,
Sa maniere affectée, & sa délicatesse,
Et tous les sots discours de ces Provinciaux,
Sont pour nous divertir de grands Originaux.

LAURETTE.

Quoi ! vous vous raillez d'eux ? Je vous trouve gaillarde ;
Ce sont des campagnards, vous êtes Campagnarde.

CLIMENE.

Mais je crois n'être pas si ridicule qu'eux,
Laurette, & puis ici bien dire entre nous deux,
Qu'étant diverses fois venue en cette Ville,
Je puis bien discerner le Sot d'avec l'Habile.
Tu sçais que la Province est un enfer pour moi.

LAURETTE.

Ma foi, je la hai bien.

CLIMENE.

Je la hai plus que toi.

LAURETTE.

Le Procès qui retient en ce lieu votre Pere ;
Nous y retient aussi.

CLIMENE.

C'est sans doute ; & j'espere,
Que comme il traînera, nous y serons long-temps.

LAURETTE.

Hélas! pût-il encor traîner quarre ou cinq ans!
Nous pourrions vous & moi nous bien donner carriere,
Et nous ririons ici de la belle maniere.

CLIMENE.

Dis à Timante donc qu'il me vienne trouver;
Qu'ici les campagnards s'en vont tous arriver:
Tu lui diras, s'il veut prendre un plaisir extrême...

LAURETTE.

Madame, le voilà, vous lui direz vous-même.

SCENE II.

TIMANTE, CLIMENE, LAURETTE.

CLIMENE.

Vous me trouvez ici dans un beau logement.

TIMANTE.

Ah! Climene est par tout un si grand ornement,
Qu'où l'on voit éclater sa beauté sans seconde...

CLIMENE.

Quoi! me dire d'abord les plus beaux mots du monde?
Ce début me surprend, Timante.

TIMANTE.

Hé quoi, vos yeux....

CLIMENE.

Ah! quittons la fleurette & votre sérieux:
Ne songeons qu'à goûter des plaisirs admirables
De nos Provinciaux.

TIMANTE.

Ils sont incomparables.

CLIMENE.

Quoi! les avez-vous vûs?

TIMANTE.

Oui, deux fois seulement.
Le Normand, le Gascon, & le jeune Flamand,
Avec d'autres encor' m'ont fait pâmer de rire.

CLIMENE.

Sur tout la Vicomtesse est digne qu'on l'admire,
Et l'on ne peut rien voir de plus divertissant;
Son langage affecté n'est-il pas fort plaisant?

TIMANTE.

Je ne l'ai vûe encor que masquée en la rue.

CLIMENE.

Ah! vous n'avez rien vû, si vous ne l'avez vûe.

TIMANTE.

Mais ces Provinciaux, que font-ils tous ici?

CLIMENE.

Le Normand vient plaider, & le Gascon aussi;
Le Flamand vient, je crois, s'instruire en la Grammaire,
Et le Parisien loge ici d'ordinaire.

LAURETTE.

C'eſt l'Arche de Noé que cette Salle-ci,
Car tous ces animaux s'y rendent, Dieu merci.
Mais rien n'eſt ſi plaiſant que cette Vicomteſſe;
C'eſt une campagnarde unique en ſon eſpece.

TIMANTE.

Et le Pariſien?

CLIMENE.

Ah! que c'eſt un grand Sot!
Il dit une ſotiſe, ou bien il ne dit mot;
Car il fait le rêveur, l'eſprit fort, le capable,
Et n'a fait de ſa vie un diſcours raiſonnable.
Paris n'a jamais vû naître un ſi ſot Badaut.

TIMANTE.

Mais il fait le Marquis, & le porte fort haut:
Quel eſt-il? d'où ſort-il?

LAURETTE.

Son Pere a fait fortune:
C'étoit un Bahutier d'auprès Saint Oportune;
Il l'envoya, je crois, dès l'âge de douze ans,
A Bourges en Berry, chez un de ſes parens,
Pour mieux étudier. N'eſt-il pas fort habile?
Ce n'eſt que depuis peu qu'il eſt en cette Ville.
Je hantois chez ſon pere; il venoit d'arriver
Quand je partis d'ici pour vous aller trouver:
Enfin, depuis ſix mois il eſt ici, je penſe.

CLIMENE.

A mon gré je le trouve un des grands Sots de France.

TIMANTE.

Mais pour la Vicomtelle, on ſçait que dès long-temps,
Elle plaide en ce lieu contre un de ſes parens.

CLIMENE.

Elle eſt depuis fort peu la femme d'un Vicomte,
Qui, je crois, ſans ſon bien, en feroit peu de compte.
Mais nos Provinciaux viennent bien tard ce ſoir:
Sont-ils encore à table?

LAURETTE.

Attendez, je vais voir.

TIMANTE.

Dites-moi donc l'humeur de cette Vicomteſſe?

CLIMENE.

Elle ſe pique fort de beauté, de jeuneſſe;
Mais ſur tout elle affecte un certain parler gras,
Qui la contraint ſi fort, que pour n'en rire pas,
Il faut être plongé dans la mélancolie:
Tantôt elle le parle, & puis elle l'oublie;
Et cette ridicule encore ſottement,
Dit qu'elle n'a jamais pû parler autrement.

TIMANTE.

Et le Pariſien dit qu'elle eſt ſans ſeconde,
Qu'il n'a jamais rien vû de plus aimable au monde....

CLIMENE.

Vraiment, s'il ne la voit, il n'eſt pas ſatisfait;
Il eſt l'admirateur de tout ce qu'elle fait:
Ils s'admirent l'un l'autre, & je pâme de rire,

De voir ce Sot qui l'aime, & ne ſçait que lui dire.
Je viens préſentement de les quitter tous deux,
Car je ne pouvois plus garder le ſérieux,
Et j'allois éclater; mais j'ai gagné la porte.
Elle s'en fâchera peut-être, mais n'importe.

SCENE III.

LA VICOMTESSE, LE MARQUIS, CLIMENE, TIMANTE, LAURETTE, FANCHON.

LAURETTE.

VOici la Vicomteſſe avecque ſon Badaut,
Le Marquis Bahutier. Ha! qu'il fait le nigaut!
La Fille de notre Hôte eſt auprès de la Belle,
Qui veut, dit-elle, apprendre a parler gras comme elle;
Tout ce qu'elle dit haut, elle le redit bas.

FANCHON.

Ha! Madame, écoutez, je m'en vais parler gras.

CLIMENE.

Paix, paix.

LA VICOMTESSE.

Vous nous avez titez, ma Sele, ſans lien dile.

Me

Me fais-ze entendle au moins, & mon glaſſeiement
Ne m'oblize-t-il point d'avoil un Tlucement ?
Teltes-uns de mes mots vous eſſapent, ze daze.

CLIMENE.

Pas un ſeul, j'entends tout d'un ſi charmant langage.
Je penſe ouïr parler mille petits amours :
Si je parlois ainſi, je parlerois toujours,
Ce langage enfantin ſenſiblement me touche.

LA VICOMTESSE.

Et moi, ze ne voudlez zamais ouvlil la bouce.
Tomme le pallé gueas eſt tout à fait ſalmant,
Z'ai toujoul, touzoul peul de pecel en pallant ;
Ze ne ſçai point de cœul où ze ne faſſe bleſſe,
Mais c'eſt innocemment, ma Sele, te ze peſſe.

CLIMENE.

Si c'eſt pécher, Madame, on peut certainement
Dire que c'eſt pécher fort agréablement :
J'en connois à la Cour, dont la grace eſt extrême,
Qui voudroient pour beaucoup ſçavoir pécher de même ;
Car elles tâchent fort à parler comme vous.

LA VICOMTESSE.

Eſt-il bien vlai, ma Sele ? Ah ! te les zens ſont fous !
De tloile t'ils poullont applendle ze landaze.
Ze dois à la Natule un ſi gland avantaze.
Elles ont beau taſſel, elles n'applandlont pas.

Z'êtois zeune, fol zeune & pallois déza gueas :
Ze me souviens touzoul te z'étois dans un Toce ;
Z'allois, ze pense, à Touls, & levenois de Loce ;
Z'appellois un Tocé ; Tocé, Tocé, Tocé ;
Et zamais ce Tocé ne voulut áplocé.

CLIMENE.

Vous le connoissiez donc ?

LA VICOMTESSE.

Ze tonnessois son Maître ;
Poul mieux dile, il avoit l'honneul de me tonnêtle...
C'est poul vous dile donc te ze pallois si gueas,
Si gueas, si gueas, si gueas t'on ne m'entendet pas.

LE MAQUIS.

Le raviſſant Esprit ! il charme en compagnie ;
On voit bien que... Morbleu, l'admirable Génie !
Hors vous & certain Homme, à présent dans Paris,
Madame, on trouveroit fort peu de beaux Esprits.
On en voit rarement dans le siecle où nous sommes.

LA VICOMTESSE.

Il est vlai t'aplezant il est peu de gueans Hommes.

CLIMENE *à Timante, bas.*

N'est-ce pas là dequoi se bien désennuyer ?

TIMANTE *à Climene, bas.*

Ces deux Originaux ne se peuvent payer.

LA VICOMTESSE, *après avoir parlé bas au Marquis.*

Ah ! ne me laillez pas, Monſieul, ze vous tonzule.

LE MARQUIS.

J'admire votre eſprit, j'admire la Nature,
Qui vous a prodigué.... qui vous a tellement,
Et dedans & dehors douée, abſolument,
Qu'il ne faut que des yeux : & ſans doute, Madame,
Il eſt bien mal aiſé.... Car je ſçai que ma flamme,
Et que vous découvrir peut-être que l'ardeur,
Et que les ſentimens à l'offre de mon cœur,
A moins qu'être un Butor....

LA VICOMTESSE.

Ah ! bliſſons là de glace.
Un compliment d'eſplit me zêne & m'embalaſſe.

CLIMENE *bas.*

Celui-là devoit donc fort peu l'embaraſſer.

TIMANTE *bas.*

Il auroit de la peine à le recommencer.

LE MARQUIS.

Qu'une ſi belle Femme eſt digne d'être aimée !

LA VICOMTESSE *en touſſant.*

He hem, he hem, he hem ; te ze ſuis enlumée !

Elle crache.

LE MARQUIS.

A-t-on jamais craché plus agréablement ?

LA VICONTESSE.

Ze louzis de touſſel ſi gloſſiellement.

He hem, he hem, he hem; z'ai ſi mal à la dolze;
Te ze ne ſçais t'y faile

CLIMENE.

Hé, beuvez de l'Eau d'Orge.

LA VICOMTESSE.

Ah! l'Eau d'Olze me fait uu ſi grand mal au cœul;
Ze tlouve le Silop de Mule bien meilleul,
Et poultant, ze n'en plan te tant ze ſuis toucée:
Z'ai la dolze le ſoil taſi toute étolcée;
Z'aime la ſoupe aux Soux avecque des Pizons;
Ze m'en cleve le ſoil, tal ze les tlouve bons:
On dit qu'aſſulément c'eſt cela ti m'enlume.

LAURETTE.

Des Soux & des Pizons, l'agréable coutume!
Que ne nous parlez-vous comme nous vous parlons?
Et que ne dites-vous, des Choux & des Pigeons?
Hé deſſerrez les dents. Quoi, vous ne ſçauriez dire,
Des Choux & des Pigeons?

LA VICONTESSE.

La Sotte me fait lile;
Mais pu'ſte ze ne puis enfin tant nous pallons
Plononcel comme vous des Choux & des Pigeons.

LAURETTE.

Hé bien, l'a-t-elle dit?

LA VICOMTESSE.

Ze dis, en mon landaze,
Des Sous & des Pizons.

LAURETTE.

Recommencez, courage;
Vous venez de parler tout comme nous parlons;
Et de dire fort bien des Choux & des Pigeons.

LA VICOMTESSE.

Ah! ze daze te non; vôtle elleul eſt extlême.

LAURETTE.

Des Choux & des Pigeons, vous l'avez dit de même.
Demandez, ou gagez?

LA VICOMTESSE.

Ah, ze le veux, dazons
Te ze n'ai zamais dit des Choux & des Pigeons.

LE MARQUIS.

Elle ne l'a point dit: C'eſt être impertinente,
Que de lui ſoutenir. Sçachez qu'une Servante
Doit connoître les gens....

LAURETTE.

Je ſçai bien....

LE MARQUIS.

C'eſt aſſez.

LAURETTE.

Ah! nous vous connoiſſons mieux que vous ne penſez:
Je penſe encor devoir à Monſieur votre Pere
Deux valiſes de cuir que je pris pour mon Frere,
Quand on fut à Marſal.

CLIMENE.

En cette Lune-ci

Toujours elle extravague.

LE MARQUIS.

Hé ! chaſſez-là d'ici ;

Elle pourroit encor dire quelque ſotiſe,
Qui ne nous plairoit pas.

TIMANTE.

Ce n'eſt que gaillardiſe ;
Et ce qu'elle dira ne peut faire aucun tort.

CLIMENE.

Mais, pour vous divertir, faiſons donc quelque effort.
Vous me ſemblez chagrine.

LA VICOMTESSE.

Ah ! point.

LE MARQUIS.

Qu'elle eſt aimable ?

LA VICOMTESSE.

Palce te ze ſuis zeune, on me tlouve agléable.

CLIMENE.

Quel âge avez-vous bien ?

LA VICOMTESSE.

Ze n'ai te tato'ze ans.
Ze me zoue à toute heule avecque des Enfans,
Et ze ſuis maliée à Monſieul le Vitomte
Depuis la Pentetôte, & z'en louzis de honte.

CLIMENE.

Vous l'aimez !

LA VICOMTESSE.

Ze ne ſçai : ze l'aime, & ze le fui :

Ze ſuis tlop zeune entol poul toucel avec lui :
Le ſoil z'ai le fliſſon tant ze voi t'il ſe touce ;
Il ne me peut tilel aucun mot de la bouce.

CLIMENE.

Vous vous couchez pourtant.

LA VICOMTESSE.

Il faut bien ſe toucer ;
Mais tant ze ſuis toucée & t'il vient m'aplocer,
T'il vient me toulmenter, entole te ze l'aime,
Ze ſuis dans un ſaglin, dans un ſaglin extlême.

LE MARQUIS.

Son diſcours eſt mêlé d'un certain agrément,
Voilà ce qu'on appelle avoir du jugement.
Pour moi le plus ſouvent je ne parle à perſonne ;
Car je ne trouve pas un Homme qui raiſonne ;
Et même les plaiſirs qu'on tient les plus charmans,
Et plus ſpirituels, ſont pour moi chagrinans :
Rien ne me divertit enfin, quoique l'on die.

TIMANTE.

Moi je prends grand plaiſir à voir la Comédie ;
Et je m'y ſuis encor fort diverti ce ſoir.

LE MARQUIS.

Et moi, je fais ſerment de ne la jamais voir :
Je vis jouer l'Automne hier chez une Ducheſſe.

TIMANTE *bas en ſe mocquant.*

L'Automne ! c'eſt l'Othon.

LE MARQUIS.

Ah ! la méchante Piece.

TIMANTE.

Peut-on se divertir plus agréablement ?

LE MARQUIS.

Ne trouverai-je point un peu de jugement ?
Et suis-je né, Seigneur, pour ne voir que des Bêtes ?

CLIMENE.

Si tout le monde étoit, Monsieur, comme vous êtes,
L'on ne seroit qu'esprit : que l'on seroit heureux !
Car le vôtre, Monsieur, est tout miraculeux :

LE MARQUIS.

Point du tout ; mais enfin, car on a des lumieres
Qui dans certaines gens sont fort particulieres,
Et qui le plus souvent, à moins qu'être discret,
On se loue, & je vois que c'est avec regret ;
Et même..... En vérité, c'est être un faux modeste.....

LAURETTE.

Comprenez ce qu'il dit, & devinez le reste.

TIMANTE.

Mais dites-moi, l'Othon est-il pas sérieux ?

LE MARQUIS.

J'en trouve le sujet bizarre & vicieux.

TIMANTE.

Qu'est-ce que le sujet ?

LE MARQUIS.

Hé, ce n'est pas grand chose.
C'est un sujet tiré de la Métamorphose,

Mais

Mais assez embrouillé ; car c'est un Empereur....
L'Automne voudroit bien... Non c'est un Successeur,
Qui prétend, car il voit l'Empereur dans un âge..
Sa Niece est bien vêtue, & pourtant elle enrage ;
Elle aime fort l'Automne, & Vinus ne craint rien,
Car sa Fille.... Ma foi, celle-là fait fort bien.
Deux autres Conseillers, que l'on nomme.... il n'importe,
Quoi qu'il en soit, tous deux font une Ligue forte ;
Mais qui ne sert de rien. L'Armée est près de là,
Et Galba voudroit bien que la Niece qu'il a
Epousât celui-ci : Mais l'Automne aime l'autre ;
Et pour s'en dégager il fait le bon Apôtre.

CLIMENE.

Il est miraculeux.

LE MARQUIS.

L'autre est embaraſſé....

Car....

TIMANTE.

Tu l'es bien aussi.

LE MARQUIS.

De peur d'être forcé....
Enfin l'un de ces deux de qui le nom m'échape ;
Tue avec un poignard l'Empereur, & s'en frape :
Je crois, sans le compter, qu'il en poignarde deux,
Car il fait le troisieme, il se tue après eux :
Enfin l'Automne regne avecque la Princesse.

Voilà groſſierement le ſujet de la Piece.

LA VICOMTESSE.

Zamais ſuzet ne fut tonté plus nettement.

LE MARQUIS.

Hé, Madame, il ne faut qu'un peu de jugement;
Car ſans doute jamais, pour parler d'une choſe...
On voit bien que les Vers, mais il faut que la Proſe....
Car le ſujet enfin conſiſte....

LAURETTE.

Juſtement.

TIMANTE.

Mais l'Automne a paſſé pour belle.

LE MARQUIS.

Nullement.

TIMANTE.

C'eſt de l'Hiſtoire, & non de la Métamorphoſe.

LE MARQUIS.

Mais l'Hiſtoire, ou la Fable, eſt une même choſe.

TIMANTE.

Ces Pieces là pourtant ſont de ces grands Tableaux
Qu'on admire toujours, & qui ſont toujours beaux.

LE MARQUIS.

Vous parlez de Tableaux; après cette maniere
Qu'on a trouvée ici de peindre par derriere,
Voyez-vous, cela part de là. Je ſois damné,
L'on n'a jamais rien vû de mieux imaginé;

De ces Tableaux tout blancs rien n'eſt plus admirable...
Des couleurs.... Le ſecret eſt preſque inimitable ;
Mais l'Inventeur le montre : on ne voit aujourd'hui
Nulle Dame à la Cour qui n'ait appris de lui ;
Et la plus mal-adroite encore en ce rencontre,
Peint d'abord auſſi bien que celui qui lui montre.

TIMANTE.

Il faut donc que cet Homme ait d'étranges reſſorts.

LE MARQUIS.

Il faut, il faut, morbleu, qu'il ait le Diable au Corps,
Cela paſſe....

CLIMENE.

En effet.

LE MARQUIS.

Ah ! c'eſt une merveille ;
Les grands Peintres en ont diablement ſur l'oreille.

On fait du bruit derriere le Théâtre.

CLIMENE.

Mais nos Hôtes ce ſoir parlent un peu bien haut :
Se querellent-ils point ? car ils ont le ſang chaud.

LAURETTE.

Je crois que le Flamand & le Gaſcon ſe battent.

CLIMENE.

C'eſt le Normand, va voir. Comme leurs voix éclatent !

L'HOTESSE *dans sa maison.*

Oui, je vous le soutiens, Monsieur, c'est fort mal fait.

TIMANTE.

Oui, j'entends le Normand qui n'est pas satisfait.

LE NORMAND *dans la maison.*

Je le suis ; mais pourquey tant épluqué ma vie ?

LA VICOMTESSE.

C'est le Nolmand ti palle : Ah ! te ze suis la vie.

LE GASCON *dans la maison.*

Cadedis ye bois vien que bous ne l'êtes pas,
Yentilhomme, & de bous ye fais fort peu de cas.

CLIMENE.

Qu'est-ce ?

SCENE IV.

LAURETTE, LE MARQUIS, LA VICOMTESSE, CLIMENE, TIMANTE.

LAURETTE.

C'Est le Gascon, & le Mangeur de Pommes, Le Gascon, lui soutient qu'il n'est pas Gentilhomme,

Et l'Hôteſſe d'ici, qui s'eſt miſe entr'eux deux
Pour empêcher le bruit, en fait dix fois plus qu'eux.

SCENE V.

LE GASCON, LE NORMAND, L'HOTESSE, CLIMENE, TIMANTE, LA VICOMTESSE, LE MARQUIS, LAURETTE.

L'HOTESSE.

NOn, non, l'on ne craint point ici votre flamberge.

LE GASCON.

Comment, on ne peut pas cauſer dans une Auberge?

L'HOTESSE.

Je n'en empêche pas, cauſez juſqu'à minuit,
Mais que ce ſoit au moins ſans faire tant de bruit:
Et les voiſins, & ceux qui paſſent dans la rue,
Croiront, à vous entendre ici, que l'on ſe tue.

CLIMENE.

Et qu'eſt-ce donc, Meſſieurs? cela n'eſt pas trop bien.

LE NORMAND.

Che n'eſt rien chu ma fei, Madame, ce n'eſt rien ;
Chêt chu Monſieur qui veut diſputer ma Nobleche,
Et m'appelle Vilain ; enfin chela me bleche.
Je ſuis bien Gentilhomme, & j'ai du revenu
Aſſez proche de Caen, & mon nom eſt connu.

LE GASCON.

Meſdames, debant bous ye bais faire parêtre,
Qu'il n'eſt point Gentilhomme, & qu'il ne le peut être.

LE NORMAND.

Vaire.

CLIMENE.

Monſieur eſt Noble, il l'eſt aſſurément.

LE GASCON.

Non, non, il ne l'eſt point du tout, abſolument ;
Et ye le bai prouber par deux raiſons fort nettes.
Madame, en premier lieu, Monſieur paye ſes dettes :
A-t-on jamais parlé de telle lâcheté ?

LA VICOMTESSE.

Ah ! cela ne ſent pas l'Homme de Talité :
En voit-on s'atitel zamais d'aucune ſomme ?

LE MARQUIS.

Il paye ce qu'il doit, & ſe dit Gentilhomme ?

LE GASCON.

La Novleſſe n'a point de bice ſi honteux.

LA VICOMTESSE.

Eſtle Noble, & payel, eſt du delniel affleux,
Et ces deux ſozes là ſont tles mal aſſolties.

LE GASCON.

On peut par vienſeance arrêter des parties;
Mais payer! fy, fy, fy, cela ne ſe fait point:
Il faut être bilain, & lâche au dernier point.

LE NORMAND.

Hé quêche cette preuve, eſt-elle convainquante?

LE GASCON.

Ecoutez la ſeconde, elle eſt vien plus preſſante;
Bous berrez que Monſieur bit comme un Artiſan.
Ce Novle n'a jamais vattu de Payſan:
Jamais vattu! Boilà le ſeul point qui me fâche:
Il faut aboir le cœur & vien vas, & vien lâche.
Sur mes Terres, ye penſe aboir depuis deux ans,
Sans vravoure, aſſommé cinquante Payſans.
C'eſt d'un Novle effectif la preube induvitable.

LE MARQUIS.

Ah! que j'en ai battu! battu comme le Diable.

LAURETTE.

Voyez ce qu'il va dire; il en battoit, je croi,
Du marteau chez ſon pere.

CLIMENE.

Hé! Laurette, tais-toi.

LAURETTE.

Mais comment pouvez-vous vous empêcher de rire?

LE GASCON.

Yai dit, & yai proubé.

TIMANTE *au Gascon & au Normand.*

L'on ne peut pas mieux dire.
Ce discours divertit, bien loin d'être offençant.

LE NORMAND.

Oui bien, ou Dieu me domne, il est divertissant;
Et chu ma fei, bien loin de l'aller contredire,
Je lui suis obligé de m'avoir tant fait rire.
Le Traitant du Parti, fort bien payé de mai,
Me garantit par tout noble comme le Rai:
J'érois riche vilain; mais depuis cette somme,
En vérité je suis un pauvre Gentilhomme.
Mais ches Dames, je crois, che divertissent mal.

LE GASCON.

Mais de fait, dansez-bous? ye bous donne le Val:
Nous sommes aux gras jours, franchement que l'on die,
Ye bous donne ce soir Val, Valet, Comedie.
D'ecelans Valadins dansent tout ici près,
Et les Comediens representent après:
Ye les ai fait jouer trente fois en Probince:
Ils y jouoient pour lors, j'y bibois comme un Prince.
Ils s'en bont tout quitter, & biendront au galop,
Si ye les mande.

LA VICOMTESSE.

Mais cela toûzela tlop.

LE GASCON.

Coûtera trop, à moi ! Bous bous mocquez, Madame ;
Pour des Femmes, mordi, ye donnerois mon ame:
Vriſefer, Vriſefer : ce coquin dort là haut.

SCENE VI.

BRISEFER, LE GASCON, LA VICOMTESSE, TIMANTE, LE NORMAND, LE MARQUIS, CLIMENE, LAURETTE.

BRISEFER.

JE viens, Monſieur....

LE GASCON.

Tu biens. D'où biens-tu, grand Maraut?

BRISEFER.

D'où viendrois-je, Monſieur ? je viens de la Cuiſine.

LAURETTE.

C'eſt là ce Briſefer ? Ah ! la plaiſante mine !

LE GASCON.

Boyez ce grand Pendart, il hante des Boleurs,
Et bole impunement abecque mes cculeurs :

Ye l'ai tiré déja d'une méchante affaire.
Prends garde à toi.

BRISEFER.

Monsieur, je m'en vais bien mieux faire.

LE GASCON

Bite un flambeau, Coquin.

BRISEFER *fouillant dans sa poche.*

Je crois l'avoir ici.

TIMANTE.

Dans sa poche!

LE GASCON.

L'as-tu?

BRISEFER *met le bout de flambeau au bout d'un bâton, & l'allume.*

Vrayment oui, le voici.

CLIMENE.

Pour ferrer un flambeau, l'endroit est admirable.

LAURETTE.

C'est une torche, il va faire amende honorable.

CLIMENE *au Gascon.*

Quoi, vous allez vous-même....

LE GASCON.

Hé, ce n'est qu'à deux pas;
Ye les bais amener, ne bous ennuyez pas.

LE NORMAND.

Chu ma fei ce Gascon, Mesdames, quoi qu'il die,
Ne nous donnera point ce soir la Comédie,
De Bal ni de Balet; sans doute il mentira.

CLIMENE.

Peut-être : nous verrons comme il s'en tirera.

LE NORMAND.

Tous ches Fanfarons là n'ont rien que des paroles ;
Chela lui coûteroit pour le moins chent piſtoles.

LA VICOMTESSE.

T'impolte.

CLIMENE.

Mais ce ſoir, il nous manque des gens.
Le Flamand....

LAURETTE.

Le Flamand n'a pas ſoupé céans.

LA VICOMTESSE.

Tant pis, ſon balagoin nous auloit bien fait lile.

CLIMENE.

S'il étoit revenu, Laurette, va lui dire....

LAURETTE.

Le voila juſtement comme on l'a ſouhaité.

SCENE VII.

LE FLAMAND, TIMANTE, LA VICOMTESSE, LE MARQUIS, CLIMENE, LE NORMAND, LAURETTE.

LE FLAMAND.

PArdi j'avre, Madame, un grand joyeuſeté,
D'y voir dans ſti l'Oberge & ſti Cambri garnie,
Sti Meſſieurs & ſti Dame en bonne compegnie.
J'y viendre de ſouper un ptit régalement,
Et j'avre fait ſti ſoir un grand débauchement,
Dans ſti grand longui rue, où li Marchand s'irrête....
Comme pel vous ſti Sain qui la coupe ſon tête,
Et li marche toujours ſon tête dans ſon main?
Sti rue s'appel ſti nom comme s'appel ſti Sain.
Vous ſçavre pas, Monſer, ſti rue?

CLIMENE.

Il me fait rire.

TIMANTE.

La Rue Saint Denis eſt celle qu'il veut dire.

LE FLAMAND *au Marquis.*

Et ponchour, fou Monſer, aſter vous porte pien?

LE MARQUIS.

Fort bien. Qu'avez-vous donc au viſage?

LE FLAMAND.

Y n'eſt rien,
Y n'eſt rien, je le vai dire vous tout aſtere:
Mon viſſage tomby ſti ſoir à li malhere,
Je faiſois promenance avec ma blanc Chival,
Je le piqué ſon ventre, y coury ſtanimal;
Moi li tient de mon main ſon crin, & puis ſon ſelle,
Car j'avre peur, ma foi, de caſſer mon cervelle.
Sti tiaple di Cnival tomby tout maintenant,
Et je li tombe auſſi moi tout incontinant.

LE MARQUIS.

Votre Cheval ſe joue à vout caſſer la tête.

LE FLAMAND.

Li vend l'autre demain moi ſti michante bête.

CLIMENE.

Vous ferez bien, vendez-le.

LE FLAMAND.

Y romproit tout mon cou;
Li tombe ſtanimal comme l'yvrogne ſou.
Monſer Gaſcon li donne à vous le Comédie,
Meſdames?

CLIMENE.

Il li donne à cette Compagnie:
Il vous la donne auſſi.

LE FLAMAND.

Pon Gaſcon, par ma foi ;
Je le voi tous le chours le Comédie, moi.

TIMANTE.

Où la voyez-vous donc? à l'Hôtel de Bourgogne?

LE FLAMAND.

Ne li ſçavre pas moi ſti Tel di Bourligrogne.

CLIMENE.

Où donc?

LE FLAMAND.

Y jou fort pien ; je l'ai vû tout cet an.
Avec li Ponti-neuf ſti Monſer l'Orvientan ;
Il entre tout li monde, il prend rien de perſonne,
Mon foi.

TIMANTE.

Sur le Pont-neuf? ſon innocence eſt bonne.

LE MARQUIS.

Les Soldats ſont méchans, & ſont les Maîtres-là.

LE FLAMAND.

Parti l'autri timain m'y fait commi cila,
Sti ſoldat li rompy tout ma demi village,
Avecque ſon grand main: j'avre moi bon courage.
Son Camerat y tout li prendre mon chapiau,
Li chette di Pont-neuf didans ſti grande liau.
J'y tire mon lipée & mi met dans mon garde.
Sti ſoldat pouſſy fort, mon foi, ſans prendre garde.
Jel cri, Monſer, Monſer? Li n'entend point raſ-
ſon,
Li donny ſur mon tête un coup d'eſtremeçon.

Sa Camarat y met ſon lipée en mon feſſe ;
Je li fait dans ſon ventre un grand trou qui li bleſſe :
Y tomby ſti ſoldat, je li bleſſe un peu fort,
Car y ni parly plus, mon foi, qu'il étoit mort.

LE MARQUIS.

Mais ſi l'on vous eût pris, on vous auroit fait pendre.

LE FLAMAND.

Je li cour de mon jambe, y ne m'y pouvy prendre.

SCENE VIII.

LE GASCON, LE FLAMAND, LA VICOMTESSE, LE MARQUIS, TIMANTE, LE NORMAND, CLIMENE, LAURETTE, FANCHON.

LE GASCON.

TOus les Comediens & danſeurs ſont à nous ;
Ye les biens d'enleber à la varve de tous :
Des Vourgeoiſes formoienr cette velle aſſemvlée.

CLIMENE.

Cette brusque action doit l'avoir bien troublée.

LE MARQUIS.

Ils avoient achevé; car on les eût forcés....

LE GASCON.

Qu'ils eussent fait, ou non, ye les tiens, c'est assez.

LAURETTE.

Je crains bien qu'on ne vienne ici faire algarade.

LE GASCON.

On biendroit où ye suis faire quelque incartade?
Comment! craindre où ye suis? bous mocquez-bous de nous?
C'est craindre que le Ciel ne tomve dessus bous.
Bous êtes abec moi plus sûrement qu'au Loubre.
S'ils biennent seulement, allez, que l'on leur oubre.
Des sieges promptement, songeons à nous placer,
Car les Comediens sont prêts à commencer.

LE FLAMAND.

Vous l'achete, Monser, sti grande Comédie?
Combien ly vendre vous sti chose, je vous prie?

LE GASCON *en se mocquant de lui.*

Combien ly vendy-ty li Comedi, Monsieur?
Pardi n'entend pas vous, j'y vous suis serviteur.

LE FLAMAND.

Combien ly dites-vous, Monser, que l'on ly vendre?

LE GASCON.

Ye dis qu'il faut bous taire, ou bous mieux faire entendre.

LE

LE FLAMAND.

Moi n'entendre pas vous : I'y parle brisquement.

LE GASCON.

Comediens, allons, commencez promptement.

Les Marionettes s'apprêtent. & Fanchon est auprès :

CLIMENE.

La Fille de l'Hôtesse est tout-à-fait jolie,
Appellons la.

SCENE IX.

FANCHON, LE GASCON, LE FLAMAND, LE MARQUIS, LA VICOMTESSE, TIMANTE, LE NORMAND, CLIMENE, LAURETTE. Les Marionnettes.

LA VICOMTESSE.

FAnson, viens, viens, voilà la Tomédie;
Demeule auplès de nous.

FANCHON.

Madame, en velité,
C'est me faile un honneul te z'ai peu melité.

LA VICOMTESSE.

Me tont le faites-vous, Fanson, tant ze vous aime?

FANCHON.

Comme vous parlez gueas, z'aime a faile de même,
Et ze ne veux zamais pallel te tomme vous :
Ze dis déza fol bien, des Pizons & des Soux :
Ze dis, Tocé, Tocé, ze dis la Pentetôte,
Et z'ai mal a la dolze.

LE MARQUIS.

Hé, la Fille de l'Hôte
Eſt charmante : un enfant qui parle déja gras !

FANCHON.

Monſieul, ze vous touzule, ah ! ne me laillez pas.

LE MARQUIS.

Moi vous railler ! j'admire....

FANCHON.

Ah ! blizons-là, de glace ;
Un tompliment d'eſplit me zêne & m'embalaſſe.

A la Vicomteſſe.

Madame, eſt-ce pas là parler tout comme vous ?

LE GASCON *Aux joueurs des Marionettes.*

Ah ! bentre, commencez. Meſſieurs, êtes-bous fous ?

Là les Marionnettes danſent des Courantes, un balet de ſix Entrées, & jouent une petite Farce.

LAURETTE.

Ah ! Madame, il eſt bon. Quoi, des Marionettes ?

Un Pantalon paroît.

Ce Pantalon eſt drôle avecque ſes ſonnettes.

CLIMENE *à Timante.*

Je m'attendois à voir des Comédiens, moi.

TIMANTE.

Rien n'eſt ſi ſurprenant, ni ſi plaiſant, ma foi...

LE GASCON.

Ce n'eſt encore rien, qu'on boye, & qu'on écoute;
Quand ye beux régaler, parvlu rien ne me coûte.

LE PANTALON *des Marionnettes dit ce Vers.*

Quand vous ne direz mot, j'acheverai mon pas.

LE GASCON *à Briſefer.*

Sers ces Dames, velître?

BRISEFER *tenant le Baſſin.*

Ah! je n'y ſongeois pas;

LE GASCON.

Ces Ginvelettes là ſont vonnes: ye bous prie,
Prenez donc.

CLIMENE.

Son Cadeau vaut bien ſa Comédie.

LE GASCON.

Y'ai mangé mille écus en Probince à cela,
Et donné bingt Cadeaux de cette force-là.
Des Olibes? ba bîte.

BRISEFER.

Au moins elles ſont cheres;
Pour vos ſept ſols, je crois que je n'en aurai gueres.

CLIMENE.

Mais vos Comédiens ſe vont déconcerter.

LE GASCON.

Ne vouge donc. Danſez, on ba bous écouter.
Meſdames, danſent-ils? hen.

CLIMENE.

Ils ſont des merveilles.

LE GASCON.

Diou me damne, ils ne ſont que jamves & qu'oreilles.

LA VICOMTESSE.

Ze les tlouve ſalmans; mais ils pal'ent tlop bas.

LE MARQUIS.

Ce ſont les Baladins, ceux-là ne parlent pas.

LE FLAMAND *dit ces Vers ſur toutes les Entrées.*

Je ly trouve fort bon moy ſti longue viſſage;
Jy l'aime moy ſtila bien plus que davantage.

Pourquoy ly batte ti ſti grand petit garſon?
Je ly baty toy vous, ſi je prendre un bâton.

Je ly voy mon foy bien qu'il eſt ſti ſoir Dimanche,
Sti Charbonir tous deux l'a pris ſon fraize blanche.

Sti fariné là fait un grand débauchement,
Tout comme ma Chival qui eſt un grand Jument.

Après que les Marionnettes ont danſé.

Ly ſont Comédiens de l'Hôtel de Bourlygrogne.

LE GASCON.

Non, boici le plus veau Peſte ſoit de l'ibrogne.

LE FLAMAND *ſe leve.*

Pardy ny ly ſuis pas, tu les l'yvrogne toi:
Je ly donne un ſoufflet ſur ta viſſage.

LE GASCON.

A moi?

LE FLAMAND *lui donne un soufflet, & met l'épée à la main.*

LE GASCON *sans mettre l'épée à la main.*

Tu me le payeras autre-part, laisse faire :
Ye respecte le sexe, & retiens ma colere.

LE FLAMAND.

Je lui respecti rien moy pardy.

LE GASCON.

C'est assez :
Mesdames, ce n'est rien. Comediens, dansez.

SCENE X.

LE GASCON, LE FLAMAND, LA VICOMT. LE MARQUIS, TIMANTE, LE NORMAND, CLIMENE, LAURETTE, FANCHON, L'HOTESSE.

L'HOTESSE, *quand les Marionnettes finissent.*

QUEl desordre est-ceci ? Quand ma porte est fermée,
On l'enfonce, & des gens entrent à main armée ;
Pour des Comédiens qu'ils veulent emmener,

Et vous cherchent auſſi pour vous aſſaſſiner :
Ils ſont là huit ou dix.

LE GASCON.

S'expoſer de la ſorte !
Ils ſont fous, Diou me damne.

L'HOTESSE.

Ils ont forcé ma porte ;
Ce ſont des enragés, des Diables.

LE GASCON.

Cadedis,
Ils beulent me tuer, & ne biennent que dix ?
Qu'ils s'en aillent, mordis ye les plains : que leur faire ?
Dix ne ſont pas vaſtans de me mettre en colere :
Abec tranquillité ye turois tous ces gueux ;
Car des graces, mordi, j'en ai tant que je beux.
Faires en ſorte donc qu'ils ſortent, ye bous prie :
Ces Faquins bous ſeront ovligés de la bie.

LE NORMAND.

Accommodons chela.

TIMANTE.

J'en ſçai bien les moyens.
Nous n'avons plus beſoin de vos Comédiens.
N'ont-ils pas acl evé ?

LE GASCON.

C'eſt fait.

TIMANTE.

Je vai les rendre.

LE GASCON.

Rendez-les donc.

LE FLAMAND.

Et moy ne veut pas qu'y li prendre.

TIMANTE.

Faiſons tout pour la paix.

LE MARQUIS.

Nous ferons ce qu'il faut.

LE GASCON.

Comme ye me connois, que ye ſuis prompt & chaud,
Ye beux uſer ici d'une prudence extrême :
Ye me bais retirer, qu'ils en faſſent de même.

LA VICOMTESSE.

Ma Sele, allons-nous en, s'il alivoit malheul,
Ze m'évanouilois, z'ay déza mal au cœul.

CLIMENE.

Mais peut-être êtes-vous ou groſſe, ou trop ſerrée ?

LA VICOMTESSE.

Ah ! poul gloſſe, nenny, z'en ſuis bien aſſulée :
Ze ne ſelai, ze cloi, gloſſe re dans deux ans ;
Mais dès demain ze veux délozel de céans.

SCENE DERNIERE.

CLIMENE, LA VICOMTESSE, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

ILs emmenent la Troupe, & sortent sans rien dire.

Mesdames, il est tard, faites qu'on se retire,
De peur que ces Messieurs ne remontent ici.

CLIM. & LA VICOMT. *disent ensemble.*

Allons.

CLIMENE.

Que je rirai long-temps de tout ceci !

FIN.

LES FAUX MOSCOVITES, COMEDIE.

ACTEURS.

GORGIBUS, Hôtellier.

SUZON, Fille de Gorgibus.

LA MONTAGNE, } *Fourbes Interpretes des Moscovites.*
JOLICOEUR, }

LUBIN, Crieur de noir à noircir.

LUBINE, Femme de Lubin.

LA RAMÉE. } *Voleurs.*

SANS-SOUCI.

Me. AMINTHE.

LE BARON DE JONQUILLE, Amant de Suzon.

La Scene est à Paris.

LES FAUX MOSCOVITES,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LUBIN, LUBINE.

LUBIN. *Yvre.*

CE n'étoit pas du vin, c'étoit de l'Ambroisie.

LUBINE.

L'yvrogne.

LUBIN.

Laisse-moi vivre à ma fantaisie.

LUBINE.

Et creve, que jamais je ne te puisse voir.

LUBIN,

Nargue, je veux toujours... noir à noircir du noir.

LUBINE.

Il croit avoir sa boëte: ah! le maudit yvrogne.

LUBIN.

Quand je fais mon métier, va faire ta besogne.
Que je me porte bien quand je suis en repos!
Noircir....

LUBINE.

Il croit toujours la boëte sur son dos.
Apprends de moi, Lubin.

LUBIN.

Apprends de moi, Lubine.

LUBINE.

Ecoute-moi, coquin.

LUBIN.

Je t'écoute, coquine.

LUBINE.

Puisque tu manges tout avecque cent vauriens,
Je vais me séparer & de corps & de biens:
Tu ne trouveras rien que les quatre murailles;
J'entre en condition tout-à-l'heure.

LUBIN.

Tu railles.

LUBINE.

Tu verras, tu verras si je raille ce soir.

LUBIN.

Hé! je sçai les moyens... noir à noircir du noir.

Ma femme, tu crois donc, à cauſe qu'on entage
Quand on eſt marié, qu'on ſe démariage.
Oui-da, je le ſçai bien. Je veux dîner ce ſoir ;
Mais va-t'en, car jamais... noir à noircir du noir.

SCENE II.

GORGIBUS, LUBINE.

LUBINE *heurte à la porte de Gorgibus.*

JE viens pour vous ſervir, Monſieur.

GORGIBUS.

Tant mieux, Lubine.

LUBINE.

Mais, Monſieur, qu'avez-vous, qu'eſt-ce qui vous chagrine ?
Vous êtes tout changé, le chagrin ne vaut rien :
Il faut ſe réjouïr, vous avez tant de bien.

GORGIBUS.

J'attends des Etrangers, des gens de conſéquence,
Et j'avance pour eux des ſommes d'importance ;
Leurs Interpretes ſont chez moi depuis huit jours,
Qui levent des brocards, des ſatins, des velours ;
J'ai donné mille écus à Monſieur l'Interprete :
C'eſt bien de l'argent ſûr. Mais j'avance, je prête ;
Puis ces Interpreteux font de fort grands repas :
Leur Maîtres cependant viennent à petits pas :

Je crains bien de passer ici pour une bête.

LUBINE.

Vraiment j'en ai bien peur.

GORGIBUS.

J'en ai martel en tête.

Ils devoient arriver quatre jours après eux.
Dès demain, je les veux faire coffrer tous deux ;
S'ils n'arrivent ce soir, le coup est immanquable.
Sur-tout, garde ma fille.

LUBINE.

Elle est bien mariable,

Votre fille, Monsieur, vous la faites languir :
Ne voir bête ni gens, hé ! c'est pour en mourir.

GORGIBUS.

Tais-toi, voici, je crois, des Etrangers, Lubine.

LUBINE.

Ceux-là des Etrangers, ils n'en ont pas la mine.

GORGIBUS.

Etes-vous Etrangers, Messieurs ?

SCENE III.

GORGIBUS LUBINE,

LA RAME'E, SANS-SOUCI.

LA RAME'E.

POurquoi, Monsieur?

GORGIBUS.

N'avez-vous point ouï parler d'un grand Seigneur
Qui vient de Moscovie, avec grand Equipage,
Grand train.

SANS-SOUCI.

Non pas, Monsieur.

GORGIBUS.

Lubine, entrons, j'enrage.
Adieu, Messieurs, je suis votre humble serviteur.

LA RAME'E.

Nous sommes tout à vous, Monsieur, & de grand cœur.

SANS-SOUCI.

Puisque nous revenons malheureux de l'armée,
Que veux-tu faire ici, mon pauvre la Ramée?

Si tu ne veux voler, tu vas mourir de faim.
Veux-tu de porte en porte aller tendre la main ?
Pour moi, j'aimerois mieux qu'on me vît sur la Roue,
Que faire le métier de ces ames de boue.

LA RAMÉE.

Mais si nous sommes pris, quel sera notre sort ?
Il n'en faut espérer qu'une honteuse mort.

SANS-SOUCI.

Hé bien, soit. La mort est la fin de toutes choses,
Et la vie a bien plus d'épines que de roses.
Tu tirois au billet au camp pour trois testons,
Que servent à présent tant de réfléxions.

LA RAMÉE.

A t'éprouver, mon cher. Ne crois pas que je tremble :
Ou nous ferons fortune, ou périrons ensemble :
Voilà mon sentiment ; & pour sçavoir le tien,
Je trouvois à propos de te cacher le mien.
Je fais le premier vol, ôtons-nous du passage ;
Tu verras si j'en suis à mon apprentissage.

SCENE IV.

LA RAME'E, SANS-SOUCI, LA MONTAGNE, JOLICŒUR.

LA RAME'E.

Est-ce une illusion? regarde Sans-Souci,
Vois-je pas Jolicœur, & la Montagne aussi?

SANS-SOUCI.

Ils sont en Financiers.

LA RAME'E.

Ce sont eux.

JOLI-CŒUR.

C'est nous-même.

LA RAME'E.

Ha! le maudit hableur, qui nous dit ce Carême
Que vous aviez dans Tours été roués tous deux.

JOLICŒUR.

Un semblable destin seroit assez fâcheux.
Et qui nous a donc fait cet honneur?

SANS-SOUCI.

Saint Etienne.

LA MONTAGNE.

Lui-même est près de Blois au Soleil.

SANS-SOUCI.

Qu'il s'y tienne.

JOLI-CŒUR.

Il eſt par ma foi ſec.

SANS-SOUCI.

Vous êtiez ſon appui.

LA MONTAGNE.

Nous ? nous n'avons point eu de commmerce avec lui.
Il eut la queſtion ; & lui plutôt qu'un autre
Eût dit au ſecond pas, & ſa vie, & la nôtre.
Ce n'étoit qu'un coquin, un fripon achevé.

SANS-SOUCI.

Si bien qu'en bon Bourgeois vous battez le pavé.
Le commerce va-t'il, le Guet fait-il la ronde ?

LA MONTAGNE.

A Paris ? vous venez, je crois, de l'autre monde.
Vole-t-on dans Paris depuis un an ou deux ?

LA RAMÉE.

Et qu'y faites-vous donc ?

LA MONTAGNE.

Nous y ſommes heureux
Sous ces déguiſemens, & ſi ſans repartie
Vous voulez bien tous deux être de la partie
Pour un enlevement, ce que l'on donnera,
Comme freres après l'on le partagera :
J'ai déja cent loüis qui ſeront à nous quatre.

SANS-SOUCI.

Nous en ſommes ma foi, s'il faut même ſe battre ;

Vous ſçavez ſi le fer & le feu nous font peur.

JOLI CŒUR.

Je ſçai votre bravoure, & connois votre cœur ;
Mais nous n'avons beſoin ici que de fineſſe,
Que de nombre de gens, & que d'un peu d'adreſſe.
Ceux qui jadis vivoient de vols, d'aſſaſſinats,
Dans Paris, à préſent, ſont gueux comme des rats.

SANS-SOUCI.

Quoi, l'on n'y vole plus ?

LA MONTAGNE.

Non, la peſte me creve.
Volez ce ſoir, demain on vous mene à la Greve.
Paris ne vaut plus rien, le Guet eſt en tous lieux :
Dedans les grands chemins on s'y ſauve bien mieux.

SANS-SOUCI.

Il faut que vous n'ayez d'un an ſorti les portes.
Tout autour de Paris on a mis cent cohortes :
Les Archers à la ronde en mille endroits poſtés,
Vous y battent l'eſtrade encor de tous côtés:
C'eſt bien pis qu'à Paris.

LA MONTAGNE.

Paris eſt tout de même ;
Il n'y faut plus uſer que d'une adreſſe extrême :
Cela ſeul nous nourrit depuis plus de deux ans :
Sçachez.... mais c'eſt ici le chemin des paſſans :
Sortons, car en ce lieu l'on pourroit nous entendre.
Allez aux trois Maillets, nous allons nous y rendre ;
C'eſt où chacun s'habille.

SCENE V.

LA MONTAGNE, JOLICOEUR, LUBINE.

JOLICŒUR.

AH ! Lubine.

LUBINE.

Ah ! Meſſieurs ;
Mon mari m'a réduite au dernier des malheurs.

LA MONTAGNE.

Quelle bête eſt-ce donc que ton mari ?

LUBINE.

Le traître !
Plût à Dieu que je fuſſe encor à le connoître !
Le méchant !

JOLICŒUR.

Quel eſt-il ? nous ſçaurons l'adoucir.

LUBINE.

Il eſt Crieur,

JOLICŒUR.

De vins ?

LUBINE.

Non, de noir à noircir.

Le malheureux qu'il eſt, je ſçai ce qu'il me coûte.

JOLICOEUR.

C'eſt quelque yvrogne enfin, je n'en fais point de doute ;
Mais, que veux-tu de nous ?

LUBINE.

Vous ſupplier, Monſieur,
Que je me proſtitue aux pieds du grand Seigneur,
Quand il ſera venu ; s'il avoit agréable
De me démarier d'avec ce miſérable.

LA MONTAGNE.

Mais il faut des raiſons.

LUBINE.

Eh ! Meſſieurs, j'en ai cent.
Pour un mari déja, ce n'eſt qu'un innocent :
Jamais au grand jamais.... Enfin c'eſt un infâme ;
Auprès de qui je n'ai que le ſeul nom de femme.

JOLICOEUR.

C'eſt ton premier mari, dis ?

LUBINE.

Oui, pour mon malheur.

LA MONTAGNE.

Des enfans, en as-tu ?

LUBINE.

Non pas de lui, Monſieur.
Le moyen.

JOLICOEUR.

Cette affaire eſt aſſez d'importance ;
Caſſer un mariage !

LUBINE.

En prouvant l'impuiſſance ;
On le caſſe, Monſieur ; il n'eſt rien plus commun :
Je dis net comme un verre ; on n'en manque pas un.

LA MONTAGNE.

Hé bien, le grand Seigneur vous rendra cet office.

JOLICOEUR.

Nous vous y ſervirons.

LUBINE.

Le bon Dieu vous beniſſe.
Je viendrai donc tantôt aux pieds du grand Seigneur.

SCENE VI.

GORGIBUS, LA MONTAGNE, JOLICOEUR, LUBINE.

GORGIBUS.

A Quoi t'amuſes-tu, Lubine.

LUBINE.

A rien, Monſieur.

LA MONTAGNE.

Parlons de Gorgibus, ſon ame eſt mal contente,
Jolicœur ; je crains bien que le diable le tente,

Et que pour s'éclaircir de notre fausseté,
Il ne nous fasse mettre en lieu de sûreté.

JOLICOEUR.

Cette affaire pour nous auroit d'étranges suites :
Ayons dès aujourd'hui tous nos faux Moscovites,
Les habits sont tous prêts.

LA MONTAGNE.

Oui, mais où les trouver ?
Depuis huit jours, j'y rêve.

JOLICOEUR.

A quoi bon tant rêver,
Cherchons-les. Notre but est d'enlever sa fille :
Nous avons cent louïs du Baron de Joquille,
Pour cet enlevement. Il la veut épouser ;
Mais qu'il l'épouse ou non, gardons-nous de jazer.
Disons que nous voulons faire une Comédie,
Ou quelque mascarade, enfin quelque folie ;
Car nous avons besoin de huit ou dix faquins ;
Et dire son secret à de pareils coquins,
Nous ferions dedans peu d'étranges caprioles.
Gorgibus nous a bien donné trois cens pistoles
Dessus ces blancs signés.

LA MONTAGNE.

Puis il a répondu :
Dedans la rue aux Fers tout le brocard est dû.
Tout est-il chez Dame Anne au moins ?

JOLICOEUR.

Je t'en assure.

LA MONTAGNE.

Voilà notre vrai fait.

JOLICOEUR.

Ah ! la bonne figure,

SCENE VII.

JOLICOEUR, LA MONTAGNE, LUBIN.

LUBIN *sort en chantant.*

EN revenant de Canadas,
EN revenant de Canadas,
Notre hôte qui avoit nom Colas,
Et ſtépaule branle branle,
Et ſtella ne branle pas.

JOLICOEUR.

Bon jour donc, camarade.

LUBIN.

Ils ſont tous au moulin.

LA MONTAGNE.

Nous nous connoiſſons tant.

LUBIN.

Oui, je te vis demain.

LA MONTAGNE.

C'eſt lui qui dans Thurin ſe ſignala de ſorte....

LUBIN.

LUBIN.

Si je connois Thurin, que le Diable m'emporte!
Comment eſt-il vêtu ?

LA MONTAGNE.

Bon ! je dis à Thurin ;
Il fut aux ennemis une pique à la main :
Il en tua, je crois, de ſa main plus de trente
Dans la tranchée.

LUBIN.

Oh, oui, j'ai la main maſſacrante ;
Mais j'avois des tranchés, comme vous dites-là,
Qui me tranchoient le ventre : ah ! vraiment, ſans cela
Vous m'euſſiez bien vû tous faire un autre carnage.

JOLICOEUR.

C'eſt donc ſon élément que la guerre.

LA MONTAGNE.

Il y nage.

LUBIN.

Oui, je nage fort bien.

LA MONTAGNE.

Mais ce fut à Cazal
Où ce brave fit voir qu'il n'avoit point d'égal.

LUBIN.

Oui, pour dans Cazal...

LA MONTAGNE.

Il fut tête baiſſée,
Et perça l'Eſcadron d'une garde avancée,
A coups de piſtolet, & l'épée a la main.

Bref, il fit à Cazal l'action d'un Romain.
Il va tête baissée, enfin il ne s'enquête.

LUBIN.

Oui, toujours en marchant, moi je baisse la tête ;
Dans Cazal, & par-tout.

LA MONTAGNE.

Mais après tant d'honneur ;
Le sort le fit tomber dans un petit malheur ;
Il vola dans Cazal un Vivandier, je pense :
Cela lui fit donner le fouet sous la potence,
Avec une brûlure ici qui lui fit mal.

LUBIN.

Vous vous trompez, jamais je ne fus à Cazal.

JOLICOEUR.

Non, non, c'est pour railler qu'on dit ces fariboles.
Ecoute, es-tu d'humeur à gagner vingt pistoles,
Bien vêtu, bien nourri ?

LUBIN.

Cela n'iroit pas mal :
Je le veux ; mais jamais je ne fus à Cazal :
Au moins.

JOLICOEUR.

Je le sçai bien.

LUBIN.

Morbleu, c'est que j'enrage.

LA MONTAGNE.

Ecoute, c'est pour faire un fort grand personnage
Dans une Comédie, & qui ne dira mot.

LUBIN.

Je suis votre homme, allez, je ne suis pas un sot :

J'ai deſſus le Pont-neuf joué deux ou trois Scenes
Dans une Comédie, au Raviment des Laines :
Nous tirions des manteaux, quatre ou cinq furent pris,
Et furent tous pendus.

JOLICOEUR.

Et toi ?

LUBIN.

J'eus des amis,
Mais de fort bons amis ; ſans uſer de priere,
Ils me ſervirent-là de la belle maniere.

LA MONTAGNE.

Voilà de grands amis, & qui font-ils, dis-moi ?

LUBIN.

Un Préſident nommé Monſieur de Sauve-toi,
Et Monſieur Gagne au pied, un Conſeiller encore,
Monſieur Tire de long, un Greffier que j'adore :
L'on me donna Va-t-en, un Avocat d'honneur,
Je pris Jacques Déloge après pour Procureur.

JOLICOEUR.

Tu fis fort bien, ceux-là peuvent ſauver la vie.

LUBIN.

Voyons donc, que ferai-je ?

LA MONTAGNE.

Un grand de Moſcovie,
Et tu diras hio lorſque tu parleras :
Hio veut dire oui, tu baragouineras
Quelque étrange jargon ; mais trouve-nous encore
Des gens pour t'eſcorter : la grande ſuite honore

Tous seront bien vêtus & bien payés de nous.

LUBIN.

Allons, s'il en faut vingt, je vous les livre tous:
Serons-nous bien nourris? j'aime à voir des marmites.

JOLICOEUR.

Comment, n'as-tu pas vû dîner les Moscovites?
Tu seras tout comme eux.

LUBIN.

Je les ai vû dix fois:
Peste! nous serons donc traités comme des Rois:
Les cailles, les perdrix, là-dedans digérées.
Faudra-t'il faire aussi toutes leurs simagrées?

LA MONTAGNE.

Il les contrefera, c'est un vrai singe.

LUBIN.

Oui, moi,
Je les contrefera comme eux-mêmes, ma foi:
J'y servois d'Officier, je demeurois tout proche.

JOLICOEUR.

Quoi, de Maître d'Hôtel?

LUBIN.

Non, j'y tournois la broche.

LA MONTAGNE.

Le temps nous presse, allons.

LUBIN.

Les habits sont-ils prêts?
Il me faut le plus beau.

JOLICOEUR.

Va, tous sont faits exprès.

LUBIN.

Je veux que tout Paris nous rende des visites ;
Car nous allons passer pour de vrais Moscovites :
Etant vêtus comme eux, nous serons tous égaux ;
Hors qu'ils seront les vrais, & nous ferons les faux.
Que l'on mette un balustre autour de notre table,
Lorsque nous mangerons ; car je me donne au Diable,
Nous serions accablés dès le premier repas.

LA MONTAGNE.

On en fera mettre un.

LUBIN.

Peste ! n'y manquez pas.

JOLICOEUR.

Allons donc ; car il faut pour les bien contrefaire
Instruire tous nos gens des choses qu'il faut faire.

LUBIN.

Je leur montrerai tout.

LA MONTAGNE.

Cela n'ira pas mal.

LUBIN.

Au moins, Messieurs, jamais je ne fus à Cazal.

JOLICOEUR.

Non, va querir tes gens : le rendez-vous se donne
Aux Maillets ; les sçais-tu ?

LUBIN.

Moi, bon, mieux que personne.

SCENE VIII.

GORGIBUS, SUSON,

SUSON.

VOus devriez, mon pere, attendre encor un peu.

GORGIBUS.

Non, je n'attendrai plus : pour mieux couvrir mon jeu,
Je me suis adouci devant eux ; c'est un leurre :
Lubine amenera les Sergens tout à l'heure

SUSON.

Quoi donc, vous les allez faire mettre en prison ?

GORGIBUS.

Oui.

SUSON.

Si les Etrangers arrivoient, que sçait-on ?
Vous vous seriez fourré dans une étrange affaire.
Peut-être sont-ils près d'ici.

GORGIBUS.

Mais comment faire
Si ce sont des coquins ?

SUSON.

Renvoyez vos Sergens ;

Mon pere ; je les crois de fort honnêtes gens.

GORGIBUS.

Les as-tu vûs, dis-moi, pour parler de la sorte ?

SUSON.

Je les ai regardés par le trou de la porte.

GORGIBUS.

Vous les avez donc vûs malgré tout mon pouvoir.

SUSON.

Par un si petit trou, qu'est-ce que l'on peut voir ?

SCENE IX.

LUBINE, GORGIBUS, SUSON.

LUBINE.

ET vîte le couvert, du foin & de l'avoine ;
Les Moscovites sont au quartier S. Antoine.
On dit qu'ils sont montés sur des petits Bidets ;
Pour les voir on s'étouffe à la porte Baudets :
Tout le monde déja s'assomme en notre rue,
Et dedans leur chemin, par ma foi, l'on s'y tue.
Vous voilà dans le gain & dedans le bonheur.
Ah ! tout le monde dit que c'est un grand Seigneur.

SCENE X.

LA MONTAGNE, GORGIBUS, SUSON, LUBINE, JOLICOEUR.

LA MONTAGNE.

Les voici, sçavez vous les choses qu'il faut faire,
Pour les saluer tous & les bien recevoir ?

GORGIBUS.

Non, je ne les sçai pas.

LA MONTAGNE.

Mais il les faut sçavoir.
D'abord le grand Seigneur me saluera moi-même :
Voyez comme je fais, vous ferez tout de même :
Votre fille sera sur tout avecque vous ;
Car après mon salut il vous saluera tous :
D'abord qu'ils ont dîné, qu'ils ont fait bonne chere,
Tout ce qu'ils veulent faire, il leur faut laisser faire.

GORGIBUS

Mais, si ces choses-là vont à mon deshonneur ?

LA

LA MONTAGNE.

Ah ! non ce n'eſt pas là le but du grand Seigneur,
C'eſt après le repas l'exercice ordinaire :
Tout ſera dans l'honneur : ce que vous devez faire,
Eſt de vous ſeoir d'abord ſur un ſiége un peu haut
Pour les voir ou combattre, ou monter à l'aſſaut ;
Ou, comme ils ſont d'humeur martiale & civile,
Ils repréſenteront le ſac de quelque ville ;
Puis chacun va dormir dans ſon appartement.

GORGIBUS.

Voilà bien des façons.

LA MONTAGNE.

Cela dure un moment.

GORGIBUS.

Toutes ces façons-là ne ſe font point en France.

LA MONTAGNE.

Mais préparez-vous tous, je l'entends qui s'avance.

GORGIBUS.

Çà, çà, préparons-nous, il nous faut tous ranger.

LA MONTAGNE.

Que l'on faſſe ſervir ; car il voudra manger.

SCENE XI.

LUBIN, GORGIBUS, LA MONTAGNE, JOLICOEUR, SUSON, FANCHON, M. AMINTHE.

LA MONTAGNE.

VOus êtes dispensé de lui faire harangue.

LUBIN, *ici il baragouine.*

GORGIBUS.

Mais que demande-t-il? je n'entends pas sa langue.

LA MONTAGNE.

Il demande les lieux.

GORGIBUS.

Est-ce là ce qu'il dit?
Le bassin, le bourlet, tout est près de son lit.

LA MONTAGNE.

Il demande les lieux où l'on le prétend mettre.

GORGIBUS.

Ah! je vais l'y mener, s'il me le veut permettre.

LUBIN, *ici il baragouine.*

GORGIBUS.

Mais s'il vouloit dîner auparavant.

LUBIN.

Hyo, Hyo.

GORGIBUS.

Est-ce qu'il veut manger?

LUBIN.

Hyo, hyo, hyo.

LA MONTAGNE.

Voilà en peu de mots tout ce qu'il vous demande.

GORGIBUS.

J'ai de fort bons perdreaux, aime-t'il cette viande?

LUBIN. *il jargonne.*

Yo, yo, yo.

GORGIBUS.

Dit-il pas qu'il les hait, & qu'ils ne valent rien?

LUBIN.

La peste! non, je dis que je les aime bien. Yo, yo.

JOLICOEUR.

Hé, traître, que fais-tu?

GORGIBUS.

J'entends bien ce langage.

LUBIN.

Faites-lui donc sçavoir que j'aime tout: j'enrage.

JOLICOEUR.

Ne parle plus François, ne dis qu'yo, yo, yo.

GORGIBUS.

D'un grand cochon de lait, & d'un gros alloyau;
En mangeroit il bien?

LUBIN.

Yo, yo, yo.

GORGIBUS.

Il ne boit que de l'eau? rien n'eſt plus pitoyable.

LUBIN.

Je parlerai François, ou je me donne au diable.

LA MONTAGNE.

L'eau pour le grand Seigneur eſt pire qu'un poiſon.

LUBIN.

Je bois mon vin tout pur au moins, yo, yo.

GORGIBUS.

Il a raiſon;
Le vin pur en effet eſt un jus bien aimable;
Il en boira de bon, le mien eſt admirable.

LUBIN *en jargonnant.*

Yo, yo, yo.

GORGIBUS. *Là l'on apporte la table toute ſervie.*
Quand il veut Francizer, on l'entend aſſez bien;
Mais quand il Moſcovize, on n'y comprend plus rien.
Voila le dîné prêt, il peut ſe mettre à table;
Des ſiéges.

LUBIN *fait un long jargon en coupant les viandes, & les presentant aux autres.*

JOLICOEUR.

Cracq.

LA MONTAGNE.

Criq.

LUBIN *en avalant il baragouine.*

Crocq.

JOLICOEUR.

Le cochon est, dit-il, admirable.

LUBIN *baragouine long-temps le verre à la main.*

LA MONTAGNE *aux Dames.*

Il boit à vos santés.

M. AMINTHE.

Que ce langage est sot!
Quoi parler si long-temps pour ne dire qu'un mot!

LA MONTAGNE.

Il vient de boire à vous, il faut faire de même:
N'hesitez pas, Madame.

M. AMINTHE.

Ah la rigueur extrême!

JOLICOEUR.

C'est la marque & le sceau de son affection.

M. AMINTHE.

Parce qu'il m'aime il faut souffrir la question!
Vous croyez que je boive un verre d'eau de vie?

LA MONTAGNE.

C'eſt l'ordre du Païs.

M. AMINTHE.

Hé ! ſuis-je en Moſcovie ?

SUSON.

Allez le ſupplier de vous en diſpenſer.

LUBIN *jargonne.*

LA MONTAGNE.

Il vous fait ſigne au moins de ne pas avancer,
Madame. Il dit qu'il eſt à ſa femme fidele,
Et qu'il ne veut avoir de l'amour que pour elle.

M AMINTHE.

Comment ?

JOLICOEUR.

Il ne faut point vous en mettre en courroux ;
Il en a refuſé d'auſſi belles que vous.

SCENE XIII.

LUBINE, LUBIN, GORGIBUS JOLICOEUR, LA MONTAGNE, LA RAME'E, SANS-SOUCI, SUSON, M. AMINTHE.

LUBINE, *à l'Interprete aux pieds de Lubin*

MOnſieur ..... Expliquez moi ce qu'il faut que je die.

LUBIN.

Ma carogne de femme eſt de la Comédie ?

LUBINE.

Mon bon Seigneur, je viens ici pour vous prier ;
D'obtenir le pouvoir de me démarier
D'avec un sac à vin, un gueux, un lâche, un traître,
Bref d'avec un mari qui ne le sçauroit être :
C'est le plus impuissant de tous les impuissans.
Passerois-je sans fruit le plus beau de mes ans ?

LUBIN *bas.*

Ah, la carogne ! à qui s'adresse sa harangue ?
Dès ce soir, je lui veux faire couper la langue.

LUBINE.

C'est un sot, Monseigneur, que chacun montre au doigt.
Il le sçait ; mais il l'est encor plus qu'il ne croit.
Ce Monseigneur a l'air de mon coquin d'yvrogne.

LUBIN *sortant de table, & courant après Lubine qui s'enfuit.*

Tu ne dis que trop vrai, c'est moi-même, carogne.

LA MONTAGNE *à Gorgibus.*

C'est pour faire exercice, il ne faut craindre rien ;
Sonnez bien tantarare, allez tout ira bien.

GORGIBUS *monte sur un siége un cor à la main, & tandis qu'il corne, les filoux sortent de chez lui, & enlevent Suson, & force paquets.*

Tantarare, tantarare, tantarare, tantarare.
Sçait-il bien le chemin ? je crains qu'il ne s'égare.
Tantarare, tarare, tarare, Tantarare.

SCENE XIV.

LUBINE, GORGIBUS.

TAntarare, ha vraiment : le Marquis de Jonquille
S'en va bien autrement tarater votre fille :
Il l'a fait enlever, car je le viens de voir :
Tous ces faux Etrangers l'ont mise en son pouvoir.

SCENE DERNIERE.

GORGIBUS, SA FILLE, LUBINE, LE BARON DE JONQUILLE.

GORGIBUS.

HA ! Monsieur le Baron, que venez-vous de faire ?

SUSON.

Ne vous emportez pas, il n'a rien fait, mon pere. Helas ! c'est un mouton.

LE BARON DE JONQUILLE.

Moderez ce courroux,
Et consentez enfin que je sois son époux ;
Car de force ou de gré, Monsieur, je le veux être.
J'adore votre fille, & vous l'ai fait connoître ;
Elle m'aimoit assez, puisque dans ce moment
Je l'ai fait consentir à son enlevement :
Je vous l'ai demandée, & votre résistance
M'a fait user ici de cette violence.

GORGIBU.

J'y consens, mais mon bien, faut-il qu'il soit perdu ?

LUBINE.

Ha ! si le grand Seigneur pouvoit être pendu!
Madame la Baronne, helas ! faites ensorte
Qu'il soit banni du moins ; s'il revient je suis morte ;
Si vous ne l'appaisez, hélas ! il me tuera.

SUSON.

Viens, viens avecque nous, il te pardonnera.

LUBINE.

C'est tout au moins, Messieurs, qu'aucun de vous n'en doute :
Quand une fin languit, personne ne l'écoute.

FIN.

LE
POETE
BASQUE,
COMEDIE.

ACTEURS.

Mr. DE HAUTERCHE, Comedien.
Mlle. POISSON, Comédienne.
LE BARON DE CALAZIOUS.
LE POETE BASQUE.
GODENESCHE, Aprentif Poëte.
BIDACHE, Valet du Poëte.
Mr. DE FLORIDOR, Comédien.
Mlle. DE BEAUCHASTEAU, Comed.
Mle. DE BRECOURT, Comédienne.
Mr. SAINT-GEORGES, Comédien.

LE POETE BASQUE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MONS. DE HAUTEROCHE, MADEM. POISSON.

M. DE HAUTEROCHE.

AUjourd'hui ma Commere eſt la premiere ici!
Vous êtes diligente.

Mlle. POISSON.

Hé, vous l'êtes auſſi.

M. DE HAUTEROCHE.

Il eſt vrai, mais de vous, j'en ſuis ſurpris, je meure!

Mlle. POISSON.

Je commence, & je veux m'habiller de bonne heure.
On ſort d'ici fort tard, le monde s'en plaint fort.

M. DE HAUTEROCHE.

Hé, le monde a raiſon; n'avons-nous pas grand tort?

Mlle. POISSON.

Mais à propos, on veut faire piece à la porte
A ce Poëte fou.

M. DE HAUTEROCHE.

La piece n'eſt pas forte
Il faut ſe divertir de ces ſortes de gens,
Sans leur faire du mal.

Mlle. POISSON.

Rien n'eſt bon, à mon ſens;
Comme leur ſérieux dans leur extravagance.
Quelle eſt donc ſa folie?

M. DE HAUTEROCHE.

Il eſt plein d'ignorance;
Cependant il ſe croit un Poëte fameux,
Et dit qu'il a de quoi nous rendre tous heureux:
Mais jugez s'il doit être & groſſier & fantaſque,
Puiſque ce grand Auteur eſt un Poëte Baſque.

Mlle. POISSON.

C'eſt le Poëte Baſque! Ah! l'on m'en a parlé;
Il nous divertira, c'eſt un écervelé,
Qui dit qu'il veut paroître, & qu'enfin il ſe laſſe

De voir que nos Auteurs préſident en Parnaſſe,
Et que les meilleurs ſont des ignorans heureux
Qui ne méritent pas, dit-il, qu'on parle d'eux :
Ses converſations enfin ſont ſans égales :
On dit pourtant qu'il a quelques bons intervalles.

M. DE HAUTEROCHE.

Il ſe ſert d'un Valet qui moyennant cent francs,
Eſt Apprentif Poëte obligé pour ſix ans,
Et veut, dit-il, après qu'il ſoit, s'il n'eſt yvrogne,
Maître juré Poëte à l'Hôtel de Bourgogne.

Mlle. POISSON.

Le fou !

M. DE HAUTEROCHE.

Hors vous & moi, perſonne ne l'a vû ;
De la troupe s'entend ; mais aujourd'hui j'ai ſçû,
Qu'il viendroit nous prier avant la Comédie,
De prendre heure pour voir ſa piece ou ſa folie,
Et j'ai dit au Portier de le bien recevoir.

Mlle. POISSON.

Ah ! pour nous divertir il le faut encor voir ;
Car un Poëte Baſque eſt un Animal rare.

M. DE HAUTEROCHE.

Son ſtile en vers doit être un ſtile aſſez bizarre.

SCENE II.

LE BARON *de Calazious*,
Mlle POISSON.
M. DE HAUTEROCHE,
LE BARON *Gascon*.

Comment ! on ne voit pas encore une ame ci !

M. DE HAUTEROCHE.

Il a peur d'y manquer : Quel eſt donc celui-ci ?

Mlle POISSON.

C'eſt un Provincial qui vient garder ſa place.

LE BARON.

Hé, que veut dire donc ? Tout eſt froid comme glace,
A deux heures & plus ! D'où vient ce peu d'ardeur ?

M. DE HAUTEROCHE.

Mais nous ne commençons qu'à quatre heures, Monſieur.

LE BARON.

Mais vous ne faites donc mouler que des ſottiſes :
J'ai lû dans vos placards à deux heures préciſes ;
Mais vous autres mentez en Arracheurs de dents.
Je quitte pour vous voir les divertiſſemens

Des

Des femmes & du vin, du jeu, de la fleurette,
Et je me trouve ici comme un Anachorette,
Seul dedans ce Desert. Ce tour est fort gaillard.
Pourquoi ne faire pas ce que dit le Placard?

Mlle POISSON.

Dès long-temps ce Placard chante la même chose;
Mais comme on n'en vient pas plutôt ...

LE BARON.

En suis-je cause?

Mlle POISSON.

Non.

M. DE HAUTEROCHE.

Nous commencerions dès deux heures, pour nous,
Si le monde venoit.

LE BARON.

Et combien êtes-vous,
Vous autres?

M. DE HAUTEROCHE.

Nous....

LE BARON.

J'ai vû votre Troupe admirable,
Du temps de Turlupin: l'Acteur incomparable!
L'avez-vous vû?

M. DE HAUTEROCHE.

Pas un....

LE BARON.

J'ai vû cent & cent fois
Jouer la Violette, & le petit François.
Vous avez Dalidor ici qui fait merveille,

Et la Zeuillets encor que l'on tient sans pareille ;
Quoiqu'elle n'aye pas une grande beauté :
On dit que l'Auditeur en est comme enchanté.
Si vous autres veniez à Vordeaux , Diou me damne ,
Pour les Comédiens , c'est où tombe la manne :
J'ai vû la Troupe, moi , d'un faux Orviétan
Adorée à Vordeaux , y demeurer un an.
Chacun s'est ruiné pour voir ces farivoles.
Je m'en suis fait à moi pour plus de dix pistoles.
Venez , les Vordelois y baiseront vos pas.

Mlle. POISSON.

Puisqu'ils sont ruinés , Monsieur nous n'irons pas.

LE BARON.

Votre Troupe a le bruit d'avoir nombre de velles
Je les cours , Diou me damne , & je brûle pour elles.
Quand elles sont d'humeur d'accepter le Cadeau
Cadedis .... A propos , voyons la VeauChâteau
Pour une femme , elle a de l'esprit comme un diable.
C'est ma meilleure amie.

Mlle. POISSON.

Elle est fort agréable

LE BARON.

Où la pourrai-je voir ?

Mlle. POISSON.

Dans sa loge , à deux pas
Heurtez là.

LE BARON.

Mon esprit va faire un grand repas.

M. DE HAUTEROCHE.

Il n'est pas mal aisé de lui faire grand chere.
Hé bien, qu'en dites-vous ?

Mlle. POISSON.

Le grand fat, mon Compere !
Et que d'extravagans nous verrons aujourd'hui !

M. DE HAUTEROCHE.

Le Poëte, je crois, le sera moins que lui
Avecque son placard, pour nommer une affiche.

Mlle POISSON.

L'esprit d'un Campagnard est une terre en friche.

SCENE III.

LE BARON,
Mlle POISSON,
M. DE HAUTEROCHE.

M. DE HAUTEROCHE.

VOtre entretien est court, Monsieur ?

LE BARON.

Je le crois vien,
L'entretien d'une porte est un sot entretien.

Mlle POISSON.

Comment ? la Beauchâteau ne ſeroit pas venue ?

LE BARON.

Elle n'eſt pas peut-être en état d'être bûe.

Mlle POISSON.

Mais il eſt tard pourtant, envoyons-la querir.

M. DE HAUTEROCHE.

Elle eſt dedans ſa loge, & ne veut pas ouvrir.
Puiſqu'elle vous connoît, en heurtant il faut dire
Votre nom.

LE BARON.

J'en ai cent des noms, tu me fais rire.
Il faut paſſer le temps ici comme on pourra.

Mlle POISSON.

Un Poëte qui vient vous y divertira :
C'eſt un fou qui ſe croit un homme d'importance,
Divertiſſez-vous en attendant qu'on commence.

LE BARON.

Quand viendra-t'il ?

M. DE HAUTEROCHE.

Il vient, & je le vois là-bas.

Mlle POISSON.

C'eſt lui-même.

M. DE HAUTEROCHE.

Entrons donc qu'il ne nous voye pas.

SCENE IV.

LE POETE, BIDACHE, GODENESCHE, LE BARON.

LE POETE.

Bidache, ago qui belean.

BIDACHE.

Non beſt i tu conaïs.

LE POETE.

Choco Batean carſadi.

BIDACHE.

Ah arrata beſa la nouté, eta eſtaqui equité cou.

GODENESCHE.

Broutala, da bortal caina.

LE POETE.

Erran dereau cerbait gavea.

GODENESCHE.

Eleina emendaraut biga edo hirour on ſouffler.
Eta ſon bait oſtico.

LE BARON.

Comment ! ils parlent Vaſque : Ah le plaiſant Auteur !

S'ils ne parlent Francois, je suis leur serbiteur.

LE POETE.

Il vouloit m'insulter.

LE BARON.

Ah! j'entends.

LE POETE.

Et sans cause.

GODENESCHE.

C'est un brutal Portier.

LE POETE.

T'a t'il dit quelque chose?

GODENESCHE.

Non, mais il m'a donné deux ou trois bons souf-
flets,
Et quelques coups de pieds. Il a des pistolets
Dessous son justaucorps: Je crains bien la sortie.
A tantôt, a-t'il dit, je remets la partie.
J'ai pour nantissement ces coups par devers moi.

LE POETE.

Bidache, qu'a-t'il eu?

GODENESCHE.

Deux nazardes, je croi.
Je suis le mieux traité.

LE POETE.

C'est un malheur, qu'y faire?
Puis, deux ou trois soufflers, c'est une belle affaire.

GODENESCHE.

Je ne suis malheureux que faute de vertu.
Que ne suis-je Poëte?

LE POETE.

Et bien que ne l'es-tu ?

GODENESCHE.

Je commence déja fort à me satisfaire :
J'aurois hier bien voulu que vous m'eussiez vû faire.

LE POETE.

Et que faisois-tu donc, Godenesche, entre-nous ?

GODENESCHE.

J'espere être bien-tôt aussi sçavant que vous.

LE POETE.

Tu ne m'atteindras pas si-tôt, quoi que tu fasses.

GODENESCHE.

Je mords déja mes doigts, & je fais vos grimaces :
Je griffonne debout, assis ; marche à grands pas.

LE POETE.

Mais avec tout cela fais-tu des vers ?

GODENESCHE.

Non pas.
J'apprends auparavant les grimaces, le geste :
Quand je les sçaurai bien, je me mocque du reste.

LE POETE.

Tu fais des vers : pourquoi me déguiser cela ?

GODENESCHE.

Il est vrai, j'en ai fait.

LE POETE.

Où sont-ils ?

GODENESCHE.

Les voilà.

C'eſt deſſous la Boutique où logeoient ces Lingeres,
Près de nous, qui les ſoirs s'habilloient en Bergeres.
Je faiſois leur ſatyre à Carême-prenant,
Où ce Vinaigrier demeure maintenant.

LE POETE.

Ah! j'entends: dis les vers. Eſt-ce une Ode? une Stance?
Un Madrigal?

GODENESCHE.

Ho non, c'eſt un Sonnet, je penſe.
Boutique.... Vous allez vous gauberger de moi.

LE POETE.

Point.

GODENESCHE.

Vous riez déja; Je n'oſerois; ma foi.

LE POETE.

Fais-en donc de meilleurs, & puis me les viens lire.

GODENESCHE.

Ils ſont pourtant fort bons; je m'en vais vous les dire.

Boutique où j'ai paſſé mon temps,
Avec deux filles ſi gaillardes,
Sans le vinaigre & la moutarde,
Vous ne me verriez de long-temps.

Ou bien, ôtant le Vinaigre, ſi je diſois,

Boutique

Boutique où j'ai passé mon temps,
Avec deux filles si gaillardes,
Ah ! si je n'aimois la moutarde,
Vous ne me verriez de long-temps.

Le Ah, je le crois meilleur.

Ah ! si je n'aimois la moutarde,
Vous ne me verriez de long-temps.

Qu'en dites-vous, Monsieur, ? J'en avois fait la prose.

LE POETE.

C'est un Salmigondi qui ne vaut pas grand chose.

GODENESCHE.

Foin de moi ! je l'ai fait aussi sans grimacer.
Qu'y faut-il ?

LE POETE.

Il ne faut que le recommencer ;
Et ne pas oublier ni l'oignon, ni le beurre.

GODENESCHE.

Comment l'oignon ?

LE POETE.

La sausse en sera bien meilleure.

GODENESCHE.

Qu'appellez-vous la sausse ? hé, votre esprit se perd.

LE POETE.

Ne prétends-tu pas faire une Sausse-Robert ?
Tu mets de la moutarde, & tu mets du vinaigre ;

Sans beurre & sans oignon, rien ne seroit plus aigre.

GODENESCHE.

Quoi ! vous prenez cela pour une fausse ?

LE POETE.

Ouï.

GODENESCHE.

Ah ! par ma foi, voilà le meilleur d'aujourd'hui :
Ce ne sont pas des vers ?

LE POETE.

Ce n'est ni vers, ni prose.
On ne sçait ce que c'est : Bref, ce n'est pas grand chose.

GODENESCHE.

Ces Lingeres pourtant en ont fait fort grand cas.
Mais à propos, je songe au brutal de là-bas.

LE POETE.

Ne t'inquiete point, avant que le jour passe
Je veux que ce Portier vienne implorer ta grace :
Le Faquin prétendoit de nous un Louïs d'or.
J'ai demandé là-bas Monsieur de Floridor,
Le premier Amoureux, il va venir peut-être ;
Je veux l'entretenir, & me faire connoître.

GODENESCHE.

Moi, comme de me battre, on me vient d'avertir,
Une autre porte est là par où je puis sortir.

LE POETE.

J'y vais. Je parlerai pour nous deux.

GODENESCHE.

Hé, qu'importe ?

LE POETE.

Il suffit que j'y suis pour te servir d'escorte.
Ce n'est pas sans sujet que je t'amene ici ;
Bidache est habillé, va t'habiller aussi.

SCENE V.

SAINT-GEORGES, LE POETE ; LE BARON.

SAINT-GEORGES.

MOnsieur de Floridor va venir tout à l'heure ;
Si vous le voulez voir, demeurez.

LE POETE.

Je demeure.

SAINT-GEORGES.

Je crois qu'en vous nommant vous serez bien venu
Dans sa loge, Monsieur.

LE POETE.

Je n'en suis pas connu.

SAINT-GEORGES.

Hé, vous n'attendrez pas, le voici qui s'avance.

SCENE VI.

M. DE FLORIDOR, LE POETE, LE BARON.

LE POETE.

J'Oſe vous faire ici, Monſieur, la révérence.
Comment vous portez-vous ?

LE BARON.

Cet abord eſt bouffon.

LE POETE.

Je ſuis Poete, Monſieur, ſi vous le trouvez bon.

M. DE FLORIDOR.

Ah ! ſoyez-le, Monſieur, pour toute votre vie ;
Je le trouve fort bon.

LE POETE.

Je vous en remercie.
Monſieur de Floridor eſt toujours obligeant.
J'avois étudié pour me rendre ſçavant ;
Et je le ſuis auſſi dedans l'Aſtrologie ;
Mais je ſuis plus congru dans la Théologie.
Feu ma Tante vouloit me faire Financier ;
Mais mon deſſein étoit d'être Bénéficier,
Et je fus Bachelier, je veux bien qu'on le ſçache,

Dans l'Université de la Ville d'Yrache ;
Après un grand procès que mon Oncle gagna ;
Ma patrie est aussi la Ville d'Ordogna ;
Car je suis Biscayen, & doué d'un génie
Pour vous servir, Monsieur, & votre Compagnie.
Je veux pour votre Troupe, étant Poete né,
Employer le talent que le Ciel m'a donné.
Le Bachelier André Dominique Jouanchaye,
C'est mon nom fort connu dans toute la Biscaye.
Enfin étant en France, & voyant les François
Applaudir, adorer les Vers que je faisois,
Et jurer que ma veine étoit des plus hardies,
J'ai crû que je devois faire des Comédies.
Comme c'est un métier où l'on gagne beaucoup,
Qu'un Auteur s'enrichit, j'ai voulu tout d'un coup
Acquérir de la gloire & du bien au Théâtre ;
Car plus vous y gagnez, plus on nous idolâtre.
Comme au partage aussi nous sommes Compagnons,
Plus on vous idolâtre, & plus nous y gagnons.
Je veux, pour vous montrer des choses assez belles,
Vous mettre en main d'abord treize pieces nouvelles,
Qui dans Paris, je crois, feront un grand fracas,
Si d'elles, & de moi, votre Troupe fait cas.

M. DE FLORIDOR.

Elle en fera, sans doute, & sa honte est extrême ;
De ne vous avoir pas connu que par vous-même ;

Car elle n'avoit point, à sa confusion,
Encor ouï parler de votre illustre nom.

LE POETE.

Supposé que pour moi ce malheur-là puisse être,
Mes ouvrages dans peu vous le feront connoître.
Vous verrez, vous verrez, quand on m'annoncera;
Comme dans le Parterre on se réjouïra.
Vous en serez surpris : je suis sûr que mes œuvres
Feront bien aux Auteurs avaler des couleuvres :
Je serois bien fâché de les desobliger ;
Mais je veux m'appliquer à les faire enrager,
Par mes pieces s'entend : les Poetes sont rares ;
Plus ils ont de mérite, & plus ils sont avares :
J'abhorre l'intérêt ; mais comme étant fameux,
Je pense qu'on me doit discerner d'avec eux,
Touchant le payement. J'écris d'une maniere,
Surprenante.

M. DE FLORIDOR.

Ah, je crois qu'elle est fort singuliere.

LE POETE.

Ces Poëtes gagés, mais gagés par faveur,
Ce qu'ils mettent au jour fait-il pas mal au cœur !
Dites-moi ce qu'ils font pour mériter ces gages.
Je veux par mon mérite attirer les suffrages,
Forcer les plus sçavans à me vouloir du bien,
A m'encenser par-tout sans qu'on leur dise rien ;
Que leurs brillans esprits, leurs yeux, & leurs oreilles
Soient les justes témoins de mes pénibles veilles,
Afin que la Justice, & non pas la faveur,

Soutienne avec éclat ce que j'aurai d'honneur.
J'ai vû tout ce qu'ont fait ces Auteurs admirables ;
C'eſt un Cahos pour nous de choſes déplorables :
Rodogune, Cinna, l'Aſtrate, Ageſilas,
Stilicon, Laodice, & l'Andromaque, hélas !
Toutes ces pieces-là mériteroient, je jure,
Et berne, & double berne en une couverture.
Comment a-t-on gagné de l'argent à cela ?
Le monde eſt une bête, on le voit bien par-là.

M. DE FLORIDOR.

Ces pieces-là, pourtant....

LE POETE.

C'eſt une raillerie ;
Et le Théâtre veut de la galanterie :
Avec leurs vers enflés je ſuis leur ſerviteur :
J'aime qu'on s'humaniſe, & je veux qu'un Auteur
Suive les mœurs du ſiecle, & prenne un air d'écrire
Qui diſe galamment tout ce qu'il voudra dire ;
Qu'on ne diſcerne point le Théâtre & la Cour,
Soit pour parler d'affaire, ou pour parler d'amour,
Et ſur la Scene enfin qu'on cajole une Belle,
Comme le plus galant fait dans une ruelle.
Fi d'un Auteur obſcur qui de ſon cerveau creux
Arrache une penſée, & la tire aux cheveux.

SCENE VII.

Mlle DE BEAUCHASTEAU, M. DE FLORIDOR, LE POETE, LE BARON.

LE BARON.

MA chere Beauchâteau.

Mlle. DEBEAUCHASTEAU.

Quelle ardeur vous transporte ?

LE BARON.

J'ai pensé, Diou me damne, enfoncer votre porte ;
Ma chere, hé vien ?

Mlle DE BEAUCHASTEAU.

Ma foi je ne vous remets pas.

LE BARON.

Vous me méconnoissez !

LE POETE

De grace, parlez bas.
Entre-nous, n'est-il pas bien honteux pour la France,
Qu'elle ne puisse avoir quelque Auteur d'importance,
Qui fournisse au Théâtre, en diversifiant,

Tantôt du ſérieux, & tantôt du plaiſant ?
Que l'Heroïque charme, & le Comique égaye ?
Meſſieurs, faites venir des Auteurs de Biſcaye ;
Ils inventent, & font une Piece en huit jours.

M. DE FLORIDOR.

Je croyois qu'on n'en fît venir que des Tambours ;
J'ai toujours ouï dire un Tambour de Biſcaye,
Et jamais un Poëte.

LE POETE.

Ah ! votre eſprit s'égaye.
Qu'un bon Poëte Baſque ait une piece au jour,
Elle fait mille fois plus de bruit qu'un Tambour.
Ne vous en mocquez pas, ils ont le vent en poupe.
Preſentez-moi ; de grace, à votre illuſtre Troupe ;
Et lui dites mon nom, Monſieur, & qui je ſuis.

M. DE FLORIDOR.

Volontiers.

SCENE VIII.

Mlle DE BEAUCHASTEAU, Mlle. POISSON, M. DE FLORIDOR, M. DE HAUTEROCHE, SAINT-GEORGES, LE BARON, LE POETE.

M. DE FLORIDOR.

COnnoissez Messieurs le .... Je ne puis ....

LE POETE *bas.*

Le Bachelier André Dominique Jouanchaye.

M. DE FLORIDOR.

Le Bachelier André Dominique Jouanchaye,
Fameux Poëte Basque, & natif de Biscaye,
Et qui pour le Théâtre est un Auteur divin.
Il vous mettra ..... Combien ?

LE POETE *bas.*

Treize pieces en main.

M. DE FLORIDOR.

Treize pieces en main.

LE POETE.

Oui, qui malgré l'envie,
Vous donneront du bien pour toute votre vie.

M. DE HAUTEROCHE.

Nous serions bien-heureux.

LE POETE.

N'en doutez nullement ;
Treize pieces de moi, c'eſt de l'argent comptant,
Et de plus une ſomme aſſez conſidérable.

TOUS LES COMEDIENS.

Treize picees

M. DE FLORIDOR.

Vraiment, Monſieur eſt admirable !

LE POETE.

Quand par elles, Meſſieurs, nous nous enrichirons,
Tour à tour, vous & moi nous nous louangerons ;
Moi de voir mes enfans avec éclat paroître ;
Et vous, vous me louerez de les avoir fait naître ;
Quoiqu'à dire le vrai, tous les Auteurs fameux
N'ont pas beſoin de vous, vous avez beſoin d'eux.

M. DE HAUTEROCHE.

Et qui fait, s'il vous plaît, éclater leurs ouvrages
Que ceux qui donnent l'ame à ces grands perſonnages ?
Que ne doivent-ils point aux excellens Acteurs
Que l'on peut bien nommer d'aimables Enchanteurs ?
Puiſqu'ils charment l'eſprit, enchantent les oreilles ;
Que dans leur bouche un rien paſſe pour des merveilles ;
Qu'un Galimathias dit par ces grands Acteurs
Tire le brouhaha de tous les ſpectateurs.
Mais ſi-tôt que l'on voit cette piece imprimée ;
On rougit mille fois de l'avoir eſtimée.
Les endroits qu'au Theâtre on avoit admirés,

Si-tôt qu'on les peut lire, ils sont comme enterrés ;
L'Auteur les méconnoît, & lui-même confesse
Qu'il voit tous ses enfans étouffés sous la presse.
Pourquoi les élever, & nous abaisser tous ?
Nous avons besoin d'eux, ils ont besoin de nous.

LE POETE.

Mais tous sont glorieux ; le moindre, on l'idolâtre.

M. DE HAUTEROCHE.

Mais leur gloire, Monsieur, ne vient que du Théâtre :
Sans ce grand fief, qui fait leur plus beau revenu,
Le nom du plus fameux ne seroit pas connu ;
Et leurs pieces enfin, qu'ils croyent sans égales,
Iroient en manuscrit aux Beurrieres des Halles.
Ainsi je mets en fait que tous ces grands Auteurs
Doivent & leur fortune, & leur gloire aux Acteurs.
Et si l'on n'avoit fait que des pieces en prose,
Toute leur gloire enfin ne seroit pas grand chose.

LE POETE.

Brisons là, vous peut-on lire une piece ou deux ?

M. DE FLORIDOR.

Non pas pour le présent.

LE POETE.

Les titres sont heureux ;
Voyez-les.

TOUS LES COMEDIENS.

Voyons-les.

LE POETE.

Je vais vous satisfaire :

Ils ſont bons, car j'ai pris grande peine à les faire :
Douze cens mille Vers que j'ai fait pour cela
M'ont beaucoup moins coûté que tous ces titres-là ;
Moi-même en les liſant je m'étouffe de rire.

SCENE IX.

Mlle DEBRECOURT, M. DE FLORIDOR, M. DE HAUTEROCHE, Mlle. DE BEAUCHASTEAU, Mlle POISSON, LE POETE, LE BARON, SAINT-GEORGES.

Mlle DE BRECOURT.

HE ! commencez, Meſſieurs. Que voulez-vous donc dire ?
Tous les Paſſe-volans veulent s'en retourner,
Et c'eſt ſe mocquer d'eux, cinq heures vont ſonner.

M. DE FLORIDOR.

Nous allons commencer.

LE POETE.

Souffrez que je m'explique :

N'allez-vous pas jouer une piece comique,
De ces petits Auteurs ?

M. DE FLORIDOR.

Oui sur la fin, pourquoi ?

LE POETE.

Ne vaut-il pas mieux voir quelque chose de moi ?
Vos Auditeurs & vous, serez-vous pas plus aises
De voir ce que j'ai fait, que de voir des fadaises.

M. DE FLORIDOR.

Oui-dà.

Mlle DE BEAUCHASTEAU.

Comment ce fou nous est-il donc venu ?

LE POETE.

Par mes pieces j'espere être bientôt connu.

M. DE FLORIDOR.

Les jouant toutes treize on pourra vous connoître.

LE POETE.

Par ces titres jugez ce qu'elles doivent être,
LA CREATION DU MONDE. Hem, ce titre est-il beau ?
Qu'en dites-vous, Messieurs ?

LE BARON.

Il n'est pas fort nouveau ;
Mais le sujet est grand.

LE POETE.

Très-grand, car je le fonde,
Plus de cent ans avant la création du monde ?

LE BARON.

Si rien est plus plaisant je veux être roué.

LE POETE.

L'autre piece qui suit, c'est L'ARCHE DE NOE'.

M. DE HAUTEROCHE.

Comment réglerez-vous cette piece au Théâtre.
J'y vois fort peu d'Acteurs.

LE POETE.

Je veux qu'on m'idolâtre,
Et que chaque Auditeur soit là comme enchanté
Et de l'invention & de la nouveauté ;
Car sans l'invention la Poesie est fort gueuse.
J'invente fort, & j'ai l'invention heureuse ;
Dedans ce que je fais j'en mets toujours un peu,
Parce qu'aux nouveautés on y court comme au feu.
Je prends donc pour Acteurs de cette Comédie
Les Animaux parlans, comme le Geai, la Pie.
Ceux qui parlent le mieux, enfin les Perroquets
Joueront les rôles doux avec les Sansonnets :
Et comme j'ai besoin d'un Acteur d'importance
J'obligerai le Singe à parler, que je pense.
Le Rossignol, le Merle, & la Linotte aussi
Y feront ce que font les Violons ici

LE BARON.

On ne verra jamais sortir d'une cervelle
Invention qui soit plus rare, & plus nouvelle.

LE POETE.

Mais voici la mignonne, & quand on la jouera
Vous serez bien surpris du monde qu'on aura.

Dès midi vous verrez toutes vos loges prises ;
Et sur ces Poutres-là des Ducs & des Marquises.
Oui, Messieurs, tenez-moi pour le plus fou des fous,
Si durant tout un an on ne creve chez-vous ;
Enfin on s'y tuera, vous verrez mettre en terre
Des dix hommes par jour étouffés au parterre.

M. DE FLORIDOR.

Ah, Messieurs ! évitons cet accident mortel ;
Achetons vingt maisons pour croître notre Hôtel.

LE POETE.

Il faut en venir-là pour jouer cette piece.

M. DE HAUTEROCHE.

Quel titre a celle-là, Monsieur ?

LE POETE.

LA SEIGNEURESSE,
OU DAME DE BISCAYE. Ah ! Seigneuresse est beau,
Parce que Seigneuresse est un mot fort nouveau :
Et joint qu'heureusement ce mot de Seigneuresse
Rime fort bien à ceux, de Princesse, d'Alteſſe.
C'est la premiere aussi que je veux faire voir,
S'il vous plaît, aussi-tôt qu'on la pourra sçavoir.
Je vais présentement en faire une lecture,
Et ce sera pour vous comme une Tablature.
J'y marquerai les tons, & les mutations,
Les grimaces sur tout avec les actions :
Quand je ne dirai mot observez mon visage,
Vous me verrez passer de l'amour à la rage ;

Puis

Puis d'un art merveilleux, d'un surprenant retour,
Je sçaurai repasser de la rage à l'amour.
Bref, je vais vous montrer comme il faut satisfaire,
Et ce qu'un grand Acteur est obligé de faire.
Ne perdez pas de moi le moindre mouvement,
Car le moindre mérite un applaudissement.

Mlle DE BRECOURT.

Voulez-vous un fauteuil? vous jouerez à votre aise

LE POETE.

L'Action n'est jamais belle dans une chaise.
Je m'en vais commencer: vous verrez ce que c'est:
Comédie..... Hé, Messieurs, silence, s'il vous plaît.
Comédie.....

M. DE HAUTEROCHE.

On sçait bien que c'est la Seigneuresse.

LE POETE.

Oui-dà: mais comme il faut pour jouer cette Piece,
Treize vaisseaux de guerre, & bien équippés tous.....

M. DE FLORIDOR.

Treize vaisseaux de guerre! où les prendrions-nous?

LE POETE.

Que le Roi vous en prête, ou bien faites-en faire.

M. DE HAUTEROCHE.

Mais il faut de l'argent.

LE POETE.

C'eſt une belle affaire.
N'en avez-vous pas ?

M. DE HAUTEROCHE.

Oui, mais il en faut ailleurs.

LE POETE.

Il n'eſt point de profit ſans dépenſe, Meſſieurs ;
Puis c'eſt pour s'enrichir ſemer des bagatelles.
Après pour le Ballet il faudra vingt Pucelles
De ſeize à dix-ſept ans.

M. DE HAUTEROCHE.

Il faut vous avouer
Que votre Piece eſt bien difficile à jouer :
Encor pour les vaiſſeaux, paſſe ; mais vingt Pucelles !
Où les trouveroit-on à préſent ? Où ſont-elles ?

M. DE FLORIDOR.

Il en faudra chercher ; mais c'eſt un grand tracas.

LE BARON.

Mais c'eſt peine perdue, on n'en trouvera pas.

LE POETE.

Si pour vous enrichir vous trouvez tant d'obſtacles,
Faites-vous des Auteurs qui faſſent des miracles.
Je ſuis un plaiſant fou de vous vouloir du bien,
Et que vous ne vouliez avoir ſouci de rien.
C'eſt bien être aveuglés. Vous avez bien envie
D'être eſclaves & gueux pour toute votre vie.

Demeurez-y, Messieurs, je vous donne ma foi,
Que vous n'aurez jamais une piece de moi;
Car fût-elle divine, encore j'appréhende
Que l'on s'y pût sauver : votre Troupe est trop grande ;
Mais si vous la pouviez réduire à deux ou trois,
Nous nous enrichirions avant qu'il fût six mois.

M. DE HAUTEROCHE.

A ce compte, on feroit cinq Troupes de la nôtre ?

LE POETE.

Cinq ? J'en ferois bien huit fort belles de la vôtre.

M. DE FLORIDOR.

Et s'il faut six Acteurs sur la Scene, comment....?

LE POETE.

Lors il faut habiller des fagots proprement.

Mlle. POISSON.

Quoi ! des fagots Acteurs ?

LE POETE.

Et des Acteurs utiles ;
Car comme les fagots sont communs dans les Villes,
S'il fait grand froid, s'il gele, ont-ils joué leur jeu,
Pour vous chauffer d'abord, zest, un Acteur au feu.
Les Troupes de campagne ont cela d'ordinaire :
Sans des Acteurs fagots que pourroient-elles faire ?

Joint qu'un fagot bien mis aux yeux du Spectateur.
Plaît & touche bien plus qu'un médiocre Acteur.

Mlle. DE BRECOURT.

Deux Acteurs joueroient donc toute une Comédie
Avecque des fagots ?

LE POETE.

Oui-dà.

Mlle. POISSON.

Quelle folie !

LE POETE.

Oui, nous vous en allons faire voir le ſuccès ;
Car j'ai fait apporter des habits tout exprès,
Pour vous repréſenter une petite Piece
En trois Actes fort courts : Vous verrez notre adreſſe :
Je me donne les ſoirs ce divertiſſement :
C'eſt où mon Apprentif joue admirablement.
Je ſuis armé de tout, j'ai prévu vos obſtacles :
Je ſçai que pour vous plaire il vous faut des miracles :
Vous en allez voir un ; ma Piece a douze Acteurs,
Deux la joueront, & vont charmer leurs Auditeurs.

Mlle POISSON.

Il faut donc habiller dix fagots ? Quelle peine !

LE POETE.

Pas un Acteur fagot ne ſera ſur la Scene.

Deux Acteurs effectifs par mon invention
La vont représenter dans sa perfection:
Et ce qui fait encor que le plaisir augmente ;
C'est que Bidache y danse une entrée étonnante :
Il se fait admirer ; enfin jamais Valet
N'eut plus d'esprit que lui pour danser en Ballet.
Mais la Piece sur tout est fort ingénieuse.

M. DE FLORIDOR.

Comment la nommez-vous ?

LE POETE.

La Mégere amoureuse ;
Ou le Blondin glacé près de la Vieille en feu.
Messieurs jouez un air qui divertisse un peu,
Attendant qu'on m'habille.

Mlle. POISSON.

Ah, quelle maladie !

M. DE FLORIDOR.

Ma foi, laissons lui seul jouer sa Comédie.

M. DE HAUTEROCHE.

Ah ! point, il la faut voir.

Mlle. DE BRECOURT.

Vraiment, il le faut bien.

M. DE FLORIDOR.

Je suis fort assuré qu'elle ne vaudra rien ;
Et qu'on la trouvera ridicule, je meure.

Mlle. POISSON.

Qu'elle le soit, tant mieux, elle en sera meilleure.

Mlle. DE BRECOURT.

Ils ne viendront d'une heure, ils les faudroit presser.

SAINT-GEORGES *aux violons.*

Les voilà prêts. Jouez, ils s'en vont commencer.

LA MEGERE AMOUREUSE,

COMEDIE.

LE POETE vêtu en MARQUIS; GODENESCHE vêtu en SCAPIN d'un côté, & de l'autre en AGATHE. Il se tourne à mesure qu'il passe d'un personnage à l'autre, & présente aux Spectateurs, tantôt le visage de SCAPIN, tantôt celui d'AGATHE.

SCAPIN.

Oui, les vieilles se marient;
Que toutes les jeunes en rient:
Madame Agathe en rit aussi.
Vous la verrez bien-tôt ici:
Elle vient sur mes pas vous dire
Et son dessein, & son martyre.

Enfin, Monsieur, sans tant jazer,
Elle vient pour vous épouser.
Etant gueux, c'est votre avantage.

LE MARQUIS.

Ce seroit un beau mariage !

SCAPIN.

Oui, fort beau, car vous n'avez rien :
Elle a vingt mille écus de bien,
Et vous en avez bien eu d'elle,
Quand elle étoit un peu plus belle.

LE MARQUIS.

Quoi ! l'avoir pour femme, Scapin !

SCAPIN.

Quoi, Monsieur, n'avoir pas du pain !

LE MARQUIS.

Non, c'est en vain que l'on me prône.

SCAPIN.

Il faut donc demander l'aumône.

LE MARQUIS.

Vivre par un sort si fatal !

SCAPIN.

Mourir de faim à l'Hôpital !

LE MARQUIS.

Caresser un spectre effroyable !

SCAPIN.

Oui, Monsieur, caressez le Diable :
Faites-en le passionné,
Souffrissiez-vous comme un damné.

LE MARQUIS.

Voudrois-tu de cette Mégere,
Toi ?

Moi

SCAPIN.

Moi ? j'épouserois sa mere ;
Car pour l'argent en ce temps-ci
Les plus huppés. . . . Mais la voici.

SCAPIN *se retourne, & paroît sous le visage d'*AGATHE.

Monsieur, je suis votre servante.

LE MARQUIS.

Votre visite est surprenante.

AGATHE.

Est-ce qu'elle ne vous plaît pas ?

LE MARQUIS.

Je suis surpris de vos appas,
Et rien ne leur est comparable.

AGATHE *se tourne en* SCAPIN.

Votre début est admirable !
Vous la charmez.

AGATHE.

En vérité,
Monsieur, si mon peu de beauté
Rappelle votre amour passée,
Mon affaire est bien avancée,
Et notre hymen dans peu de jours
Légitimera nos amours.

SCAPIN.

Répondez-lui donc quelque chose.

AGATHE.

Il ne dit mot, Scapin.

SCAPIN.

Il n'ose.

Monsieur, êtes-vous enragé ?

AGATHE.

Comme mon cœur n'est point changé,
Je ne fais point la façonniere.
Nous avons vécu de maniere
A vous parler ouvertement.
Souhaitez-vous pas ardemment
Que bien-tôt notre hymen s'acheve ?

LE MARQUIS.

Non, ma foi.

SCAPIN.

La peste vous creve.

AGATHE.

Qu'a-t'il, Scapin ; qu'il est contrit

SCAPIN.

Madame, il a perdu l'esprit.

LE MARQUIS.

Le mariage est une affaire
Entre-nous fort peu nécessaire ;
Et c'est comme s'il étoit fait :
Chacun de nous est satisfait.

AGATHE.

Oui bien vous, mais moi, le puis-je être?
Si quelque chose va paroître,
Etant veuve, par quel moyen.....

LE MARQUIS.

Madame, il ne paroîtra rien.

AGATHE.

Mais cela vient sans qu'on y pense.

LE MARQUIS.

Quitte pour quelques mois d'abſence.
Mais, Madame, depuis vingt ans
Que vous ne faites plus d'enfans.....

AGATHE.

Je ne vous dis pas le contraire.

SCAPIN.

Mais, Monſieur, Madame en peut faire.

AGATHE.

Non, non, il ne faut qu'un malheur,
Pour perdre une femme d'honneur.

SCAPIN.

Quand un mari vit, encor paſſe.

AGATHE.

Mais enfin, Monſieur, je me laſſe,
De vous voir ſi peu de chaleur,
Pour mettre a couvert mon honneur.

LE MARQUIS.

Laiſſons-là votre honneur, Madame:
Qui le connoît?

AGATHE.

Comment infâme!
Qui le connoît? Pour notre amour
Je n'ai dormi ni nuit, ni jour;
Et feu mon pauvre mari même
Blâmoit ſa jalouſie extrême,
Par mon adreſſe, & par mon ſoin.

SCAPIN.

Elle a raiſon, j'en ſuis témoin,

Pour paroître prudente & sage
Madame a tout mis en usage.

AGATHE.

Helas, oui. Fausse porte, trous,
Echelle de corde, verroux;
Enfin j'ai sçû par ma prudence
Faire taire la médisance.
Puisque je n'adore que toi,
Que j'ai du bien, épouse-moi.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas, Madame.

AGATHE.

Ingrat.

SCAPIN.

Parjure.

AGATHE.

Tigre.

SCAPIN.

Infâme.

AGATHE *en pleurant.*

Ton cœur est le cœur d'un Vautour,
Je t'ai donné tout mon amour.

SCAPIN.

Bon, Morbleu! faites la pleureuse.

AGATHE.

Helas! que je suis malheureuse!

SCAPIN.

Voilà le moyen de l'avoir.

AGATHE.

Veux-tu me mettre au désespoir?

Tu m'épouseras, exécrable.

LE MARQUIS.

Madame, je me donne au Diable
Si je vous épouse jamais.

AGATHE.

Il fuit : Que faire désormais,
Scapin ?

SCAPIN.

J'y reve. Comment faire ?
Plaignez-vous à Monsieur son pere.
Vous avez du bien, des appas.

AGATHE.

Mais si l'ingrat ne m'aime pas,
Et que l'on l'oblige à me prendre,
Que ferai-je ?

SCAPIN.

Faites-le pendre.

LE MARQUIS *lui donnant un soufflet.*

Tenez, Conseiller de malheur.

SCAPIN.

Pourquoi donc ce soufflet, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Quel conseil donnez-vous-là, drôle ?

SCAPIN.

Ce soufflet n'est pas de mon rôle ;
Pourquoi.....

LE MARQUIS.

J'en ai deux dans le mien,
Mais tous les deux sont pour toi : tien.

AGATHE.

Juſte-Ciel ! Quelle effronterie !

Scapin ſe tourne preſtement, & Agathe reçoit le ſoufflet.

LE MARQUIS.

Madame, excuſez, je vous prie,
Je voulois frapper mon valet.

AGATHE.

A moi ! me donner un ſoufflet !
Ah, traître ! de cette inſolence
Ton pere fera la vengeance :
Ce coup te ſera cher vendu.

SCAPIN.

Souffleteur, vous ſerez pendu,
Ayez un peu de patience.

LE POETE.

Voilà le premier Acte.

M. DE HAUTEROCHE.

Il eſt court.

LE POETE.

Oui : Qu'on danſe.

Aux Violons.

Jouez donc l'air qu'il faut, Bidache danſera.

UN VIOLON.

Lequel eſt-ce, Monſieur ?

LE POETE.

Celui qu'il vous plaira.

Fin du premier Acte.

L'on danſe une Entrée de la Femme double, & après qu'elle a danſé, le ſecond Acte commence.

ACTE II.

SCAPIN *habillé d'un côté en Vieillard, & de l'autre en Servante.* LE POETE *en Marquis.*

LE VIEILLARD.

UN soufflet à Madame Agathe !

LA SERVANTE.

Ah ! je t'aurois fait Cu-de-jatte,
Frippon, Marquis du port au foin,
Tu ne le porteras pas loin.

LE VIEILLARD.

Mon fils, par quel trait de jeunesse . . . ;

LA SERVANTE.

Coquin, soufleter ma maîtresse !
Par-tout où je te trouverai,
Merci-Dieu je t'étranglerai.

LE POETE.

Ah ! morbleu, qu'il fait bien !

M. DE FLORIDOR.

Ah ! qu'il a de folie !
Bernons-le.

M. DE HAUTEROCHE.

Hé, laissons-lui finir sa Comédie,
Puis nous le bernerons.

LE BARON.

Je donne mon écu;

Qu'on lui faſſe attacher trente petards au cu.

M. DE HAUTEROCHE.

Hé, ma foi! voyons lui finir ſon ſecond Acte.

LE POETE.

Non, non, il eſt fini, Monſieur, je le rétracte,
Et je m'en vais ... J'entends de ſi ſottes raiſons ...

M. DE FLORIDOR.

C'eſt fort bien fait, allez aux petites maiſons;
C'eſt-là que tous les fous vont ſe faire connoître.

LE POETE.

S'il eſt ainſi, Monſieur, vous y devriez être.
Toujours les grands Auteurs ſortent mal d'avec vous.

M. DE FLORIDOR.

Qu'on le faſſe porter à l'Hôpital des Fous.

GODENESCHE *à genoux ôtant ſa barbe.*

Meſſieurs ....

LE BARON.

Tu n'iras pas; viens me ſervir, ſois ſage.

GODENESCHE.

Mais j'ai trois ans encor de mon apprentiſſage.

LE BARON.

Mais ſi tu n'es a moi, l'on t'aſſomme là-bas.

GODENESCHE.

Mais je ſuis obligé ſix ans, je ne puis pas.
Si je vous ſers, Monſieur, le moyen d'être Maître?
Sans achever mon temps je ne puis jamais l'être.

LE BARON.

Je te mene au pays, viens, je ſuis généreux,
Fais des Vers à ma gloire, & tu ſeras heureux.

GODENESCHE.

Monſieur, puis-je bien être en allant en Gaſcogne
Maître juré Poëte à l'Hôtel de Bourgogne.

M. DE HAUTEROCHE.

Non, étant ſans ton Maître ?

GODENESCHE.

Ah ! que quelqu'un de vous
Me faſſe donc conduire à l'Hôpital des fous.

M. DE HAUTEROCHE.

Viens.

M. DE FLORIDOR.

Meſſieurs, excuſez, car ce Poete eſt la cauſe
Qu'on ne peut aujourd'hui vous donner autre choſe.

FIN.

LA
HOLANDE
MALADE,
COMEDIE.

ACTEURS.

LA HOLANDE.

BELINE, ſa ſuivante.

MARILLE, ſervante de la Holande.

GOULEMER, Matelot.

FRELINGUE, Holandoiſe.

BADZIN, Holandois.

LA FLAMANDE.

L'HOSTE.

I. BOURGUEMESTRE.

II. BOURGUEMESTRE.

MEDECIN FRANÇOIS.

MEDECIN ESPAGNOL.

MEDECIN ANGLOIS.

MEDECIN ALLEMAND.

PACOLE, Servante.

La Scene eſt à Amſterdam.

LA HOLANDE MALADE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

GOULEMER, FRELINGUE, BADZIN, MARILLE.

Il paroît un Cabaret à Biere, où Goulemer & Frelingue sont à une table, & Marille & Badzin à l'autre, buvant & fumant.

GOULEMER.

BUvons ce pot. A vous.

FRELINGUE.

C'eſt ce que je demande.

GOULEMER.

Comment va la ſanté de Madame Holande?

FRELINGUE.

Chacun dit que ſon mal prend un fort mauvais cours.

GOULEMER.

Comment ?

FRELINGUE.

C'eſt qu'on la voit empirer tous les jours.

GOULEMER.

Elle a le mal de Mer, & la fievre la ſerre.

FRELINGUE.

Elle a le mal de Mer, elle a le mal de Terre,
Elle a .. Que ſçais-je enfin. Elle n'eſt pas trop bien.
Cent drogues qu'on lui fait, ne lui ſervent de rien.
Si l'on la peut ſauver, la cure ſera belle.
Taiſons-nous; Ces Gens-là ſont, je crôis, de chez elle.

MARILLE.

Chacun la tient fort mal.

BADZIN.

Oui, je la viens de voir.

MARILLE.

Elle doit prendre encore un lavement ce ſoir;
On la fera mourir.

BADZIN.

Je penſe qu'on y tâche.
Pourquoi ce lavement ? on dit qu'elle eſt ſi lâche,
Qu'elle laiſſe aller tout.

MARILLE.

De moment en moment

Elle en prend, ma s c'eſt bien contre ſon ſentiment.
Ces lavemens ſont faits d'une poudre étonnante,
Qui lui fait rendre tout.

BADZIN.

Elle eſt fort violente.
Entre-t'il pas dedans du Salpêtre & du Plomb ?

MARILLE.

Je ne ſçai. L'on diroit de la poudre à Canon.

BADZIN.

C'eſt cela. Ce mal la prit avec violence.

MARILLE.

C'eſt un air empeſté, qui vient (dit-on) de France.

GOULEMER.

Ce n'étoit que fumée & que feu tout le jour ;
Nous ne nous vîmes point non plus que dans un four.
Sur Mer il faut chomer la Fête toute entiere :
On ne trouve point là de Porte de derriere.
Quand cent coups de Canon vous fracaſſent vos Mâts,
Qu'il a mis ſur le Pont des trente Hommes à bas,
Et ſans ceſſe bou-boue, & des coups effroyables
Qui jettent votre Mât a tous les mille Diables,
Ou que quelque Brûlot s'accroche à votre Bord ;
C'eſt-là qu'il faut périr. La frayeur prend d'abord.
Le Brûlot fait effet, le feu prend à la Poudre,
Et tout-d'un-coup boudoue, ah, c'eſt le coup de foudre ;
Les Brûlots, les Canons, les Hommes, les Vaiſ-
ſeaux,

Parcorbleu vous sautez tous comme des Crapaux.

MARILLE.

On dit bien, quand on vit la Comete paroître,
Que les François un jour nous feroient du bisſêtre.

GOULEMER.

Ils sont mordienne tous des vrais Frappe d'abord.

BADZIN.

Chacun perdit-il bien des hommes dans son Bord ?

GOULEMER.

J'en vis tuer quarante au nôtre.

MARILLE.

La misere ?

Etiez-vous-là ?

GOULEMER.

Nenni, c'étoit mon petit frere.
Notre Bord reçut d'eux trois cens coups de Canon,
Ou n'en reçut pas un. Ah ! c'étoit tout de bon.
Jamais Vaisſeau ne peut le réchaper plus belle :
Je crus qu'ils en vouloient faire de la Canelle.
Il semble à ces Gens-là qui n'ont jamais rien vû,
Que chacun soit comme eux. A vous ?

FRELINGUE.

C'eſt assez bû.

MARILLE.

Peut-on voir tant de gens tués sur un Navire ?
Je frémis seulement de l'avoir ouï dire.
Où les enterre-t'on ces Morts-là cependant ?

GOULEMER.

Enterrés dans la Mer.

BADZIN.

BADZIN.

Le Cimetiere eſt grand.
Madame Holande étoit & graſſe & potelée.

MARILLE.

Elle en a pour ſa graiſſe ; elle s'en eſt allée.

BADZIN.

Mais maigrir tout d'un coup !

MARILLE.

Il n'eſt rien de pareil ;
Elle a fondu d'abord comme beurre au Soleil.
Elle eſt toujours debout.

FRELINGUE.

Debout ? Doit-on permettre....

MARILLE.

A peine trouve-t-elle une place à ſe mettre ;
Son mal la prend par-tout.

BADZIN.

Qu'on change en peu de temps.
Elle n'eſt plus d'humeur à brocarder les Gens.

MARILLE.

Oui, c'étoit ſa coutume, elle la paye bonne.

BADZIN.

C'eſt qu'il ne faut jamais ſe railler de perſonne.
Les Gens ne diſent rien quand on les a piqués :
Mais après, comme on voit, les moqueurs ſont moqués.

MARILLE.

Fût-ce Noſtradamus, auroit-il pû comprendre ;

Que des maux si fâcheux dussent jamais la prendre,
Dans le meilleur état qu'elle ait jamais été ?

BADZIN.

On ne pouvoit pas être en meilleure santé.

SCENE II.

PACOLE, BADZIN, MARILLE, L'HOSTE, GOULEMER, FRELINGUE.

PACOLE.

MArille, venez donc. Vîte, l'on vous demande.

MARILLE.

Qui presse donc si fort ?

PACOLE.

Hé, Madame Holande.

MARILLE.

Est-ce qu'elle est plus mal ?

PACOLE.

Eh non pas autrement ;
Mais elle ne sent pas son mal assurément.

MARILLE.

Ecoute donc, viens-ça, qu'en penses-tu, Pacole ?

PACOLE.

Je penſe que ſon mal la fait devenir folle.

MARILLE.

Eſt-ce que tu l'as vuë en quelque égarement ?

PACOLE.

Vraiment oui, mais cela n'a duré qu'un moment.
Ah, ſa pauvre cervelle étoit bien dévoyée !
Elle s'eſt miſe à tire à gorge déployée ;
Puis elle a fait un ſaut qu nous a tous ſurpris.
Nous l'avons vuë après reprendre ſes eſprits.
Beline en vient d'avoir une frayeur extrême.

MARILLE.

Ce mal ne l'avoit point encor priſe de même.
Mais Beline eſt donc-là qui ne la quitte pas ?

PAGOLE.

Oui ; Mais venez-vous-en.

MARILLE *emmene Frelingue.*

Je marche ſur tes pas.

BADZIN.

Çà...

L'HOSTE *à Badzin qui rentre.*

Payez-là dedans. Hélas ! que c'eſt dommage !

GOULEMER.

Qu'avons-nous ?

L'HOSTE.

Vous avez pour dix ſols de Fromage,
Quatorze ſols en Biere, & pour deux ſols de Pain ;
J'oubliois pour chacun ſept ſols de Bran-de-Vin :
Ce ſont quarante ſols tout juſte de dépenſe.

GOULEMER.

Oui ! Recomptez un peu, vous vous trompez, je
pense.

L'HOSTE.

Vous avez pour chacun sept sols de Bran-de-Vin ;
Nous ne comptons, je crois, que pour deux sols
de Pain,
Quatorze sols en Biere, & dix sols de Fromage ;
Pour avoir recompté, quarante sols.

GOULEMER.

Courage.

L'HOSTE.

Cela fait quatre francs.

GOULEMER.

Estes-vous hébété ?
Comment ? Quarante sols pour avoir recompté ?

L'HOSTE.

Autant.

GOULEMER.

Je les payerois ?

L'HOSTE.

Qui donc ? Belle demande !
Ignorez-vous encor la mode de Holande ?

GOULEMER.

Oui, ma foi, je l'ignore.

L'HOSTE.

Oh, soyez-en instruit ;
Ajoutons à cela quatre francs pour le bruit.

GOULEMER.

Pour le bruit quatre francs !

L'HOSTE.

J'oublioïs pour le Beurre
Vingt sols. Ce sont neuf francs qu'il me faut tout-à-l'heure.

GOULEMER.

Quatre francs pour le bruit !

L'HOSTE.

Estes-vous Holandois ?

GOULEMER.

Oui, mais vous me prenez, je crois, pour un François.

L'HOSTE.

Voulez-vous pas payer ?

GOULEMER.

Je ne veux pas débattre ;
Mais quatre francs, c'est trop.

L'HOSTE.

Je n'en puis rien rabattre ;
Avec vos boue boue, hé qu'est-ce que cela ?
Un François eût payé vingt francs de ce bruit-là :
Et plaignez-vous encor ? Vous sçavez qu'en Holande
Il faut sans contester payer ce qu'on demande,
Et que jamais aussi nous n'avons le défaut
De compter comme en France, un sol plus qu'il ne faut.

GOULEMER.

Je le sçai bien. Pourtant je doute fort qu'en France
Un François trouvât-la pour neuf francs de dépense.

L'HOSTE.

Enfin les François font à leur mode delà ;
Et la nôtre est ainsi. Neuf francs donc ?

GOULEMER.

Les voilà.

L'HOSTE.

Allons. Si ceci dure, il faut faire fermer Boutique.

GOULEMER.

Pourquoi ?

L'HOSTE.

Depuis deux mois je n'ai plus de pratique :
Le grand mal de Madame attriste mes Chalands.

GOULEMER.

Et votre marchandise aigrit en peu de temps.
Elle veut du débit.

L'HOSTE.

Diable oui. j'appréhende ;
J'entends ici les cris de Madame Holande.

Ils rentrent, & le Théâtre se change en la Chambre de Madame Holande.

SCENE III.

LA HOLANDE, BELINE, MARILLE.

LA HOLANDE *menée par dessous les bras & mise dans une Chaise.*

AH, Beline, mon mal pénetre jusqu'aux os;

BELINE.

Si vous pouviez un peu demeurer en repos...?

LA HOLANDE.

Demeurer en repos! Le puis-je, misérable,
Lorsque j'ai des Voisins qui font un bruit de Diable?

BELINE.

Vos forces sont encor grandes.

LA HOLANDE.

Je le sçai bien;
Mais ces forces pourtant ne me servent de rien.

BELINE.

En ces sortes de maux les forces sont utiles.

LA HOLANDE.

Elles agissent peu: les membres sont débiles;
Et je puis bien, hélas! dire avecque douleur,
Que j'ai des forces, mais que je manque de cœur;

BELINE.

Vous sautiez bien tantôt.

LA HOLANDE.

Ha que l'on me soutienne ;
Je sauterai bien mieux avant que l'Hyver vienne.
N'a-t-on rien qui me pût fortifier le cœur ?

MARILLE.

Oui, Madame, il vous faut prendre quelque liqueur.

LA HOLANDE.

Un peu de Vin d'Espagne, il m'est bon.

BELINE.

Ce breuvage
Est le seul qui vous peut donner quelque courage.

LA HOLANDE.

Oüi, s'il n'est point aigri, ni gâté, j'en boirai :
Il me fortifiera, je crois ; j'en userai.
Ah, ah, ce Vin d'Espagne : attend-on que je meure ?

MARILLE.

On vous le va querir, Madame, tout à l'heure.

LA HOLANDE.

Quand mon mal commença, j'en prenois tous les jours ;
Il n'a pû cependant en arrêter le cours.

BELINE.

Mais le Tonnerre ici s'est toujours fait entendre ;
Il peut être tourné.

LA HOLANDE.

LA HOLANDE.

Je n'en pourrois pas prendre.

MARILLE.

Hé bien, s'il eſt gâté, prenez le par en bas.

LA HOLANDE.

Qu'entends-tu par en bas?

MARILLE.

Oui.

LA HOLANDE.

Je ne t'entends pas.

Eſt-ce ce Vin d'Eſpagne?

MARILLE.

Oui, prenez-le en Cliſtere.

LA HOLANDE.

Hé bien, fais-le porter chez un Apoticaire.

Qu'il l'apporte au plutôt: mais Marille, il faut bien

Qu'il me prête un Canon, car j'ai perdu le mien.

Qu'il étoit doux, Marille, & que j'en crains un autre!

MARILLE.

Jamais Canon ne fit moins de mal que le vôtre.

Marille rentre.

SCENE IV.

PACOLE, LA HOLANDE, BELINE.

PACOLE.

MAdame Flandre eſt là, qu'on n'entend preſque pas,
Avec ſon baragouin, vous demande là-bas.

LA HOLANDE.

La perſécution eſt grande. Hé bien, qu'elle entre.
Ha le ventre, le ventre. Ah ventre, ventre, ventre.

SCENE V.

LA FLAMANDE, LA HOLANDE, BELINE.

LA FLAMANDE.

JE ly viens point vous voir pour ly fer vous jurer,
Mon Dame, je ly viens pour ly vous aſſurer . . .

LA HOLANDE.

Hé, je ne jure point ; c'eſt qu'avec des tenailles,
Des Démons, que je crois, m'arrachent les entrailles.

LA FLAMANDE.

Quoye donc, c'eſt ſti mal, mon Dam, qui vous l'avez,
Gel vous croye abil fort, ſi vous vous l'en ſauvez.

LA HOLANDE.

Ha, je m'en doute bien.

LA FLAMANDE.

On le peut vous bien plaindre,
Et je le croye bien fort que vous ly devez craindre.
Je l'ay bien eu ſté mal ; c'eſt ly plus grand dy tous.
Gy ly fus pourtant pas malad ſi tant que vous.

LA HOLANDE.

Quand vous prit-il ce mal ?

LA FLAMANDE.

Gy m'en l'étois moquée:
Dans l'an ſoiſſanty-ſep gy l'en fus attaquée.

LA HOLANDE.

Je m'en moquois de même, & ne le croyois pas;
Je l'aurois défié, mais il m'a miſe à bas.

BELINE.

Et ſi bas, que chacun doute qu'elle en releve.

LA HOLANDE.

C'eſt un mal empeſté dont tout mon monde creve

LA FLAMANDE.

Il eſt michant ſti mal, jel ſave bien mon foi ;
Il m'emporte d'un coup quatre l'Enfans dymoi

LA HOLANDE.

J'attends des Médecins de grande expérience,
Qui me ſoulageront.

BELINE.

Qui la tueront, je penſe;
Ils ſont tous Etrangers. L'Eſpagnol & l'Anglois,
Et l'Allemand encor, bref juſques au François.
Quelques-uns de ceux-là la tueront, je m'aſſûre.

LA FLAMANDE.

Deſté Conſulty-là gil tir point bon l'augure,
Gil trouve grand votry mal, gel voye qu'il vous a mis
Dans l'eſprit de ly voir tretous vos l'Ennemis.
Mon Dam, ſongez-ly bien à tous vos grands affaires,
Les Médecins dyhors, qu'il entre lis Notaires.
Le ſervelle ly tourn, ly tourn ly jugement;
Et l'on pouve jamais ly fair dy Teſtament.

LA HOLANDE.

Madame, s'il vous plaît, finiſſez votre prône.

LA FLAMANDE.

Deſti mal-là mon face il devient blanc tout jaune:
Et comme votry mal qu'il eſt contagieux,
Gil veux point que mes yeux il y voye vos yeux:
Toute ces Médecins ly ſont Bourreaux, mon Dame.
Il vont fait mourir vous, Dieu prenne vous vorre ame,

LA HOLANDE.

L'impertinente Masque! Ah que j'en ai souffert!
Pour me désespérer, elle étoit de concert:
La petite Guenon, avec son flux de bouche
De Flamand Francisé, diroit-on qu'elle y touche?
Ah, ah, le maudit mal! Ah je me sens fort bas.
Eh tous ces Médecins?

SCENE VI.

MARILLE, PACOLE, LA HOLANDE, BELINE.

MARILLE.

Ils arrivent là-bas.

PACOLE.

Deux Bourguemestres-là...

LA HOLANDE.

Qu'ils aillent tous aux Diables;
Je ne puis plus souffrir ces Monstres effroyables.

SCENE VII.

DEUX BOURGUEMESTRES, LA HOLANDE, BELINE.

1. BOURGUEMESTRE.

HE', Madame, tout beau.

LA HOLANDE.

Vos conseils odieux
N'ont-ils pas attiré tout le mal dans ces lieux?
Si vos esprits grossiers eussent prévu ces choses,
Tout cela n'eût été peut-être que des roses;
Je serois en repos, & ce mauvais air-ci
Ne seroit pas venu m'étouffer jusqu'ici,
Et me tirer enfin les entrailles du ventre.

2. BOURGUEMESTRE.

Pouvons-nous empêcher, Madame, que l'air n'entre?
Un air subtil encor comme l'est celui-là.
Nous n'avons point d'emplâtre à mettre à tout cela;
Et ces affaires-ci sont bien embarrassantes.
Vous nous dites encor des paroles piquantes.
Vous pourriez bien pour nous avoir plus de bonté,
Et faire moins d'outrage à notre Dignité.

LA HOLANDE.

Eh que ces Médecins viennent en diligence.

1. BOURGUEMESTRE.

Mais notre mal, Madame, eſt plus grand qu'on ne penſe,
Puiſqu'il n'eſt que trop vrai que le Sort nous a mis
Au point de recourir à tous nos Ennemis.
Mais, qui nous force à faire une telle bévue ?
Devons nous endurer, Madame, qu'on vous tue ?
Prétendez-vous avoir des conſolations,
En mandant des Bourreaux de toutes Nations ?
S'ils peuvent approcher un jour votre Perſonne,
En eſt-il quelqu'un d'eux qui ne vous empoiſonne,
Qui n'avance vos jours, & ne ſoit envieux
De ce que vous avez rarement beſoin d'eux ?
De voir votre ſanté d'une telle durée,
Que tout l'air infecté ne l'a point altérée ;
Qu'eux-mêmes affligés, ils ont cent fois dit tous,
Que la ſanté n'étoit au monde que pour vous.

2. BOURGUEMESTRE.

Plus votre mal eſt grand, plus leur ame eſt ravie :
Prenons un autre biais pour vous ſauver la vie ;
Mais prenons-le chez nous, & que vos aſſaſſins
S'en retournent chez eux faire les Médecins.

LA HOLANDE.

Que vous me fatiguez d'inutiles harangues !
Hé laiſſez en repos vos ignorantes langues.

SCENE VIII.

PACOLE, MEDECIN FRANÇOIS, MEDECIN ANGLOIS, LES BOURGUEMESTRES, LA HOLANDE, BELINE.

PACOLE.

LE Médecin François & l'Anglois sont ici.

LA HOLANDE.

Voilà déja l'Anglois.

BELINE.

Le François ?

PACOLE.

Le voici.

LA HOLANDE.

Ha ! ha !

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc ?

L'ANGLOIS.

Vos transports sont extrêmes.

LA HOLANDE.

Hé ! qui le peut sçavoir, Meſſieurs, mieux que vous-mêmes ?

1. BOURGUEMESTRE.

Pouvons-nous bien ſouffrir ces Nations chez nous?

2. BOURGUEMESTRE.

S'ils nous pouvoient crever.....

L'ANGLOIS.

Taiſez vous.

LE FRANÇOIS.

Taiſez-vous.

1. BOURGUEMESTRE.

Nous parler de la ſorte! Apprenez à connoître
Un Bourguemeſtre ici. Sçachez qu'il eſt le Maître;
Qu'il a le plein pouvoir, & que l'étant tous deux,
Vous ne ſçauriez avoir trop de reſpect pour eux;
Qu'ils vous renverſeroient de leur vent, de leur ſouffle.
Voyez, Madame, & puis....

LE FRANÇOIS.

Taiſez-vous, gros matouffle.

1. BOURGUEMESTRE.

Une telle inſolence excite mon courroux.
Vous m'appellez Matouffle, Inſolent?

LE FRANÇOIS *lui donnant un ſoufflet.*

Taiſez-vous?

2. BORGUEMESTRE.

Un ſoufflet devant moi! devant Madame Holande!
Madame, peut-on voir hardieſſe plus grande?
Ici le plus hupé tremble en parlant a nous,
Hé.....

L'ANGLOIS.

Taiſez-vous gros Ane.

2. BOURGUEMESTRE.

Inſolent!

L'ANGLOIS *lui donnant un ſoufflet.*

Taiſez-vous.

Les deux Bourguemeſtres ſortent en ſaluant Madame Holande triſtement, la main ſur leur joue.

LA HOLANDE.

Vous en uſez ainſi, Meſſieurs? Je vous le cede.

L'ANGLOIS.

Selon le mal, il faut appliquer le remede.

LA HOLANDE.

Mais ſans Apoticaire, & ſans Chirurgien,
Vous le faites vous-même, & vous l'appliquez bien.

LE FRANÇOIS.

Il faut à certains maux des remedes extrêmes.

LA HOLANDE.

Ceux que vous me ferez, Meſſieurs, ſont-ce les mêmes?

LE FRANÇOIS.

Hé, nous venons ici, Madame, exprès pour vous;
Et nous vous apportons des remedes plus doux.
Tout ce qui maintenant pourra vous ſatisfaire,
Ou nous vous le ferons, ou vous le ferons faire.

LA HOLANDE.

Hé, dépêchez.

LE FRANÇOIS.

Avant que de rien ordonner,

Mon avis eſt, qu'il faut la faire promener.

L'ANGLOIS.

Madame, levez-vous. Mon avis eſt le vôtre.

LA HOLANDE.

Je ne crois pas pouvoir mettre un pied devant l'autre.

Vîte, vîte, ma Chaiſe. Ah que j'ai mal au cœur!

LE FRANÇOIS.

Voici le Médecin Eſpagnol. Serviteur. *Diſant ce dernier mot, il tire la Chaiſe de Madame Holande qui tombe.*

SCENE IX.

LA HOLANDE, LE MEDECIN ESPAGNOL, LE MEDECIN FRANÇOIS, LE MEDECIN ANGLOIS.

L'ESPAGNOL *la releve, & elle ſe laiſſe encore tomber en devant.*

MOnſieur, Madame Holande eſt, je penſe, tombée.

BELINE.

Les Médecins la relevent encore, & la remettent dans ſa Chaiſe, & lors ce demi Vers ſe dit. *

Monſieur, relevez la. * Je crois qu'elle eſt pâmée!

L'ESPAGNOL.

Hé, je lui vais donner de mon *Catholicon:*
Il eſt miraculeux.

LE FRANÇOIS.

Elle revient.

L'ESPAGNOL.

Bon, bon.

BELINE.

Etes-vous mïeux, Madame?

L'ANGLOIS.

Hé, la voilà remiſe.

L'ESPAGNOL.

De mon *Catholicon* avalez cette priſe.

BELINE.

Hélas! elle ſe meurt, Monſieur, c'eſt du poiſon.

LE FRANÇOIS.

Elle eſt fort mal, Monſieur.

L'ESPAGNOL.

Quoi! mon *Catholicon*
Donne la vie.

MARILLE.

Hélas! il a fait le contraire.

L'ESPAGNOL.

Mais comment diable encor cela ſe peut-il faire?
Voilà, depuis deux ans que j'en donne à la Cour,
Pour la troiſieme fois qu'il m'a joué ce tour.
Mais ſon pouls eſt fort bon.

Il tient le bras de Beline, croyant tenir celui de la Malade.

BELINE.

C'eſt mon bras : elle eſt morte.

L'ESPAGNOL.

Je le croyois le ſien, ou le Diable m'emporte.
Je m'étonnois auſſi qu'elle eût le pouls ſi bon.

BELINE.

Vous me ſerriez le bras d'une étrange façon !

L'ESPAGNOL.

Elle revient.

LA HOLANDE.

Meſſieurs !

LE FRANÇOIS.

Les plus nobles parties
N'agiſſent preſque plus, n'ont plus ces ſimpathies,
Ni cette égalité dedans leurs fonctions ;
Et cela cauſe en vous ces agitations.
Tous vos membres étant de Provinces-Unies,
Mais qui ne le ſont plus, toutes ces harmonies
Ne font plus qu'un cahos : enfin tout eſt péri ;
D'un concert que c'étoit, c'eſt un charivari ;
Les eſprits y manquant, la gangrene ſuccede.
Il faut pour lors courir au périlleux remede ;
Il faut, dis-je, extirper, & jouer des couteaux.
Ainſi ce corps formé par des membres ſi beaux,
Qui ſembloit défier la mauvaiſe influence,
Tout d'un coup eſt détruit, & tombe en décadence,
Pour n'avoir point uſé de ces précautions
Qui préviennent le mal par des purgations.

LA HOLANDE.

Un autre Médecin qui ſe croit grand génie,

Pour montrer ce qu'il ſçait, m'attend à l'agonie:
C'eſt un Allemand.

L'ANGLOIS.

Oui, n'ayez aucun ſouci,
Ce ſera fait de vous, avant qu'il ſoit ici:
Il a la goutte.

LA HOLANDE.

Lui?

L'ANGLOIS.

Pour le moins je m'en doute:
A voir comme il en uſe, il faut qu'il ait la goutte;
Et quand il faut guérir un mal ſi violent,
C'eſt un foible ſecours, qu'un remede ſi lent:
Le voici.

SCENE DERNIERE.

LA HOLANDE, LE MEDECIN ALLEMAND, LE MEDECIN FRANÇOIS, LE MEDECIN ANGLOIS, LE MEDECIN ESPAGNOL, BELINE.

L'ALLEMAND *fourré par tout, venant fort lentement.*

J'Ai la goutte aux pieds, ne vous déplaiſe.

L'ESPAGNOL.

Elle mourra devant qu'il puiſſe être à ſa chaiſe.

L'un après l'autre enfin, voyons donc ce qu'elle a ;
Et tâchons, s'il se peut, à la tirer de là.

LE FRANÇOIS.

Voyons la langue un peu.

LA HOLANDE.

Ma mort est assurée.

LE FRANÇOIS.

Ah la méchante langue ! elle est toute ulcérée :
Le plus fort gargarisme est inutile là ;
Nous n'avons que le feu pour dessécher cela.

L'ALLEMAND.

Le pouls intermittent, un fort mauvais augure :
Elle ne la fera pas longue, je m'assure.

BELINE.

Peut-elle encor durer quelque temps ?

L'ALLEMAND.

Eh pas trop.
On voit bien que ce mal l'emmene au grand galop :
Il est fort violent, la Nature est peu forte :
Et je ne doute point du tout qu'il ne l'emporte :
Oui, le mal est trop grand pour la pouvoir guérir.
Je m'en vais, ne pouvant ici la secourir. *Il rentre.*

L'ESPAGNOL.

Mais je ne la vois point encor désespérée ;
Son mal ne marque point une mort assurée.

LA HOLANDE.

Mon espoir est en vous, ne m'abandonnez pas.

L'ESPAGNOL.

Je ne vous quitte point jusqu'à votre trépas :
Je l'ai promis, Madame, & je tiendrai parole.

LA HOLANDE.

Hé c'eſt dans mon malheur tout ce qui me conſole.

L'ESPAGNOL.

Votre mal toutefois, Madame, a pris un cours,
Qu'on ne peut arreter qu'avec un grand ſecours;
Et même il n'eſt pas sûr, quelque grand qu'il puiſſe être,
Qu'il le pût être aſſez pour en être le maître:
Mais je vous veux ſervir ſans intérêt; ainſi
Je ne prétends de vous qu'un ſimple grand-merci.

LA HOLANDE.

Que pourrois-je donner? je ſuis dans l'impuiſſance.
Chacun ſçait qu'autrefois j'étois dans l'opulence:
Qu'une perſonne alors fût pauvre à n'avoir rien;
Qu'elle eût avidité de ſe voir quelque bien,
Helas! elle n'avoit, pour être ſatisfaite,
Que s'en venir chez moi, ſa fortune étoit faite.

LE FRANÇOIS.

Vous n'avez point usé de régime du tout:
Madame, votre mal nous pouſſe tous à bout.
Votre clou, votre poivre, & vos épiceries,
N'ajoûtent rien de bon à vos intempéries:
Vos fromages encor irritent ce mal là;
Et vous ne vous pouviez paſſer de tout cela.

LA HOLANDE.

Je penſe que les eaux me ſeroient ſalutaires.

L'ESPAGNOL.

Les Minérales? point, elles vous ſont contraires.

LA HOLANDE.

J'entends parler des eaux de ce pays.

L'ESPAGNOL.

L'ESPAGNOL.

Ah ! bon.
Oui, les eaux du pays seroient fort de saison ;
En grande quantité sans doute elles conservent,
Et nuisent autrement bien plus qu'elles ne servent :
Mais le Soleil ici brûle & desseche tout.
Où les prendre ? Il n'est rien dont il ne vienne à bout :
Et cet Astre brûlant, qui vous est si contraire,
Donne un peu trop à plomb dessus votre hémisphere.

L'ANGLOIS.

Examinons un peu tout ce bas-ventre-ci.
Penchez-vous sur le dos. Vous êtes bien ainsi.
Que de malignité là-dedans est enclose !
Il est aisé de voir & le mal & la cause :
Mais que ferons-nous-là, Messieurs ? vous voyez bien
Par ce qui vous paroît, que le tout n'en vaut rien,
Que ce bas-ventre est plein de choses étrangeres,
Qui n'ont déja que trop enflammé les visceres.
A ces sortes de maux, le remede effectif,
Est de lui faire prendre un fort grand vomitif.

LA HOLANDE.

Un vomitif, Monsieur ! Je ne puis plus rien prendre.

L'ANGLOIS.

C'est l'unique remede : il faut crever ou rendre,
Madame ; & prenant tout ce qu'on vous donnera ;

Je ne ſçai même encor ſi l'on vous ſauvera.
Le mauvais vent qui vient du côté de la Terre ;
Livre à votre ſanté cette mortelle guerre ;
Et celui de la Mer qui vous fut excellent,
N'eſt aujourd'hui pour vous qu'un mal très-peſtilent.
Ainſi je ſuis certain, ſi ce mal ne vous tue,
Que la Mer vous doit être à jamais défendue ;
Et le Poiſſon ſur-tout ; c'eſt pour vous un poiſon :
Gardez-vous d'en manger en aucune ſaiſon.
Votre Péche aux Harangs encor, quoiqu'on en die,
Cauſe une bonne part de votre maladie.
Il faut lui provoquer un grand vomiſſement.

LE FRANÇOIS.

Et lui tirer du ſang, mais copieuſement.

LA HOLANDE.

Quoi, me tirer du ſang encor ? quelle ordonnance!
Je n'attendois pas moins d'un Médecin de France.
Je me ſens affoiblie, & ne puis faire un pas ;
On m'en a tant tiré, que l'on m'a miſe à bas.
Médecin dangereux !

L'ANGLOIS.

Là langue de Vipere !
Toute prête à mourir, elle ne ſe peut taire :
Des injures toujours : elle n'a point ceſſé.

LE FRANÇOIS.

C'eſt qu'elle veut finir comme elle a commencé.

LA HOLANDE.

Le chagrin me dévore. Helas ! que faut-il faire ?

L'ANGLOIS.

Votre mal n'étant pas un mal fort ordinaire,
Il vous faut un remede auſſi hors du commun.

LA HOLANDE.

Il n'en eſt point pour moi.

LE FRANÇOIS.

Bon, nous en avons un
Qui contre votre mal eſt ſouverain, Madame.
Vous avez, dires-vous, quelque chagrin dans l'ame,
Vous êtes triſte ?

LA HOLANDE.

Helas ! plus qu'on ne peut penſer.

LE FRANÇOIS.

Monſieur l'Anglois & moi nous vous ferons danſer.

LA HOLANDE.

Danſer !

L'ANGLOIS.

C'eſt le remede à votre maladie :
La joie eſt l'antidote à la mélancolie.

LA HOLANDE.

Que mes Violons donc viennent dans le Sallon.

LE FRANÇOIS.

Hé nous vous ferons bien danſer ſans violon.

LA HOLANDE.

Vous vous moquez.

L'ANGLOIS.

Point, point. Eſtes-vous la premiere
Que Monſieur le François traite de la maniere ?

LA HOLANDE.

Un petit violon, Meſſieurs, j'en ai de bons.

LE FRANÇOIS.

Oui, vous avez chez vous de plaisans violons !

LA HOLANDE.

Je ne sçaurois danser, ma foiblesse est trop grande;

LE FRANÇOIS.

Vous danserez pourtant, Madame la Holande;
C'est l'unique moyen de vous guérir.

LA HOLANDE.

Hé bien,
Puisque vous le voulez, éprouvons ce moyen:
Mon cœur pour ce remede a de la répugnance,
Et c'est, à dire vrai, malgré moi que je danse.

LE FRANÇOIS.

Là, vous voilà fort bien, il vous observera.

L'ANGLOIS.

Et quand vous broncherez, il vous relevera.

LE FRANÇOIS.

Jouez.

LA HOLANDE.

Les bons appuis pour la pauvre Holande !

LE FRANÇOIS.

Ha jouez donc, Messieurs, puisqu'on vous le commande?

LA HOLANDE *après avoir dansé avec les Médecins.*

Hé mes membres sont morts.

LE FRANÇOIS.

Les sentez-vous pas tous ?

LA HOLLANDE.

Je ne les ſens non plus que s'ils étoient à vous.
Meſſieurs, je ne puis plus, ſoutenez-moi la tête :
Je ne me ſuis jamais trouvée a telle fête :
Avant que de danſer, Meſſieurs, je chancelois ;
Cependant j'ai danſé plus que je ne voulois.
Ma langue s'épaiſſit. *Elle dit cette moitié de Vers Begayant.*

LE FRANÇOIS.

Voila l'Eſquinancie.

L'ANGLOIS.

L'Art de la Médecine, & de la Pharmacie
Ne la peuvent ſauver.

LE FRANÇOIS.

Le mal augmentera.

L'ESPAGNOL.

Pour moi, je ne ſçai pas ce que l'on en fera.

L'ANGLOIS.

Ma foi, ni moi non plus.

L'ESPAGNOL.

Ses maux ſont déplorables.

LE FRANÇOIS.

Que l'on la faſſe donc porter aux Incurables.
Meſſieurs, ſéparons-nous.

MARILLE.

Helas ! quel creve-cœur !

LE FRANÇOIS *à l'Eſpagnol.*

Serviteur.

L'ANGLOIS *à l'Espagnol.*

Serviteur.

L'ESPAGNOL *au Médecin Anglois ; & le dernier Serviteur au peuple.*

Serviteur, Serviteur.

Fin du premier Tome.

PQ
1879
P48
1743
t.1

Poisson, Raymond
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY